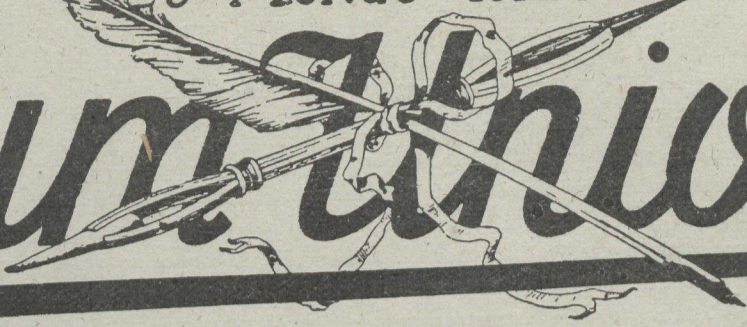


40 PAGES  120 PAGES  
de bonne lecture EQUIVALENT A d'un Magazine in-octavo  
DE 15c. 20c OU 25c.

*Le Monde Illustré*

# Album Universel



LE NID, d'après Madame Boyer-Breton



AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèque à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

Tél. EST 4415 51, rue Sainte-Catherine-Ouest. Coin St-Urbain

Bureaux de la rédaction : les mercredis et jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philip-pines.

Au numéro : 5 cents.  
Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE

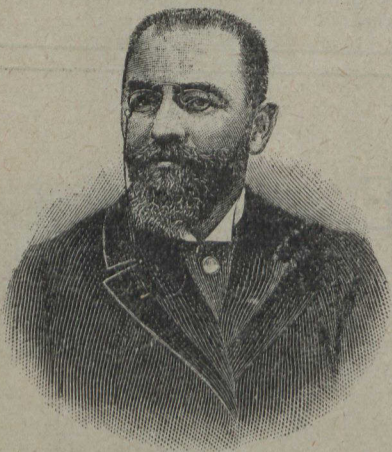


Collège militaire et ville de Kingston, Ontario.



Cèdre géant du parc Stanley, près Vancouver.

## NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



M. J. M. F. Sarrien ancien premier ministre de la République française, que vient de remplacer M. Georges Clémenceau.



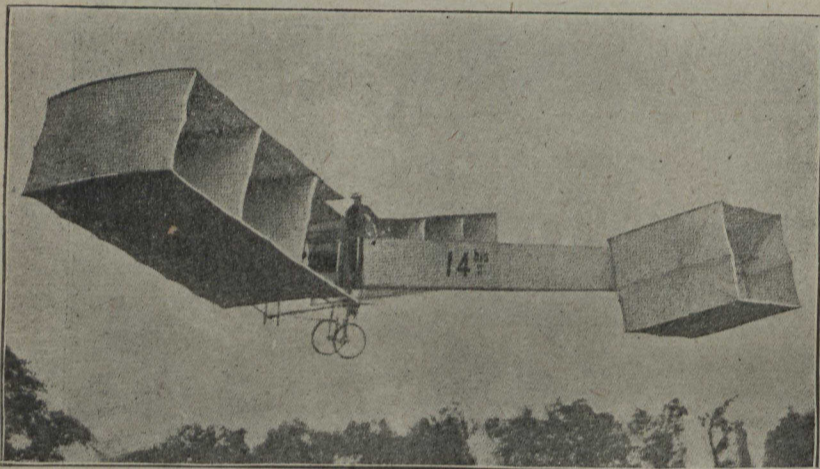
M. Georges Clémenceau, premier ministre de la République française, et ministre de l'Intérieur.



M. Aristide Briand, ministre de l'Instruction publique et des cultes de la République française.



Baron de Morenheim, ancien ambassadeur de Russie à Paris, qui mourut ces jours derniers à l'âge de 83 ans.



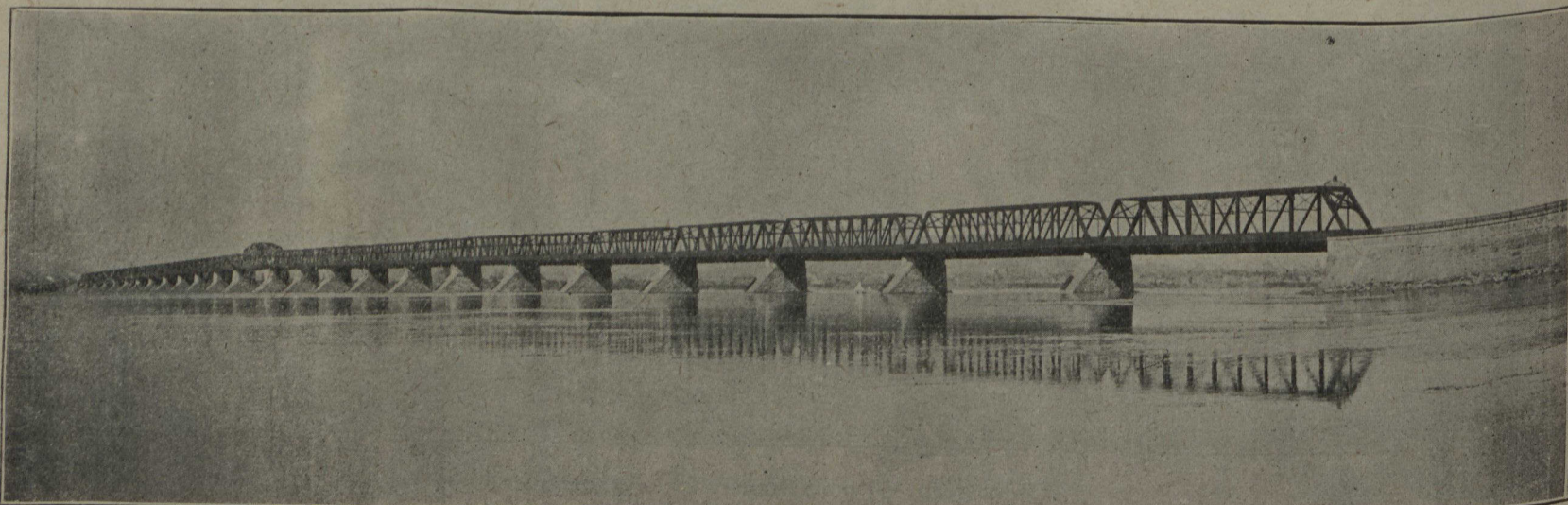
EN FRANCE — Le dirigeable (plus lourd que l'air) de M. Santos-Dumont au-dessus de Bagatelle, aux portes de Paris. Le 24 octobre, M. Santos-Dumont a gagné la coupe de \$20,000 instituée par M. Archéacon. Il s'est élevé dans les airs avec un aéroplane dirigeable et a franchi une distance de soixante-dix mètres.



EN CHINE — Le "Phénix", naufragé en rade de Hong-Kong, pendant le récent cyclone qui a dévasté cette ville et fait de 4 à 5,000 victimes.



EN FRANCE — Les monuments de Paris: Le palais de l'Institut, sous la coupole duquel, à l'heure actuelle, plusieurs célèbres romanciers et poètes aspirent à s'asseoir.



Le pont Victoria de Montréal, que l'on réparait le mois dernier, est une oeuvre de génie civile unique au monde.

Sommaire du No 1179 du 1er décembre 1906.

Hors-texte: Le Canada pittoresque; nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — Les courtiers de change, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelles canadiennes inédites: "Une heure d'amour", par Henri Roullaud — "Les testaments du bonhomme Rousseau", par F. de Chalot — Causerie scientifique: Une invention humanitaire — Pour nos lectrices — Pour nos jeunes amis — Feuilletons: **Le Chien d'Or — Colomba** — Trois pages humoristiques — Notes inédites d'histoire: "Charlotte Corday et son geste", par M. l'abbé Serpaggi — Etude sociale inédite: L'éloquence du geste, par Canadien — Propos du docteur: L'asthme infantile, par le Dr Chadoutaud — La cuisine de Madame — Conte de fées: La chatte blanche (fin) — Les grands musiciens — A travers le Canada — Le mois de décembre, par le Chne d'Agrigente — Dieu et le matérialiste, par A. Thomas — Poésies, variétés, etc.

Musique:

Menuet favori, pour piano, par W. Mozart.

## Choses d'Europe

### En Angleterre

Le fameux inventeur Hiram Maxim vient d'exprimer son avis sur l'avenir des ballons. Il n'est pas loin de croire, à la suite de toutes les expériences qu'on veut bien appeler décisives, à la solution du problème de la navigation aérienne.

"Avant deux ans, dit-il, il y aura beaucoup de machines volantes. M. Santos-Dumont a démontré la possibilité de la navigation dans l'air par ses derniers essais qui marquent une ère tout à fait nouvelle dans l'histoire du monde. Il y aura sûrement de merveilleux développements dans la dirigeabilité de l'aéroplane avant longtemps. Nous ne sommes qu'au seuil de cette science et l'avenir très prochain est rempli de possibilités."

"Personnellement, dit M. Maxim, l'oracle de la science mécanique en Angleterre, je crois que le chemin du succès réside dans le développement de la force des moteurs. Cela signifie des expériences soignées et coûteuses. La machine volante sera d'abord une simple affaire de sport comme le fut l'automobile, mais attendons un peu et nous verrons qu'elle se mettra à l'emploi du commerce et de l'industrie et que la science de la guerre la réclamera au premier rang parmi les engins de destruction des peuples. Quoi qu'il en soit, avant dix ans, nous voyagerons d'un endroit à l'autre dans l'air comme nous voyageons de par nos routes terrestres en automobile."

\* \* \*

Les derniers avis nous apprennent la capture de Ferreira et de ses compagnons de révolte dans le nord de la Colonie du Cap par la patrouille coloniale. On se sentira soulagé, à cette nouvelle, dans les mili ux anglais que le moindre indice de soulèvement rend nerveux et met mal à l'aise. On ne sait jamais ce que peut réserver à l'Angleterre ce mystérieux et immense pays du veldt où règne la passion de l'indépendance et qui se soumettra difficilement au régime de la contrainte paré des plus beaux noms et capable, d'ailleurs, d'assurer tous les bienfaits de la paix. L'essai de la constitution octroyée par la métropole effacera bien des différences, mais réussira-t-il à dompter tout à fait le caractère sournoisement irrépressible du Boër? "That is the question."

\* \* \*

Londres se remplit rapidement et reçoit chaque jour les nombreux contingents de ses habitants qui rentrent de la campagne. C'est la saison où l'on commence à songer aux achats de Noël. C'est aussi le temps des amusements de charité.

On vient de tenir le grand bazar où la vente des articles de fantaisie, ouvert par la princesse Louise, la duchesse d'Argyle et, en général, la haute noblesse de Londres.

Le prince et la princesse de Galles et la princesse Alexandre de Teck donnent l'exemple et s'intéressent vivement à une série de représentations dramatiques en faveur de l'hôpital de

Kensington. On jouera d'abord "Humpty Dumpty" et "Sous l'arbre de Greenwood." Ce sont les fils et les filles des principales familles, titrées et autres, qui tiennent les premiers rôles.

\* \* \*

Les attaques les plus violentes poursuivent la majorité de la Chambre des Lords à propos de la loi de l'Instruction publique.

On représente la Haute Chambre comme une simple annexe du parti tory et les journalistes féroceement dévoués au Premier ministre vont jusqu'à demander des élections dès le printemps pour poser devant le peuple la question de l'abolition de la Chambre des Lords.

Le gouvernement, dit-on maintenant, en est réduit à abandonner ce bill pour procéder avec le projet du "Home rule" d'Irlande.

On reconnaît de tout côté que la question irlandaise se soulèvera bientôt avec toute l'intensité de 1881 et de 1886. Le Premier s'est déclaré favorable au "Home rule." Il a dit en propres termes que le seul moyen de détourner les maux qui affligent l'Irlande est de lui donner un gouvernement chargé de l'administration de ses affaires locales.

Le bill serait rejeté, assure-t-on, par les Lords, ce qui fournirait une nouvelle raison au parti au pouvoir et plus particulièrement aux radicaux d'activer l'agitation pour supprimer ou amender—for ending or mending—la Haute Chambre.

### En France

Nos féministes féminisant viennent de voir couronner de succès une de leurs bonnes campagnes en faveur de la femme commise à tous les emplois, à toutes les fonctions. Trois dames de Paris demandent à faire partie de la corporation des cochers avec droit de conduire le sapin équivoque tout aussi bien que la luisante voiture de maître.

Imagine-t-on la femme cochère, à Paris, dans ce rendez-vous de toutes les élégances féminines du monde, dans ce séjour de toutes les galanteries que soutient et exalte le monde "select" accouru de toutes les parties de l'univers? "Shocking", doublement "shocking" ne manqueront pas de répéter les collets montés parmi les cousins d'Outre-Manche, mais vous verrez que l'exemple parti de Paris se propagera à Londres où il est de bon ton de singer à peu près tout ce qui vient de la capitale française.

\* \* \*

Nous avons dit plus d'une fois combien le Français né malin l'est surtout à l'égard du Français et de la France. La critique du Français par le Français dépasse toutes les bornes et s'il fallait juger le beau et bon pays qu'est la France par ce qu'en disent ses habitants qui y sont nés natifs, on en ferait un véritable pandémonium.

Cela vient beaucoup de ce que le Français sort peu de chez lui et qu'il ne peut se juger par comparaison.

Je découpe dans "Le Matin" quelques lignes de son chroniqueur quotidien H. Harduin, sur le chapitre de l'ivrognerie; elles en valent la peine par leur forme tout à fait démocratique et par le sans-gêne, le "jemenfiche" qui se répandent de plus en plus dans toutes les couches de la 3ième République.

Les personnes qui ont vu la France, qui ont entendu parler en France, qui ont lu les journaux de France, sous l'empire et sous la monarchie de Louis-Philippe, s'accordent à dire qu'on ne parlait pas, qu'on n'"osait" pas dans le journalisme, comme on le fait aujourd'hui.

"Un médecin, dit donc M. Harduin, m'envoie la statistique suivante sous ce titre: "Nombre des débits de boissons installés dans les trois plus grandes villes du monde":

Londres (4 millions et demi d'habitants), 5,860 débits;

New-York (3 millions et demi d'habitants), 10,820 débits;

Paris (2 millions et demi d'habitants), 30,000 débits.

Vous avez lu, tas d'ivrognes, pochards et pivrots, machines à aspirer l'absinthe, pompes à apéritifs?

Trente mille boutiques ouvertes pour vous saouler, vous alcooliser, vous détraquer le cerveau et l'estomac.

Et nous, qui ne buvons pas toutes les cochonneries dont vous vous abreuvez, nous devons rougir d'avoir pour compatriotes tant de saoulards.

Quand je pense que j'ai eu un jour sous les yeux une circulaire imprimée où la campagne antialcoolique était dénoncée comme une campagne antipatriotique! Ah! il a bon dos, le patriotisme, dans le pays qui m'a donné le jour!"

\* \* \*

La dernière des sectaires de la Séparation: ils suggèrent charitablement de poursuivre en justice les évêques français qui suivront les instructions du Saint-Siège pour les faire condamner comme des fonctionnaires d'un Etat étranger.

C'est le plus haut des combles où nous pourrions conduire la folie de la persécution contre l'Eglise.

Le chef de la catholicité est un souverain étranger pour la France! un allumeur de séditions, un fomentateur de révolte contre l'autorité!

Si on veut se faire une idée approximative de l'ignorance, plus grande peut être encore que l'esprit antireligieux du monde officiel français, on n'a qu'à s'arrêter à ce trait de la campagne présente contre l'Eglise: le pape est un étranger à tout Français, ce n'est pas le chef d'une Eglise, comme le Tsar et même le Roi d'Angleterre qui sont les Pontifes-Suprêmes des Russes orthodoxes et des tenants de la Haute Eglise anglicane, de par le monde entier!

Il faudra donc instituer un Pape français à l'usage exclusif des Français. A qui la mitre et la crosse? Au petit Père Combes sans doute, à moins que ce ne soit au président des cultuelles municipales et autrement laïques, à cet excellent catholique Henri des Houx!

### A Rome

Les dernières nouvelles nous apprennent que la congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires, dit un correspondant de l'"ECHO de Paris", a commencé à s'occuper de nouveau des affaires de France. J'apprends que le Vatican n'enverra pas pour le moment d'instructions générales et collectives à l'épiscopat. La congrégation des affaires ecclésiastiques se borne à prendre des dispositions en vue des cas particuliers qui pourront se produire au lendemain du 11 décembre, dispositions qui seront ensuite communiquées aux intéressés dans chaque cas spécial.

Les instructions générales au clergé ne seront rédigées que quand le gouvernement français aura dévoilé son plan de campagne, et fait connaître de quelle façon il entend appliquer la loi de séparation.

On dément formellement au Vatican que des négociations officielles ou officieuses soient actuellement engagées entre le Saint-Siège et le gouvernement français.

\* \* \*

Au Vatican, on continue à se montrer optimiste au sujet des affaires d'Espagne.

"Certainement, disait une personne bien renseignée, le ministère Lopez Dominguez essaiera, avant de disparaître, de battre la grosse caisse anticléricale, de nous effrayer par ses projets sur les associations, etc. Mais tout ce tapage ne servira de rien, car nous avons la ferme conviction que M. Romanonès n'a derrière lui ni la Chambre, ni le pays, ni la couronne. Par conséquent, nous pouvons être tranquilles."

Le "Corriere d'Italia" a publié ces derniers jours une note, très remarquée ici, où il est dit que les nouvelles fausses et tendancieuses lancées journellement de Madrid, la prétendue dénonciation du Concordat, les bruits de démission de M. Ojeda, etc., sont toutes inspirées par les anticléricaux français qui brûlent de voir l'Espagne imiter la France républicaine.

\* \* \*

Le monde a été jeté dans la consternation à la nouvelle qu'une bombe avait été lancée dans la basilique des basiliques, Saint-Pierre de Rome, au milieu même d'une foule réunie pour célébrer l'anniversaire de la dédicace de l'église des Papes.

Et on n'a aucun dégât, aucune perte de vie à déplorer. Cette bombe n'est pas évidemment de celles que l'on réserve aux rois et aux empereurs.

Où va donc nous mener cette rage de destruction décorée du nom de socialisme, qui s'en prend également aux chefs de l'autorité et aux chefs-d'oeuvre de l'art, coupable, pourtant, d'aucun attentat contre le prolétariat et contre l'égalité des fortunes dans ce bas monde!

### LES COURTIER DE CHANGE

On s'est demandé dernièrement, à la suite d'assez graves commotions à notre Bourse des valeurs, s'il n'est pas grand temps de protéger le public contre les immunités dont jouissent, pour s'en être revêtus eux-mêmes, les courtiers de change au Canada.

Comment se fait-il que ces intermédiaires entre le public et les grandes corporations commerciales et industrielles, échappent au contrôle effectif de l'autorité et disposent à leur gré, ou peu s'en faut, de la fortune, souvent de l'honneur des personnes et des familles qui, de confiance parfois captée, sont remis à leur ministère.

La question n'est pas nouvelle au Canada, mais elle a fait si peu de chemin depuis 1902 et 1903, qu'elle fut agitée, qu'on est en droit de désespérer si elle sera jamais réglée dans le sens du bon ordre, de la justice et de la sécurité du public. Que le client soit un spéculateur avisé, un gogo naïf et borné ou simplement un agio-teur sans scrupule, un joueur indigne de toute pitié, peu importe. Au fond, la société en général, se composant de tant d'êtres complexes qu'elle ne peut faire des distinctions entre tous ces suppôts de la Bourse, ne distingue pas ici, pas plus qu'elle ne distingue dans les diverses actions de la vie commune, qu'on ne s'est jamais permis de taxer d'illicites ou d'illégitimes parce qu'elles conduisent à des abus.

Les Bourses sont tolérées, sont instituées par la loi, elles sont protégées comme maintes autres institutions vouées à des fins aussi variées que nombreuses. C'est là le fait brutal contre lequel il serait bien superflu pour ne pas dire ridicule, de récriminer.

Mais les Bourses autorisant la spéculation la plus légitime et la plus correcte couvrent aussi les jeux les plus hasardeux qui, trop souvent, ne font que masquer le guet-apens précédé de représentations frauduleuses et suivi, contre la dupe, d'exécutions criminelles semant la désolation et le désespoir sur les pas des victimes.

Le simple jeu ne mérite pas de sympathies, pas plus à la Bourse, qu'autour du tapis vert ou au guichet du pari mutuel; la spéculation est bien autre chose et les plus grandes entreprises de l'industrie, du commerce et de transport du monde, lui doivent la vie, la prospérité des peuples comme des individus.

Mais où réside la ligne de démarcation qui sépare le jeu effronté, trompeur et ruineux, des opérations légitimes, fécondes en mille résultats, indispensables, dirons-nous, au mouvement moderne des affaires? Qui peut nous le dire? qui peut prononcer le: tu iras jusqu'ici et nullement au delà?

Il faut donc pour empêcher le jeu frauduleux et protéger la spéculation légitime, des lois, des règlements qui mettent les deux sous le même toit pour prévenir les dégâts de l'un et assurer la libre action et l'influence bienfaisante de l'autre.

C'est dire combien la matière est délicate et avec quelle prudence les nations les plus avisées se sont aventurées sur ce terrain.

On pourrait avoir rédigé des lois très éclairées, édicté des règlements très sages sur les Bourses, leur organisation et les matières qui en dépendent, qu'on n'aurait encore rien fait si leurs instruments actifs, si les intermédiaires entre le public et les entreprises, si les courtiers de change ou autres restent les arbitres souverains, les juges sans appel entre le public et le parquet et la coulisse.

Les courtiers opèrent, à huis-clos et sûrement, à leur guise absolue, à leur caprice incontrôlé, dans trop de cas.

En dépit des instructions de certains clients, ils agissent pour leur propre bénéfice, écrémant pour eux-mêmes ou pour des favoris, ce qu'ils trouvent de mieux dans le cours des séances; et, pour emprunter une autre comparaison, ils jettent indifféremment l'écaille aux gogos après avoir dégusté l'huître qui leur tombe sous la main. Que faut-il penser des opérations de la Bourse et des "stocks" qui s'y manipulent, comme placement? Les valeurs sont bonnes en elles-mêmes, avons-nous lu quelque part, mais ce sont les manipulateurs qui en font ce qu'ils veulent, en bien ou en mal, impunément, sans vergogne parce que sans contrôle.

Et c'est ce contrôle qui se fait de plus en plus urgent, indispensable.

En quoi consiste ce contrôle si sévère, si ri-

goureux des Bourses et de leurs agents en certains pays et si relâché chez nous?

Voyons, pour aujourd'hui et encore bien sommairement, ce qui se passe à Paris et en France généralement.

En outre d'un cautionnement de \$50,000 pour chaque membre de la Chambre des agents de change et de qualifications spéciales rigoureusement exigées, ces officiers publics sont tenus à des règlements imposés par la loi française dont voici un très court résumé:

"Tout agent de change est un commerçant qui, déclaré en faillite, est poursuivi comme banqueroutier." On sait ce que cela veut dire en France, où la banqueroute est tenue pour l'équivalent du délit criminel.

"Il est rigoureusement interdit par la loi française aux agents de change de faire des opérations pour LEUR COMPTE PERSONNEL, DE S'INTERESSER DIRECTEMENT OU INDIRECTEMENT DANS AUCUNE ENTREPRISE COMMERCIALE SANS PEINE DE DESTITUTION ET D'AMENDE!!"

A-t-on bien lu? Et ici, au Canada, ne comprendra-t-on pas, une bonne fois, tout ce qu'il y a de dangereux, d'immoral dans l'exercice des fonctions d'intermédiaires qui sont à la fois les agents du public et les présidents, les directeurs d'entreprises dont ils possèdent tous les secrets et qu'ils porteront à la hausse ou feront descendre à la baisse suivant qu'ils y trouvent leur intérêt d'actionnaires et d'administrateurs?



Le marquis de Londonderry, qui, à la chambre anglaise des Lords, fera opposition au bill de l'éducation.

Les agents de change ou ceux qui les remplacent à la Bourse de Paris pour des fonctions déterminées, sont munis d'un carnet délivré par la Chambre syndicale, sur lequel ils doivent inscrire, SANS LACUNE, toutes leurs opérations et leurs conditions; ce carnet fait foi en justice.

Ce carnet, où sont inscrites les opérations, à chaque moment précis où s'exécutent les ordres des clients, n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

D'une heure à l'autre les cours changent, et suivant qu'il a acheté ou vendu, à l'ouverture ou à la fermeture, le client peut être ruiné, l'agent malhonnête étant laissé à même de s'attribuer le bénéfice des bonnes opérations, ou d'en faire profiter qui il voudra, puisqu'il ne lui est pas défendu de spéculer pour lui-même ou pour les compagnies dont il est l'administrateur!

Le législateur qui prendrait en main la réforme de nos lois sur cette matière aurait droit à bien des reconnaissances.

*E. Bantel*

#### Notes et impressions

Il y a, à la Chambre, bien des bonnes gens; mais le diable entre en eux dès qu'ils entrent en séance. Melchior de Vogué.

Chercher dans la guerre civile un remède contre les maux de la guerre étrangère, c'est proposer le suicide comme un refuge contre les dangers d'un duel. Il y a des Gribouilles partout.

### PROPOS DE MONTREALAIS

Un quotidien du matin ne peut s'expliquer "l'inexplicable aversion du Conseil de Montréal pour l'étude de la taxe mobilière."

Rien d'explicable pourtant comme cet inexplicable et ce qui l'est moins, c'est que mon grand confrère n'ait pas lu davantage les propos divers des Jean de Montréal. Voilà du monde à ne pas mâcher la vérité.

Nos 40 Immortels ne sont pas grimpés au mont que civique on nomme pour étudier les questions municipales: la Grande Consultation qu'ils ont appelée et le four où ils viennent d'enfourir le gaz d'éclairage le montrent hélas! trop.

Pourquoi leur demander un travail au-dessus de leurs forces et des solutions de problèmes publics quand ils n'en ont que de très privés à résoudre.

Pourquoi ces messieurs desquels on n'exige que des bouts de trottoirs et des dommages-intérêts pour des pattes de chiens cassées, se mettraient-ils en tête d'ouvrir des livres d'administration publique et de consulter à tout propos des traités spéciaux sur les divers systèmes d'impôts en usage ailleurs qu'à Montréal.

Ils ont dans le coco que nulle ville au monde n'est gouvernée comme Montréal à qui c'est tout honneur de se voir ainsi représentée. Pourquoi compliqueraient-ils leur existence de quelque travail sérieux et de réformes qui peuvent, —on ne sait jamais où ça mène la réfoorme— diablement les embêter.

La question de la taxe mobilière, sait-on bien où ça va? Ça descend à la cave et ça monte jusqu'au grenier. Que de gradins à descendre ou à monter pour nos bons assesseurs! Ah! mais s'il n'y avait en jeu que les chaises, les tables ou les lits, passe encore, on aurait vite fait de jeter toute cette pacotille, appartenant à manants, dans la trémie municipale.

Mais du meuble meublant à la valeur mobilière, il n'y a qu'un pas à franchir et c'est celui-là qu'on ne veut pas faire. Où conduirait-il en effet? tout simplement aux valeurs des Trusts nourriciers qui sont la chair de notre corps municipal, la moëlle de ses os à laquelle on ne doit pas toucher sans danger de mourir de mort comme du fruit défendu.

Le confrère quotidien comprend-il maintenant pourquoi on ne veut pas même mettre à l'étude la question de la taxe mobilière?

Combien de millions représentent les effets commerciaux de nos Trusts sans même tenir compte de la possession de nos rues dont nul ne saurait les déloger, quoique cet usufruit rapporte aux P'tits Chars et à la M. H. & L. un revenu tellement élevé qu'ils éprouvent le besoin de le dissimuler sous des flots d'arrosement.

Taxer tout cela, sans plus regarder aux gros poissons qu'au menu fretin, quel soulagement ce serait pour les terriens qui portent seuls le fardeau municipal!

En vain vous alléguez l'exemple des peuples les mieux policés, des villes les plus prospères, les plus nettes et les mieux éclairées. On ne vous répond même pas. C'est bien de ces histoires de la Mère l'Oie qu'il s'agit! La propriété foncière est là inerte, presque désarmée, rendue, peu importe. On la tient dans le pressoir, on donnera un tour de vis, d'un petit effort de rien et tout sera dit. Les Trusts seront sauvés, c'est l'important. Et la justice dans la répartition des charges municipales! vain mot, comme d'ailleurs son tout petit frère l'honneur.

Encore une fois, nos représentants ne sont pas là pour nous, mais pour les compagnies à poteaux et à fils, à lisses et à canaux. Quelques-uns sont humiliés de ce rôle, se révoltent et soutiennent le siège contre l'obsédant monopole. Ils méritent toutes les admirations,

Mais la plupart cèdent aux cajoleries ou marchent sous le fouet: l'ombre du Banquo de la rue Notre-Dame les fige et les rend sourds-muets.

Notre confrère comprend-il maintenant pourquoi on ne peut rien tirer du Conseil quand il est question de taxes mobilières. S'il le comprend, va-t-il le dire?

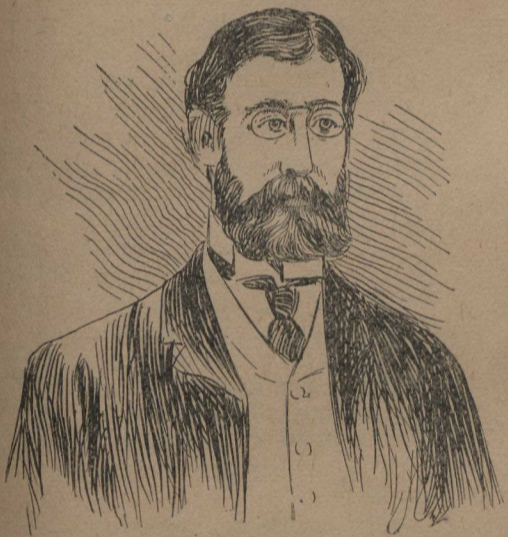
JEAN LINGUISITEUR.

## ECHOS D'AMERIQUE

## Aux Etats-Unis

—Le "journalisme jaune", qu'on nomme ailleurs "journalisme sensationnel", a depuis longtemps jeté aux orties le voile de la pudeur. Son audace, sa goujaterie, ne connaissent plus de bornes. C'est même peut-être à cause de cela que trop de gens l'encouragent, histoire d'y trouver l'écoeurement criminel ou passionnel, qui, relevé par des épices savamment dosées, flattera leurs perversions, ou éveillera en leurs esprits bornés des instincts crapuleux.

Un tel état de choses est déplorable au suprême degré, d'autant plus que les journaux auxquels nous faisons allusion, extraient leur prose des faits divers les plus scabreux du monde entier. D'où les doléances de nombre d'honnêtes citoyens qui se récrient contre la sauvagerie de certaines interviews, funestes à la morale publique. Car, le "journalisme jaune" ne respecte rien. Rien ne saurait l'attendrir. Il s'est tellement vautré dans l'ordure qu'il se complait à l'étaler, inconscient qu'il est du bien ou du mal, du beau ou du laid. Quant au vrai, il n'en a qu'une notion brutale... et encore ne l'a-t-il pas souvent. A l'occasion, on ne doit donc pas s'étonner de voir d'aucuns de ses rédacteurs, sortis du cloaque où ils s'ébattent pour chercher une victime honorable qu'ils traîneront au ruisseau. Qu'importe, en somme, à un de ces écrivassiers de bas étage toutes les qualités de la vertu? Au besoin il les ignore de parti-pris. Il lui faut de l'inédit, il en crée, répétant à qui veut l'entendre:



M. Charles E. Hughes, élu récemment gouverneur de l'Etat de New-York, après avoir obtenu 60,000 voix de majorité sur son adversaire M. Hearst.

"Croire tout découvert est une erreur profonde, Je ferai du nouveau, n'en fut-il plus au monde."

Hélas! ce rustre sait, comme il le dit, faire du nouveau, puisqu'il collectionne à loisir les verrues sociales, cultive l'art odieux du tire-l'oeil, fouille les scandales! Peu lui chaut où et comment il trouve son menu de rédaction, l'essentiel c'est que le lecteur à qui il s'adresse sente la nausée attendue, dynamomètre de sa vie de blasé. Que, si une innocente victime, digne de tous les respects, souffre de l'oeuvre du journaliste à tout faire, il en est ravi. Dès le lendemain il enfle ses calomnies, ajoute à ses sottises remarques, brode de vils commentaires, appelle la photographie à son secours, mais, à tout prix, fait monter le tirage de sa feuille. L'honneur d'une famille, protégé, gardé comme fleur rare en serre pendant des siècles, est vite anéanti à ce jeu d'apaches de la plume. Soyez certain, ami lecteur, qu'on ne fera point grâce au "pante" qu'on aura choisi; qu'il soit noble à seize quartiers ou simple bourgeois; qu'il soit riche à millions ou petit rentier. Malheur à qui tombe dans le gouffre du "journalisme jaune."

Tenez, à New-York, pas plus tard que la semaine dernière, furent publiés de révoltants détails touchant un authentique prince français. En deux mots voici les faits: Le prince, son épouse et leurs deux bébés sont plongés, paraît-il, dans une misère profonde en la métropole américaine. Mais, comme le prince a du talent et du courage, il s'est fait chef d'orchestre, et, en preux, il bataille dans le "struggle for life." Croyez-vous qu'on lui en fasse un

mérite, qu'on ait la décence de ne pas lui faire mesurer sa chute? Nenni, des hommes sans pitié, sans-coeur, lui ont jeté son malheur à la face, l'ont vilipendé en un article sensationnel illustré. Pourquoi? Parce que l'infortuné a l'énergie de peiner pour lui et les siens, parce qu'il est pauvre!... Ah! s'il eut été garçon, le fier gentilhomme, en aurait-il vu des filles de marchands de saucisses millionnaires qui auraient couru après sa couronne, qui lui auraient fait risette! Il est marié, bon père de famille, il gagne honorablement et intelligemment son pain quotidien, quel crime! Cependant, à deux pas de chez le noble émigré besogneux, vivent des richards yankees, mille fois dignes du baigne, qui, à leur table, reçoivent le dessus du panier de la société new-yorkaise, qui, "rastas" de la haute, grâce à leurs dollars, sont fêtés, choyés, salués très bas.

—Le sens pratique de nos voisins est justement apprécié un peu partout, nul n'oserait le leur contester. Aussi, pour notre part, avon-nous trouvé quelque humour à l'entrefilet suivant, que nous tenons d'Europe:

"D'après une déclaration officielle, le gouvernement des Etats-Unis n'est intervenu à Cuba que pour y rétablir l'ordre, et dès que la tranquillité y régnera de nouveau et qu'un gouvernement stable y aura été établi, les troupes américaines qui s'y trouvent seront rappelées.

"Mais, en attendant, les Américains ont mis le nez dans les comptes des finances cubaines.

"Un rapport du contrôleur américain du trésor cubain, indique que les dépenses se sont élevées pour l'année fiscale à 31 millions de dollars et les recettes à 27 millions, soit un déficit de 4 millions de dollars.

"Le rapport estime que les recettes pour les neuf derniers mois de l'année fiscale s'élèveront à 16 millions de dollars. Le contrôleur ne croit pas que les recettes mensuelles dépassent de beaucoup le chiffre de 1,700,000 dollars, de telle sorte que le déficit ainsi produit absorbera non seulement un surplus de 6,536,879 dollars en caisse au début de l'année fiscale, mais laissera la République endettée.

"Il paraît que ce rapport est une révélation pour les Cubains eux-mêmes, qui croyaient, d'après les déclarations de leur gouvernement, qu'il existait une encaisse de plus de 12 millions de dollars.

"Le déficit, c'était plus que suffisant, mais la falsification des comptes, c'est trop.

"Et il existe un 5 p. c. cubain qui vaut plus que le pair."

Voilà ce que c'est, braves Cubains, que d'avoir provoqué la visite de financiers américains... escortés de baïonnettes. Si vous n'en rougissez pas, c'est que, vraiment, vos traits sont fort basanés.

—Il n'y a rien de tel que les élections pour renseigner le public sur les faits et gestes de certains personnages. C'est grâce, en effet, à la dernière campagne électorale Hearst-Hughes, à l'issue de laquelle ce dernier fut nommé gouverneur de l'Etat de New-York, qu'il nous est donné de savoir que M. Brislane, directeur général des journaux appartenant à M. Hearst, gagne \$100,000 par an, c'est-à-dire deux fois autant que le Président Roosevelt. La beauté de ce chiffre nous rend rêveur...

M. James Knelly, rédacteur en chef de la "Chicago Tribune", ne doit pas être non plus mal loti sous le rapport des appointements, car ce journaliste a eu le geste princier de refuser les \$5,000 que la "Chicago Clearing House Association" lui offrit d'ailleurs pour avoir fait arrêter le banquier concussionnaire Stensland, président de la "Milwaukee Avenue State Bank". Vrai, chez nos voisins, les patrons de journaux sont généreux! Si encore la majorité de leurs publications étaient excellentes! Malheureusement, presque toujours, ce sont les "journaux jaunes" qui payent le mieux leurs plumitifs, et, vous savez ce que nous pensons de ces vandales.

## Au Canada

—Après ce que nous disions récemment du hardi voyage du commandant américain Peary, qui, jusqu'à présent, s'est le plus rapproché du pôle arctique, il nous semble intéressant de revenir sur la question de la fameuse mer libre et de dire ce qu'en pense le Dr Harris, membre de la Société de philosophie de Washington. Ce savant, à l'encontre de beaucoup d'autres, prétend qu'il existe une grande étendue de terre ferme au pôle nord, et il en fait part dans une

théorie qu'il vient de soumettre à la docte Société à laquelle il appartient.

Le Dr Harris n'affirme pas que le pôle nord se trouve exactement sur la terre, mais il signale toutes les possibilités qui tendent à prouver l'existence d'un continent polaire. De l'exposé de la théorie Harris on sait que: En premier lieu, le Dr mentionne la direction et la vitesse du courant superficiel, que les expéditions de l'"Advance", du "Rescue", de la "Jeannette" et du "Fram" ont fait connaître partiellement.

Il prend sa seconde preuve dans la présence de masses de glaces très anciennes au nord-ouest de l'Alaska, et la troisième, dans les phénomènes des marées sur l'île Bennett, le long de la côte septentrionale de l'Alaska et dans l'archipel arctique. Près de l'île Bennett, la marée monte de deux pieds en moyenne et de 1/2 pied seulement à Point-Barrow, le courant vient de l'ouest.

Il faudrait conclure de ces observations qu'il existe peut-être une grande étendue de terre dans le voisinage du pôle nord, dans la direction de l'Alaska et de la Sibérie orientale. Une extrémité de ce continent se trouverait à peu de distance au nord de l'île Bennett, une autre au nord et un peu à l'ouest de Point-Barrow, une troisième au nord-ouest, près de Banks-Land, et la quatrième au nord de la mer de Lincoln.

Ce sont surtout les importants phénomènes des marées, si frappants, qui donnent de la force à ces suppositions, lesquelles attribuent au flux et au reflux de l'océan arctique la présence d'îles au nord de l'Alaska, sortes de traits d'union placés par la nature entre l'extrême nord-ouest du continent méricain, et le continent arctique dont parle le Dr Harris.



M. A. Kleczkowski, consul général de France au Canada, qui vient d'être nommé ministre plénipotentiaire de France à Montévidéo, capitale de l'Uruguay.

—Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Albert Lozeau, autrement que par ses délicates pièces de vers que nous savourons en dilettante. Et c'est pourquoi, en toute sincérité, nous allons avoir le plaisir de donner une fort agréable nouvelle à ceux de nos lecteurs qui se délectent à lire de belles et saines poésies. Qu'ils sachent donc que M. Albert Lozeau, dont la figure sympathique domine le groupe des poètes de ce pays, fait éditer chez Rudeval, à Paris, un volume de poésies qui porte titre: l'"Ame Solitaire."

M. Charles Ab der Halden, subtil et impartial critique français, ayant dit en termes élogieux tout ce qu'il pense du remarquable talent de M. Lozeau, nous nous en voudrions de n'en point faire mention, ne serait-ce que pour vous rappeler que M. A. Lozeau, tout jeune qu'il est, et de santé chancelante, a déjà, à force de talent et de coeur, fait oeuvre de grand poète.

La muse de M. Lozeau charme par son élégance raffinée, par ses accents harmonieux. Lorsqu'en son vol souverain elle frôle notre rêve, c'est pour l'enlever à sa suite vers des horizons éblouissants d'idéal, d'où il nous revient meilleur et toujours rajeuni. Remercions-en vivement l'auteur très distingué de l'"Ame Solitaire", — que tous nous liront bientôt — ; fiers de pouvoir nous dire ses compatriotes; heureux de pouvoir lui faire hommage d'une admiration éclairée, seule digne de sa gloire naissante.

## UNE HEURE D'AMOUR

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE

PAR HENRI ROULLAUD

JE ne me plains pas de mon sort. La vie pour moi ne s'est montrée ni prodigue ni marâtre. Comme tout le monde, j'ai vibré aux heures printanières, et, comme tout le monde, j'ai été déçu. Mais, grâce à la philosophique résignation que la divine Providence m'a octroyée, c'est sans remords et sans crainte que je puis, à toute heure, évoquer le tableau monotone et fade de ma vie.

Ma vie! Quelle chose simple dans son insipidité!

Elle ne fut qu'une suite de jours semblables: le labeur préparant le labeur; l'accumulation des années préparant l'inévitable fin de mon être, me plaçant là une ride, ici un cheveu blanc, ailleurs un autre signe de vétusté, et toute cette lente désagrégation de mon individu n'a jamais provoqué chez moi, je ne dis pas une révolte, mais même un regret.

Nulle passion violente n'a agité mon âme; et si parfois, en raison de certains mystérieux appels, sa sérénité a été troublée, cette émotion n'a jamais été que passagère, Dieu merci!

J'ignore la colère. J'ignore la haine. J'ignore le désespoir. Je ne connais que de nom ces trois Euménides farouches, parce que j'ignore l'amour.

L'amour!... Dieu m'a fait grâce de cette calamiteuse passion. Aussi n'ai-je dans le passé aucun regret et aucune appréhension dans l'avenir.

Pourtant je suis fait comme tous les humains. La preuve, c'est que je n'ai pas été entièrement soustrait à cette passion dévorante; mais la différence qui existe entre les invalides de l'amour et moi, c'est que son action sur mon âme a été très brève, très fugace et très douce. Je n'ai aimé que durant l'espace d'une heure, et j'ai eu la sagesse de ne pas demander à Eros d'autre faveur.

\* \* \*

J'arrivais tout essoufflé à la gare. Au moment où je débouchais sur le quai, le tintement avertisseur de la cloche précédait d'une seconde le formidable coup de collier de la locomotive. D'un bond je gravis les marches d'un wagon et, épuisé par cet effort, je me laissai tomber sur la première banquette.

Le wagon était presque désert. Ici et là quelques personnages rencontrés, assis dans le sens de la marche du train. Je m'épongeai le front, heureux d'être arrivé à temps, et je tournai les yeux vers la banquette placée à ma droite. Elle était occupée par une jeune femme qui regardait distraitemment les bouillons que formait le grand courant du Saint-Laurent.

Je ne vis d'abord qu'un blanc et fin profil, l'attache très pâle du cou, une tache d'ombre sur les joues, que dorait un reflet de soleil, un peu de rose au coin des lèvres et, plus haut, l'imperceptible frémissement des cils abaissés sur un regard invisible.

Je déteste cette impertinence de certains hommes dévisageant effrontément une femme qui ne peut se dérober à l'examen. Et pourtant, en ce moment, je ne songeais pas à l'incorrection de ma conduite et je buvais des yeux la gracieuse créature.

Le train avait accéléré sa marche, et il roulait maintenant à toute vitesse.

Soudain la voyageuse tourna son visage vers moi, et je reçus une commotion.—Pourquoi?... Je ne m'en rendais pas compte. Je ne connaissais pas cette personne; mais, en la regardant, je revoyais dans de lointains souvenirs l'esquisse d'un visage charmant qui avait jadis souri à mes tendresses juvéniles. C'était une ressemblance vague et précise à la fois. J'avais chéri des traits semblables, mais plus accentués; j'avais connu cette expression riieuse, à une époque où elle marquait plus d'abandon; je trouvais les mêmes yeux surtout, dont l'éclat illuminait un souvenir.

Mais lequel? Où, dans quel cadre, à quelle époque avais-je connu cette mignonne créature?...

Mon attention n'échappa pas à la jeune femme. Elle me regarda à son tour; mais nos yeux s'étant rencontrés, elle détourna la tête sans affectation, pour m'examiner à son tour à la dérobée.

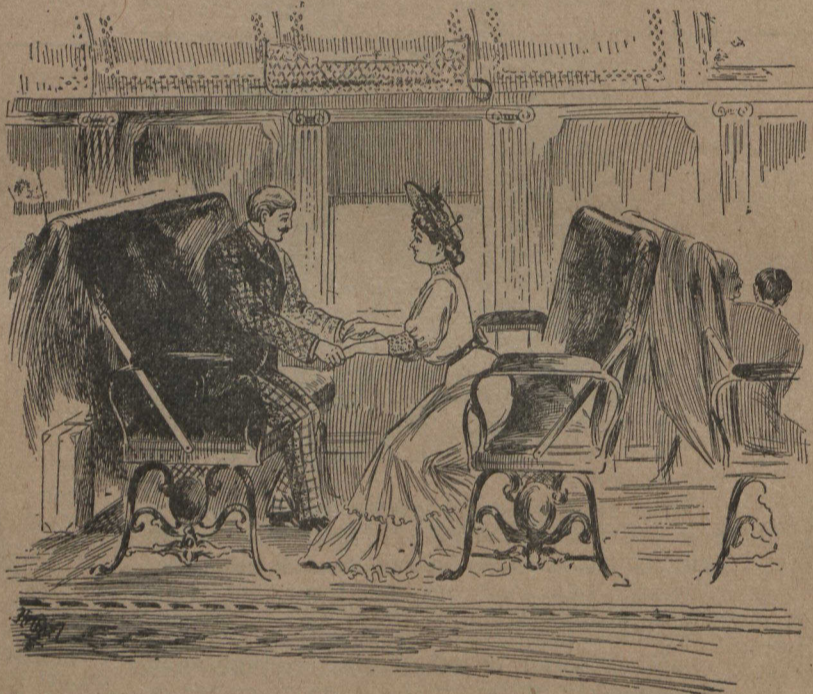
Je lisais sur son visage les efforts qu'elle faisait, elle aussi, pour me reconnaître, et cela me donna la certitude que je n'étais pas le jouet d'une erreur de souvenir.

Maintenant nous nous regardions fixement, les lèvres entr'ouvertes, hésitants encore, mais sûrs de n'être pas étrangers l'un à l'autre.

Soudain, un éclair se fit dans ma mémoire. Je revis d'un coup les heures que je m'efforçais d'évoquer et, au milieu de la verdure du champ paternel, parmi l'essaim des petites têtes folles qui mêlaient leurs jeux aux miens, surgit la vision adorable de ma petite amie d'enfance.

Je me penchai vers elle, radieux et ému: —Marthe! ne me reconnaissez-vous pas?... Georges Friend!

—Oh! oui, dit-elle, maintenant je me souviens, c'est vous! c'est bien vous!... Mon



Incapable de répondre par des paroles humaines à la pensée tendre qui avait inspiré ces mots, je pris les deux mains de Marthe, et plongeant mon regard dans le sien...

Dieu! comme il y a longtemps, fit-elle avec un soupir charmant.

\* \* \*

Il y avait longtemps, en effet... bien longtemps... tout près d'un quart de siècle!

Marthe était alors ma préférée, ma bien-aimée. Elle était si jolie aussi, avec ses jupes courtes, ses lourdes nattes blondes, ses grands yeux profonds, ses lèvres incarnadines toujours humides et toujours frémissantes. Je la revoyais au milieu des petits amis et des petites amies, aujourd'hui disparus, et je revivais en esprit toutes les scènes insignifiantes et charmantes où elle avait joué un rôle, scènes qui s'étaient à jamais gravées dans mon cœur.

Je m'étais placé en face de Marthe et je m'apercevais, avec une joie immense, qu'elle ressentait les mêmes impressions que moi.

Il y eut entre nous un silence prolongé. Je cherchais, et je sentais qu'elle cherchait aussi à approfondir le charme de cette résurrection imprévue de notre enfance. Nous nous regardions, souriants, attendris, bercés par les exquis impressions remémorés. Nos cœurs étaient gonflés, et nous jouissions béatement du passé, sans songer au présent et encore moins à l'avenir.

En ce moment, je sentais que j'avais toujours aimé Marthe, que je l'avais toujours aimée passionnément, d'un amour inconscient et naïf, sans doute, mais aussi violemment que le permettait alors la fougue de mon petit cœur. Et

les souvenirs affluaient, pressés, nombreux, envahissants, mais pleins de charme et de cohérence. Je me rappelais mes impatiences à revoir Marthe chaque jour, mes tristesses lorsqu'elle s'éloignait jusqu'au lendemain, et la présence de son image lorsque je m'endormais. Je me rappelais surtout les troublants chagrins que me causaient ses caprices lorsqu'elle admettait d'autres petits garçons dans nos jeux, et je me souvenais des petits frissons qui me couraient sur la peau lorsque je l'embrassais.

\* \* \*

Une question montait à mes lèvres: "Qu'êtes-vous devenue?" allais-je demander. Mais je me raidis contre cette banalité; il me semblait qu'elle confinait à la profanation.

—Vous souvenez-vous, lui dis-je enfin, de ce jour où vous avez fait une chute si piteuse dans le bassin? C'est moi qui vous en ai tirée. Et j'étais, certes, plus tremblant que vous.

Marthe sourit. Elle allait répliquer, mais je continuai avec un attendrissement dans la voix: Vous étiez vêtue d'une courte robe princesse, bleue, à pois blancs. Et comme on était en juillet et qu'il faisait très chaud, vos petits bras rosés étaient nus. En vous tirant de ce danger imaginaire, puisque le bassin n'avait pas plus d'un pied de profondeur, j'ai égratigné vos bras jusqu'au sang, ce qui me mit le cœur à l'envers.

—Oh! oui, je me souviens de cet accident, répondit Marthe. Je me souviens aussi que je fus bien heureuse d'être sauvée par vous — car à ce moment je croyais être en grand péril — et je n'ai point oublié l'ardeur des caresses réciproques que nous nous sommes données à la suite de ce grave événement.

—Et le jour où, malgré les défenses de nos parents, vous m'obligeâtes à atteler Tom à la petite voiture à bras que m'avait donnée mon oncle Olaüs? Vous souvenez-vous de la culbute que nous fîmes de compagnie? Nous n'eûmes pas le temps de nous redresser, que déjà Tom s'enfuyait vers la maison, dans un galop emporté.

—Et quelle angoisse fut la nôtre, ajouta Marthe, en voyant que votre chien si fidèle, si dévoué, si discret d'ordinaire, allait nous dénoncer?

—Oui, repris-je, je me souviens de cette terreur. Mais je me souviens bien davantage de la légère blessure qui rayait de rouge votre front...

Tenez, là, fis-je, en désignant du doigt la place où s'était produite cette minime déchirure.

—Regardez, fit Marthe en avançant son visage, j'en ai encore la marque.

Et, en effet, je vis une ligne imperceptible tracée au-dessus de l'œil de la chère créature.

Après avoir considéré ce stigmata, je repris, croyant parler pour moi seul:

—J'ai bu un peu du sang qui coulait! Marthe me regarda longuement. Je vis qu'elle allait me poser une question, et j'en éprouvai une douleur, car je sentais qu'elle voulait me demander ce que j'étais, ce que je faisais, ce que j'espérais.

Mais dans son âme délicate, elle comprit, comme je l'avais compris un instant avant, qu'elle ne devait pas rompre la délicieuse harmonie d'un fugitif instant de bonheur. Toujours souriante et après un assez long silence, elle répondit, en aparté:

—J'étais une petite fille bien sentimentale, et j'aurais voulu que, lui aussi, se fût un peu blessé pour qu'il me fût permis d'étancher son sang avec mes lèvres.

Ces paroles furent seulement murmurées, mais je les saisis toutes. Incapable de répondre par des paroles humaines à la pensée tendre qui avait inspiré ces mots, je pris les deux mains de Marthe, et plongeant mon regard dans le sien:

—Je me vois dans vos yeux purs, tel que j'étais alors.



Marthe partit d'un petit rire sec, d'un rire d'enfant.

—Quoi, vous vous voyez avec votre costume de velours brun, vos bas rouges, vos souliers vernis, votre col en point d'Angleterre, votre vernis sur le côté gauche, votre mine douce et mélancolique?... Si vous vous revoyez ainsi, je partage et votre plaisir et votre émotion.

\* \* \*

Nous échangeons les propos les plus bizarres et les plus suaves sur ce thème délicieux, lorsqu'un aigre coup de sifflet me rappela à la réalité.

J'arrivais au terme de mon voyage.

Mon coeur se serra.

Et! quoi! allais-je perdre cette amie d'enfance, objet de mon unique amour?

Qu'était-elle? où allait-elle? Pourquoi m'apparaissait-elle soudain pour disparaître plus soudainement encore?

J'hésitai une seconde, mais voyant que Marthe, lisant dans ma pensée, laissait son beau visage se couvrir d'un voile de tristesse, je refoulai en moi ces mots fatals qui allaient m'échapper: "Où allez-vous?"

A quoi bon? me dis-je. N'ai-je pas tiré de cet inoubliable rencontre toutes les voluptés que recherchent les sybarites? N'ai-je pas éprouvé la plus parfaite, la plus pure, la plus complète des sensations dont un homme puisse jouir? Ce n'est pas mon coeur racorni d'homme désillusionné qui a jaser d'amour pendant une heure, c'est mon coeur d'enfant.

Marthe était certainement aussi troublée que moi; elle faisait, je n'en ai jamais douté, des réflexions semblables aux miennes, et elle suivait sur mes traits les péripéties du combat qui se livrait dans mon coeur. Aussi, lorsque le train ralentissant sa marche m'obligea à rassembler mon petit bagage, eût-elle un soupir de soulagement.

Je pris sa main délicate; j'y posai un long long baiser, et, sans laisser échapper un mot de regret, de plaisir ou d'espoir, je murmurai doucement: Adieu!

—Adieu! répéta-t-elle, mais mon coeur seul entendit ce cri déchirant. Mes oreilles, non.

La douleur qui secoua mon être fut épouvantable. J'en eus la pudeur, et je me baissai à temps, sous prétexte de saisir mon porte-manteau, pour cacher aux yeux de l'aimée les larmes qui baignaient les miens.

Silencieusement et sans la regarder, je descendis.

Le train s'ébranla de nouveau et je vis Marthe, pâle, oppressée, les yeux gonflés, qui m'envoyait un baiser.

\* \* \*

Ce fut mon seul amour. Il dura une heure, mais il fut assez intense pour dessécher mon coeur.

Depuis, je n'ai jamais eu le courage ou la lâcheté d'aimer.

HENRI ROULLAUD.

## DES YEUX PURS

Poème inédit.

Qu'ils sont rares les yeux où l'on voit l'innocence  
Refléter sa beauté, son esquisse douce!  
Une haleine fétide a soufflé sur l'enfance  
Et terni les vertus qui brillaient dans son coeur.

Ils sont pourtant si beaux, si souvenir des anges  
Tous ces candides yeux qui fixent doucement,  
Sans rougeur, sans désirs troublants ou bien étranges  
Comme deux astres d'or au sein d'un firmament.

L'on pense, en les voyant, à de célestes choses  
Et l'on sent dans le coeur souffler un vent d'amour  
Aussi doux que celui qui balance les roses  
Quand, le matin, l'aurore ouvre le ciel au jour.

O mon Dieu, que je hais ces francs-maçons infâmes,  
Tous ces libres-penseurs à qui sont inconnus  
Les plus purs diamants des innocentes âmes,  
Et pour qui votre nom, hélas! n'existe plus.

En arrachant le ciel de l'âme de l'enfance  
Ils ont semé partout le vice, l'impudeur,  
Ils ont ouvert la voie au crime, à la souffrance,  
Ils ont, de leurs deux mains, égoïté le bonheur.

Qui, le bonheur est mort dans ces yeux sans prière,  
Qui ne disent plus d'au-delà mystérieux,  
Qui semblent refléter la fange de la terre,  
Et chercher dans les sens leurs véritables cieus!

O perle précieuse, âme en des yeux serties,  
Au ciel cherche toujours ta céleste clarté,  
Donne à ton coeur, souvent, la pure et blanche Hostie  
C'est le Pain de l'amour et de la pureté.

Padre ALBERTO, O. M. I.

## LES Testaments du bonhomme Rousseau

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE  
PAR F. de CHALOT

"Non, décidément, ce n'est pas encore ça. C'est curieux, tout de même! on dirait que ma main tremble... Est-ce que je commence à décliner? Serait-ce l'émotion? Par exemple, après vingt-sept ans de notariat!... Allons, allons, pas d'idées baroques. Le temps passe. Mes clients vont arriver. Re commençons, et cette fois pour tout de bon..."

Et pour la troisième fois, avec tout le calme et le soin méthodique dont il se sentait capable maître Désormeaux se mit en devoir de confectionner les coques majestueuses de sa cravate blanche.

De fait, ça n'allait pas du tout, ce matin. Il avait débuté en cassant une de ses bretelles, ce qui l'obligeait à serrer outre mesure la boucle de son pantalon, opération aussi contraire à ses principes qu'aux exigences d'un abdomen déjà dans le plein épanouissement de l'âge mûr. Puis son gilet s'était trouvé, comme par mégarde, fermé d'une boutonnière trop haut, autre aventure fâcheuse. Ajoutez enfin cette damnée cravate qui s'entêtait à revêtir les formes les plus incompatibles avec la majesté notariale, et vous conviendrez que le digne tabellion de Saint-Blaise avait, ce jour-là, assez de bonnes et valables raisons pour se plaindre de l'aveugle destinée.

Et cependant, au fond, de quoi s'agissait-il?



Me Désormeaux, premier tabellion de St-Blaise.

De la chose du monde la plus ordinaire, la plus banale: une simple ouverture de testament.

...Oui, mais quel testament!!

Le nom seul du héros ne vous dirait peut-être pas grand'chose, infortunés lecteurs qui ignorez l'histoire mirifique de la bonne ville de Saint-Blaise et de ses preux. Sachez donc qu'il n'était question ni plus ni moins que de la succession du "Rockfeller", du "Carnegie", de l'endroit, toutes proportions, bien entendu, "ramenées à l'échelle", comme on dit en langage topographique.

De fait, feu Elzéar Rousseau, "le bonhomme Rousseau", comme on l'appelait familièrement, ne possédait pas moins de cent cinquante arpents de bonnes terres en plein rapport, attenantes à une limite de bois durs de surface égale, plus deux fermes, un "moulin à scie", sans compter pas mal de lots dans les nouveaux quartiers de la ville et une forte hypothèque sur la manufacture de pulpe des frères Drouin. On disait même que certaines créances de la municipalité... mais, chut!... soyons discrets, d'autant que cela n'a que de lointains rapports avec notre histoire.

Le testament Rousseau n'était donc pas un testament ordinaire, et bien fait à coup sûr pour émouvoir des officiers ministériels plus blanchis encore sous le harnais que ne l'était maître Désormeaux, premier tabellion de Saint-Blaise (car la ville en possédait un second, un certain maître Deslauriers, établi depuis seulement trois années et d'ailleurs sans grande importance). Mais au-dessus du testament lui-même, il y avait encore une autre question, cel-

le-là palpitante entre toutes, un énorme point d'interrogation, mystérieux et ironique.

"A qui allait revenir le "magot"? comme disait l'instituteur qui puisait volontiers son vocabulaire dans "Paul de Kock."

Aux Brissonnet ou aux Saint-Amour?

Excusez ma distraction; j'allais écrire: aux Montaigus ou aux Capulets? De fait, je ne le regretterais qu'à demi, car je ne saurais mieux vous dépeindre en deux mots la situation exacte.

"Vérone vit jadis deux familles rivales."

Il n'y manquait même pas Roméo et Juliette, modernisés sous les traits du sieur Adélarde Saint-Amour, vingt-trois ans, roux, visage glabre, troisième sous-commis aux douanes de Montréal, et vice-président effectif du U.V.E. S.P.I.E.B.T.H.D.V. (union vélocipédique et sportive pour le football, baseball, tennis, hockey de Valleyfield), et de "demoiselle" Bertha Brissonnet, dix-neuf ans, sans profession, sans prétention, sans ambition, et, malheureusement aussi, sans situation, car, moins privilégiés que ceux de Vérone, les Montaigus et les Capulets de Saint-Blaise étaient pauvres comme de véritables rats.

Comme Roméo et Juliette, Adélarde et Bertha s'aimaient; comme eux, ils se le disaient, mais hélas! comme eux aussi, la farouche et inlassable rivalité de leurs familles respectives semblait devoir les séparer à tout jamais. Il ne s'agissait plus de quelque vendetta romanesque ou de quelque affront qui, pour se laver demandait du sang; non, mais tout simplement de la conquête plus prosaïque du fameux héritage Rousseau. Si les Saint-Amour avaient l'avantage, Roméo ne devait plus songer à Juliette. Il achèterait un vague titre de comte romain et épouserait quelque fille d'un fabricant de saucisses, américain et milliardaire. Si, au contraire, les Brissonnet remportaient la victoire, vous pensez bien que jamais ils ne consentiraient à la monstrueuse mésalliance de leur unique et richissime héritière avec un minuscule gratte-papier, fût-il président effectif des vingt-quatre lettres de l'alphabet.

Et maintenant vous comprenez pourquoi toute la population de Saint-Blaise haletait d'anxiété depuis que le glas de la paroisse avait annoncé le départ vers un autre monde du bonhomme Elzéar Rousseau, et pourquoi, (à quoi tiennent les plus graves événements!), ce matin-là, la cravate blanche à trois tours de maître Désormeaux refusait obstinément de se soumettre aux injonctions paternelles, mais précises de son digne propriétaire.

...Toc! toc!... deux petits coups secs contre la porte qui s'ouvrit aussitôt, et un petit clerc parut, vêtu de noir avec des manches en lustrine verte, l'air fruste mais éveillé.

"Patron! Ils sont là!"

—"Qui, "ils"? Je t'ai déjà dit de parler poliment des clients de l'étude."

—"Oui, patron... Ben, c'est eux, les parents pour l'"héritage", de m'sieur Rousseau, les Brissonnet, les Saint-Amour, tout le monde, quoi!..."

—"C'est bien, dis que je viens dans deux minutes."

D'un geste rond de la main, cette fois affermie par l'imminence du devoir à accomplir, maître Désormeaux dompta enfin la cravate rebelle. Puis il enfila la longue et ample redingote à collet de velours repassée de frais par les soins diligents de la bonne Brigitte, première et unique servante de céans, jeta un dernier coup d'oeil au miroir qui lui renvoyait une image satisfaisante, et effectua son entrée dans le sanctuaire du cabinet notarial, portant au visage cette expression savamment combinée de tristesse discrète et de joie contenue qu'il convient de présenter à des gens également ou inégalement partagés entre la douleur d'une perte cruelle et la perspective d'un alléchant héritage.

D'un regard rapide, le notaire dénombra son public. Personne ne manquait à l'appel. A droite du bureau, trois Brissonnet, à gauche, trois Saint-Amour, en sorte que lorsqu'il se fut assis à son tour, entre les deux partis rivaux, on eût dit d'un imposant tribunal prêt à statuer "ultra mortem" sur les bonnes et les mauvaises actions du défunt bonhomme Rousseau.

Sans préambule, le notaire entama la question.

"Mesdames, messieurs, dit-il, je vous ai convoqués ce jour dans mon étude pour vous donner connaissance et lecture complète du testament de votre regretté parent, feu Elzéar Rous-

seau. Ce testament, (et il montrait une épaisse enveloppe de "papier toile" scellée à la cire noire), ce testament est de l'espèce dite "mystique", c'est-à-dire qu'il m'a été remis dans le présent état, entièrement écrit de la main du testataire et dûment cacheté, en sorte que personne, pas même moi, n'a pu en prendre connaissance. Je vais maintenant procéder en votre présence à l'ouverture de ce testament.

Et lentement, posément, comme il convenait en une circonstance aussi solennelle, maître Désormeaux fit sauter l'un après l'autre les cinq cachets, fendit l'enveloppe dans toute sa longueur, et en tira une liasse de feuillets réunis ensemble au coin gauche par une grosse agrafe en cuivre. Tout aussitôt il commença à lire d'une voix grave:

"Ceci est mon testament."

"Je soussigné, Jean-Pierre-Elzéar Rousseau, sain de corps et d'esprit, considérant qu'en ce bas-monde les plus nobles entreprises échouent souvent d'une façon misérable... que la situation des classes travaillantes... que le prolétariat des temps modernes..."

Ci deux grandes pages de généralités et de réflexions bizarres sur la dîreté de l'existence, la lutte pour la vie, etc... etc....

Les futurs héritiers étaient littéralement ahuris. Que diable tout ce fatras socialo-littéraire venait-il faire dans les dernières volontés d'un homme sain de corps et d'esprit comme prétendait l'être feu Rousseau au moment où il les écrivait?

"Ce sont quelques considérations d'ensemble, fit remarquer Me Désormeaux, au fond assez surpris lui-même de l'aventure. Beaucoup de testaments débütent ainsi. Mais nous allons sans doute arriver promptement à la question du legs." Et de la même voix grave et monotone, il continua:

"J'ai débuté, moi aussi, par les pires épreuves que l'adversité dût jamais semer à plaisir dans la vie d'un homme. Presque enfant encore... um... um..." Suivaient cinq feuillets d'une autobiographie délayée comme un article d'encyclopédie. Toute la vie du défunt y passait, depuis son âge le plus tendre jusqu'à la fin de sa carrière, ses maladies, ses pertes d'argent, ses déboires, ses succès d'affaires.

L'auditoire commençait à devenir houleux. Evidemment, le bonhomme avait juré de s'offrir en sacrifice posthume la tête de ses héritiers. Le malheureux tabellion sentait l'orage gronder; un éclat allait se produire, infiniment regrettable pour la solennité du lieu et des circonstances, mais fatal et inéluctable comme la faux du Destin.

Ce fut l'imposante madame Brissonnet qui provoqua l'explosion.

"Pardon, monsieur le notaire", dit-elle d'une voix douceuse qu'on sentait trembler de colère, "tout cela est fort intéressant sans doute, mais est-ce que nous n'arriverons pas bientôt à l'article des donations?"

"Oui, oui, les donations! les donations!" hurlèrent d'une seule voix les Brissonnet et les Saint-Amour.

Les chefs des deux tribus étaient debout, menaçants, les yeux flamboyants, les poings serrés.

"Mais, mesdames..., messieurs..., balbutia le notaire éperdu, croyez que... je vous en prie, je vous en supplie... soyez à la gravité de la chose...."

"Non, non! Au diable la loi! Pas de lecture! — Donations! Donations!" vociféra la troupe déchaînée.

"Voyons, du calme, mesdames, du calme, messieurs," gémissait le pauvre homme, "je vous en prie, je vous en supplie... soyez à la gravité de la chose...."

"Non! non! Donations! Donations!" et huit pieds vigoureux scandaient chaque syllabe sur le rythme des Lampions.

Me Désormeaux, affolé, tournait les feuillets, par deux, par trois, par paquets entiers, au petit bonheur, toujours marmonnant... um... um... pour sauvegarder au moins le principe. Enfin, il eut un cri de triomphe:

"Nous y voilà!"

Subitement un silence de vide plana dans le sanctuaire... Alors, d'une voix qui avait repris la majestueuse ampleur du début, le notaire répéta lentement les ultimes volontés du milliardaire de Saint-Blaise:

"Article dix-septième et dernier. — Voulant enfin reconnaître les soins vigilants et le dévouement affectueux dont certains de mes parents se sont plu à entourer ma vieillesse, je joins en leur faveur aux conseils précédemment

énoncés le don de mes propriétés, biens-meubles et immeubles, valeurs, créances hypothécaires et autres, et déclare instituer à l'exclusion de tous autres comme légataire universel mon neveu Théodore-Jean-Marie Saint-Amour.

Fait à Saint-Blaise, ce 30 avril 1895.

Signé: Jean-Pierre-Elzéar Rousseau."

... "C'est tout, conclut le notaire en ramassant les feuillets.

Un formidable juron lui répondit en même temps qu'éclataient des sanglots entremêlés de hoquets convulsifs.

Me Désormeaux leva la tête.

Le spectacle était saisissant.

D'un côté, les Brissonnet, blêmes de rage, mâchonnant des injures, des menaces "oh! la crapule! la sale canaille! après tout ce qu'on a fait pour lui!!..." De l'autre, les Saint-Amour, le regard extatiquement illuminé de joie à travers des flots de larmes, tribus suprême à la mémoire du cher défunt, bonnes et douces larmes trop longtemps contenues et que venait enfin de faire déborder le touchant "article XVII."

Seuls, Adélarde et Bertha demeuraient immobiles et silencieux au milieu de ce bouleversement; mais leurs regards se concentraient longuement, tristes! si tristes! qui disaient à tout jamais la fin de leurs rêves dorés, la mort de leur pauvre petit roman d'amour!...

Mais Me Désormeaux n'eut pas le temps d'en observer davantage, car brusquement la porte du cabinet s'ouvrit, et un homme, tout époumonné et écarlate à force d'avoir couru, entra comme une trombe, en s'écriant:

"Dieu merci! j'arrive à temps!"

C'était maître Deslauriers, le second notaire de Saint-Blaise.

"Excusez-moi bien, mon cher confrère", ajouta-t-il en reprenant péniblement son souffle, "mais il y avait urgence... Je suppose que c'est pour régler la succession Rousseau que vous avez convoqué ces dames et ces messieurs?"

— "Sans doute, répliqua Me Désormeaux tout interloqué, mais cela ne me dit pas..."

— "Et vous avez un testament?"

— "Parfaitement; un testament mystique; je viens justement d'en achever la lecture.

— "Et quelle date porte-t-il, je vous prie?"

— "Le 30 avril 1895.

— "Eh bien, moi aussi, j'en ai un, de testament, un testament autographe passé en mon étude par le défunt le 5 mai de la même année, par conséquent postérieur au vôtre qu'il se trouve ainsi annuler.

— "Mais..."

— "Il n'y a pas de mais. C'est la loi. Elle est formelle.

— "Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a dedans? Qui hérite? Qui? Qui? vociférèrent cinq voix angoissées.

— "Une seule et unique personne, dont le défunt a voulu reconnaître les soins vigilants et le dévouement affectueux dont..."

— "Oui! c'est convenu! Passez! On connaît la phrase: Le nom! le nom!"

— "Monsieur Louis-Antoine-Césaire Brissonnet."

... Du coup, Montaigus, Capulets, Roméo, Juliette, et le digne premier tabellion de Saint-Blaise lui-même en restèrent aplatis!!! Tout le contraire du testament primitif!

Le 30 avril, les Saint-Amour devenaient millionnaires; cinq jours après leur fortune passait aux Brissonnet. Et le bonhomme Rousseau qui prétendait vouloir "reconnaître les soins vigilants et le dévouement, etc..." Alors quoi? que penser?...

— "Ah! cher maître et ami, je suis bien aise de vous rencontrer, fit une grosse voix joyeuse et bon enfant."

Machinalement, tout le monde se retourna. C'était le maire de Saint-Blaise en personne qui faisait son entrée.

"Oh! pardon! ajouta-t-il vivement en apercevant les Brissonnet et les Saint-Amour groupés dans un coin. Je ne prévoyais pas trouver chez vous une si nombreuse société. Mais je ne puis que m'en réjouir, car puisque voilà toute la famille de mon pauvre ami Elzéar réunie, vous allez pouvoir d'un seul coup communiquer à ces dames et à ces messieurs les dernières volontés du défunt..."

— "Pardon, monsieur le maire, interrompit Me Deslauriers, mais nous les connaissons déjà. Elles sont contenues dans un premier testament en date du 30 avril 1895, testament annulé par un second en date du 5 mai de la même année, lequel..."

— "... Lequel est annulé à son tour par cette

déclaration dûment authentique déposée sous pli cacheté entre mes mains le 10 du même mois, de la même année, et que, suivant les instructions de feu Rousseau, j'ai ouvert le jour même de son décès." Il tendit une enveloppe bordée de noir à Me Désormeaux.

"Voulez-vous lire à haute voix, cher ami? Cela intéresse tout le monde."

Et, à la profonde stupéfaction de l'auditoire, le notaire prononça ces mots:

"Je soussigné, Jean-Pierre-Elzéar Rousseau, déclare léguer par le présent acte, sans restriction aucune, la totalité de mes biens-meubles et immeubles à la commune de Saint-Blaise, pour être employée à toutes oeuvres de charité ou de bienfaisance qu'il conviendra au conseil de ville de désigner, conjointement avec l'avis du révérend curé de la paroisse. Les pièces et formalités de transfert seront exécutées à part égale par les deux notaires de ladite paroisse.

"Fait à Saint-Blaise, le 10 mai 1895.

Signé: Jean-Pierre-Elzéar Rousseau."

"Et voilà, conclut le maire en remettant la lettre dans sa poche. Je le crois, messieurs, que tout est parfaitement en règle et que la question est définitivement tranchée?..."

Le lendemain, le bonhomme Rousseau s'achemina en grande pompe vers sa dernière demeure. En tête du cortège marchaient les deux notaires, le maire et le conseil échevinal au grand complet. Puis venaient, en uniformes tout flambants neufs, les quatre messagers de l'hôtel de ville, portant à bras une énorme couronne de fleurs naturelles enrubannée de violet avec cette inscription en capitales dorées: "Au plus illustre, au plus regretté de leurs concitoyens, suprême hommage des Saint-Blaisois." Ensuite les délégations, les sociétés, le collège, les petites des soeurs, les orphelines, les vétérans et les clubs athlétiques. Enfin la foule, immense, innombrable, toute la ville et les environs. Seuls, les Brissonnet et les Saint-Amour s'étaient abstenus.

Dix années ont passé depuis cette journée mémorable. La grand'rue de Saint-Blaise s'appelle maintenant le "Boulevard Rousseau." Du coup, les Brissonnet et les Saint-Amour se sont empressés de déménager, et, désormais réconciliés dans leur commune disgrâce, vivent en parfaite union dans un coin retiré de la ville.

Plus heureux que dans la tragédie, Roméo et Juliette sont déjà à la tête de quatre rejetons qui assurent à tout jamais la conservation du nom et de la race.

Quant au plus illustre des Saint-Blaisois, il dort paisiblement son dernier sommeil dans le superbe mausolée érigé par la reconnaissance de ses concitoyens. La tombe est entretenue aux frais de la commune, mais jamais on n'y voit de fleurs.

Une seule fois l'an, le dix du mois de mai, une main mystérieuse dépose sur les marches de marbre une merveilleuse gerbe de roses blanches nouée d'un ruban de même couleur. Une carte y est épinglée avec ces simples mots:

BERTHA — ADELARD

MERCI!!!

...Sûrement! le bonhomme Rousseau n'avait pas prévu celle-là!!

F. de CHALOT.

Ottawa, 15 novembre 1906.

## LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants austères  
Aiment également, dans leur mûre saison,  
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,  
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires

Amis de la science et de la volupté,  
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres.  
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres  
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes  
Des grands sphynx allongés au fond des solitudes,  
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin.

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques.  
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,  
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Ch. BAUDELAIRE

# Causerie Scientifique

UNE INVENTION HUMANITAIRE

Il ne se passe pas de jours sans qu'un terrible accident de chemin de fer ne jette dans le deuil une partie de la population de ce continent. Depuis quelques années surtout, peut-être à cause de la rapidité plus grande des trains, peut-être aussi à cause de la multiplicité des voies ferrées, les accidents les hécatombes se répètent thop souvent, partout où le rail transporte à toute vapeur la fiévreuse activité de nos gens. Aussi, le gouvernement américain et le nôtre se sont-ils émus de ce triste état de choses, et se sont-ils émus de ce triste état de choses, et s'efforcent-ils d'y remédier, en exigeant que les grandes compagnies de traction offrent aux passagers la plus grande somme de sécurité possible, compatible avec les derniers progrès de la science, et les plus ingénieuses inventions touchant à cet ordre d'idées.

N'était-ce pas tout dernièrement que le Congrès de Washington votait \$75,000, à titre d'encouragement, pour stimuler l'esprit inventif des chercheurs de solutions mécaniques à même de diminuer, de rendre impossible, tout accident de chemin de fer, tel que ceux qui se produisent trop fréquemment.

Or, nous sommes heureux de l'annoncer ici à notre vingtaine et plus de mille lecteurs; c'est à un Canadien-français, tout jeune, à M. Ernest Renaud, inventeur vraiment génial, que reviendra l'honneur d'avoir découvert un dispositif automatique qui forcera les trains à s'arrêter au moment dangereux, qui éliminera toute catastrophe, autant qu'il est humainement possible de ce faire. M. Renaud a pris ses brevets aux États-Unis, au Canada et en Europe, où, il n'est pas douteux, son invention sera mise en application fort prochainement. Une compagnie a été formée et incorporée, au capital de \$250,000 qui porte nom: "The Renaud Interlocking and Block System

techniques, et diminué les coupes des appareils ainsi que les chiffres de repairs. Il suffira de se souvenir que l'invention Renaud comporte trois mécanismes essentiels, savoir: Un système de contact sur la voie ferrée, avec leviers de déclanchement; une boîte où se trouvent des contrepoids, ressorts à boudin, etc., en communication directe avec un sémaphore, (c'est

cette boîte, assurément, qui joue un des principaux rôles dans l'invention Renaud); enfin le système de contact du train en marche, qui, lui, se trouve placé devant une des roues d'avant du convoi. Si nous en croyons des rapports dignes de foi, l'invention de M. Renaud est appelée à traverser les mers. Car, nul ne l'ignore, ce n'est pas seulement sur ce continent que se produisent des tamponnements, des déraillements, des incendies de trains, survenus, la plupart du temps, à la suite de la fausse manoeuvre d'un aiguilleur. Avec le système de notre compatriote, les machines moins distraites que les hommes, aussi infaillibles en leur fonctionnement qu'il est possible de l'être à la mécanique,

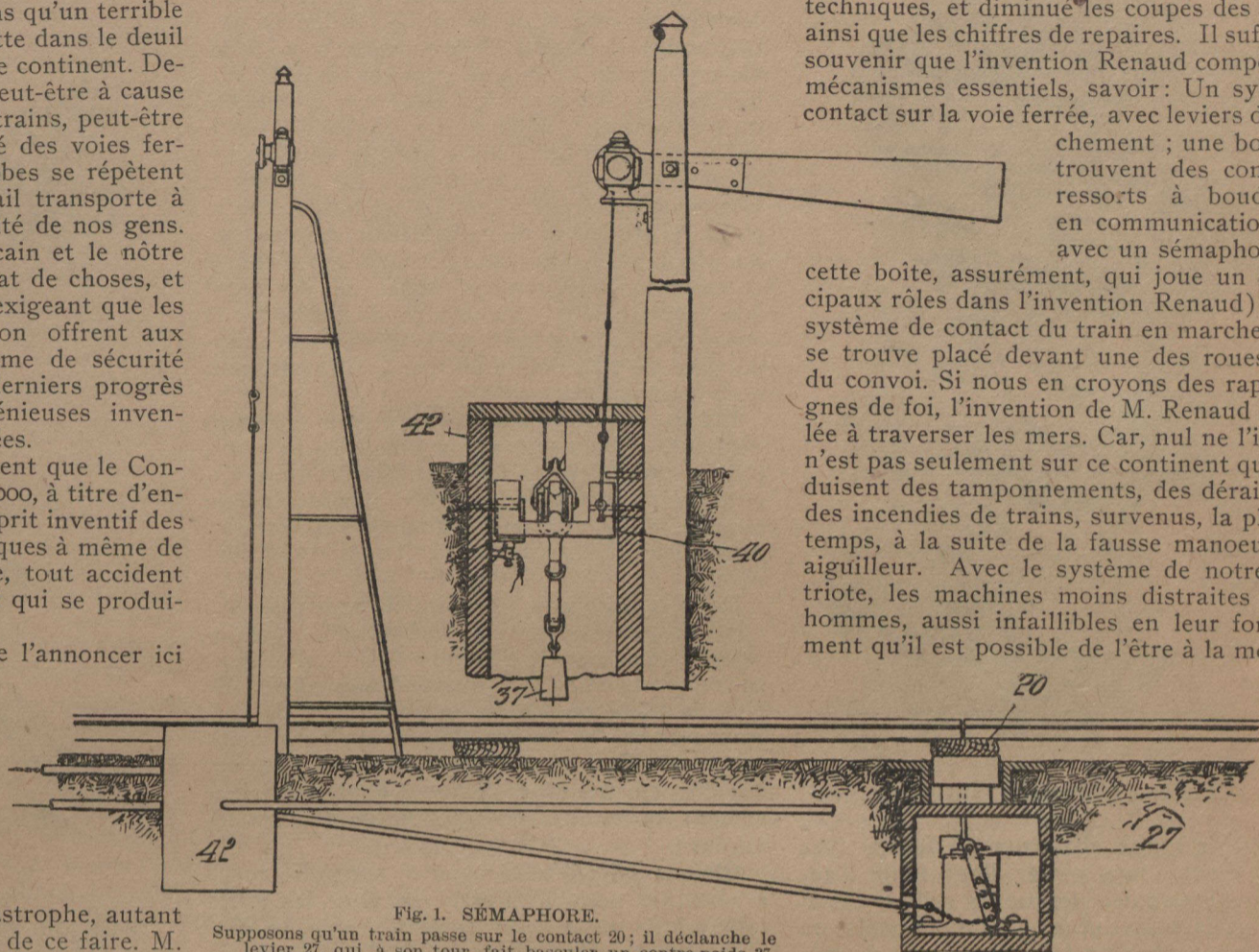


Fig. 1. SÉMAPHORE.

Supposons qu'un train passe sur le contact 20; il déclanche le levier 27, qui, à son tour, fait basculer un contre-poids 37, lequel agit sur une trappe 40 dans la boîte 42, et le sémaphore se met "au danger" pour prévenir le train qui suit. Et, ce dernier train ne pourra pas entrer en gare, par exemple, si un employé de la gare ne manoeuvre pas le levier qui remettra en place la trappe, que nous avons vu tomber automatiquement au passage du premier train.

phénoménal, qu'obtinrent et qu'obtiennent encore les compagnies: "Westinghouse", pour freins automatiques; "Janny Automatic Coupler"; "Pullmann"; "Baldwin", etc., toutes nées d'une ingénieuse invention brevetée. Pour la gloire du Canada, nous souhaisons d'aussi brillants succès à M. Renaud, une aussi bonne fortune à sa compagnie qui, soit dit en passant, détiendra en outre le record de l'humanitarisme.

Mais qu'on nous permette de donner brièvement une explication des dispositifs mécaniques ingénieux, imaginés par M. Renaud, et qui feront comprendre aisément nos gravures.

On en admirera la valeur, lorsqu'on saura que grâce au Système Renaud, si un train approche de trop près d'un autre train le précédant, les mécaniciens sont immédiatement prévenus du danger que courent leurs convois. Le mécanicien manque-t-il à son devoir qui, en pareil cas, lui commande de modérer l'allure des machines, et même de les arrêter; est-il distrait; négligent; mort d'apoplexie à son poste, comme cela s'est vu — sans secousse brusque et de la même manière que le ferait le mécanicien, les appareils Renaud arrêtent le train, ou mettent en place convenable une aiguille dangereusement fermée ou ouverte.

Pour obtenir ces salutaires manoeuvres, il suffit des appareils que montrent nos gravures 1, 2 et 3; que le lecteur voudra bien consulter en en lisant le détail explicatif.

Cependant, afin de faciliter l'exposition du sujet à l'endroit des personnes qui ne font pas profession de lire des plans, nous avons éliminé de ces colonnes une foule de détails plus ou moins

les machines, se chargeront d'éviter automatiquement les malheurs à la répercussion nationale. Aussi, serait-ce un grand honneur pour ce pays d'adopter le premier le système Renaud, si humanitaire, si digne d'admiration.

Grâce à l'invention Renaud, que nous souhaisons vivement voir mettre en pratique prochainement, il n'est pas douteux que maintes hécatombes, que maints désastres seront évités. Le grand public voyageur y trouvera son compte et les compagnies de chemins de fer aussi, car, on ne saurait se faire idée des millions qu'elles dépensent pour réparer le matériel mis à mal dans des accidents trop fréquents. Et c'est parce que nous nous rendons compte de tout cela, que nous félicitons M. Renaud de son génial système, que nous sommes fier qu'il soit Canadien-français.

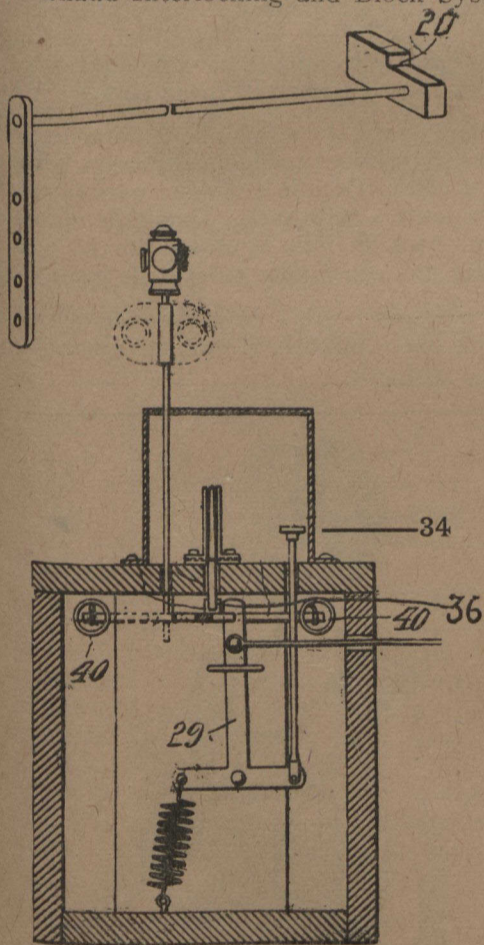


Fig. 2. AIGUILLAGE.

Qu'un train passe sur le contact 20, il déclanche le levier 29 qui repose dans une échancrure 36 et les ressorts à boudin 40 se détendent pour aiguiller sur la voie principale, alors que l'aiguille ouvre le garage, et, vice-versa. Pour faciliter la tâche de l'aiguilleur, lorsque celui-ci voudra volontairement aiguiller sur voie principale, par exemple, sans le secours des appareils automatiques, il n'aura qu'à peser avec le pied sur le levier 34.

Co., Ltd", et dont les actions sont en vente à \$50.00.

Bien que nous ne nous occupions pas de spéculations financières à l'Album Universel, nous croyons cependant que ces titres offrent un des meilleurs placements qui se puissent faire en ce moment; l'avenir réservant une grande fortune à l'invention Renaud. Qu'on veuille bien se souvenir, à cet effet, du succès retentissant,

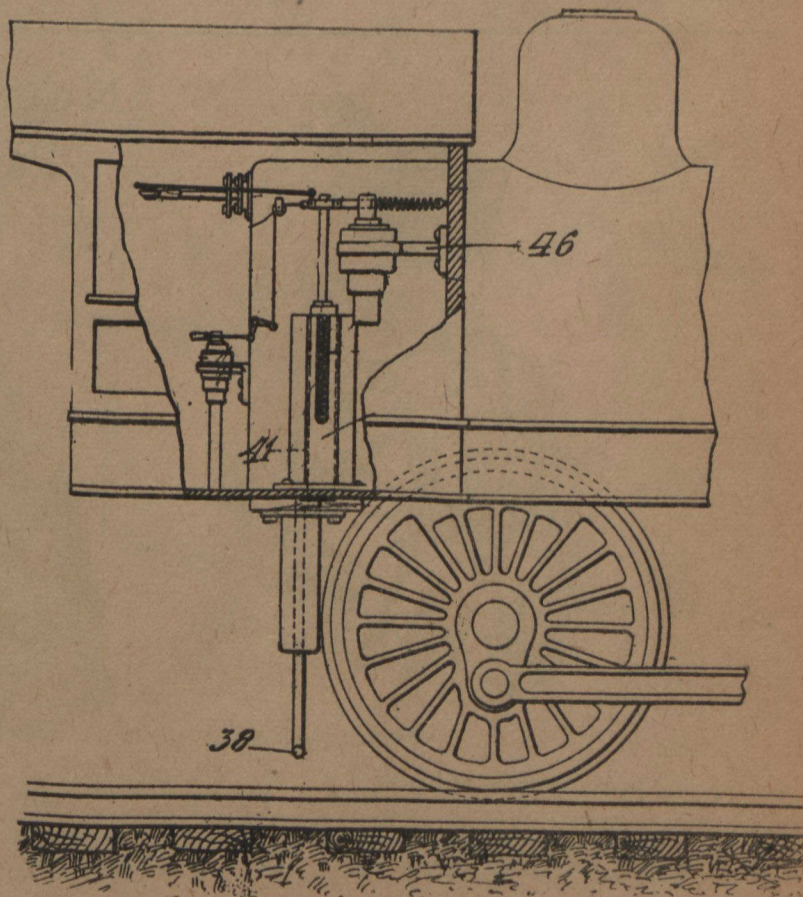


Fig. 3. ARRÊT AUTOMATIQUE.

Si le sémaphore est "au danger", le levier 38 se trouve former clanche; il manoeuvre alors le levier 41 qui à son tour déclanche 46, — partie d'appareil qui fait le travail du mécanicien — d'où renversement de vapeur et application automatique des freins.

POUR NOS LECTRICES



Chapeau d'hiver en feutre

La mode est aux chapeaux en feutre avec fond de velours, sans parler d'une foule d'autres innovations parmi lesquelles celle-ci est la plus ferme, la plus durable. Notre modèle, en feutre taupe, a donc un fond de velours de même teinte, sinon un peu plus foncé que les bords qui le dépassent. Ornée de plusieurs plumes grises, la tête dirigée en arrière, et disposées larges pour ne pas dire étalées, cette jolie coiffure supporte encore une rose d'une belle teinte à la fois vive et foncée, qu'on peut remplacer par une rose d'argent. Un grand noeud en velours de même couleur surmonte le chignon et sert de cache-peigne derrière.

LA MODE

Parmi les innovations de la mode, toutes ne sont pas toujours en rapport pratique avec les besoins auxquels elles sont destinées! D'autres se vulgarisent trop facilement! De là s'explique cette sorte de tâtonnement à l'éclosion des modes nouvelles!

La mode est très éclectique, il est vrai, seulement, on subit tout de même l'influence ambiante des dictateurs de la couture: ceux-ci déclarent, par exemple, que pour cet hiver, le style Empire aura vécu. Seules certaines toilettes du soir seront à taille courte. Le cachet particulier de nos robes d'hiver, de ville ou du soir, se révélera par maints détails de garniture. Beaucoup d'enjolivements, de galons, de soutaches, de broderies, de paillettes et autres charmantes fanfreluches. Les petits paletots courts et vagues et élégamment ornés se porteront avec succès, ainsi que la grande jaquette de style, cintrée, non ajustée et sans basques rapportées. Le gilet de fantaisie en est le chatoyant accompagnement.

Quant aux robes, elles seront très ajustées du haut, et bien amples du bas. Les manches, plutôt amoindries d'ampleur, s'arrêteront encore pour cette saison jusqu'au coude; même pour les robes de ville. Ce genre est si gracieux au modelé du bras qu'on y renoncera difficilement.

Donc, plus de forme Empire, disent les uns. Au contraire, proclament les autres. Plus que jamais la tendance de l'Empire s'affirme, ce genre s'impose dans les "formes" nouvelles. Et c'est la taille raccourcie qui a le plus de suffrages parmi les hautes élégances. Cette inspiration de l'Empire donne lieu à de très heureux enveloppements où se devinent le plus délicieusement du monde les lignes harmonieuses, féminines.

Chaque saison aussi apporte ses préférences à certaines teintes. Cet hiver, pour les jolies toilettes de velours, ou de drap souple, on emploiera surtout la nuance Suède, dont la gamme se décompose en de ravissants coloris roux, dorés et rosés. La nuance parme, héliotrope et pervenche seront les violets en faveur, ainsi que la gamme indéfiniment variée des rouges, depuis les tons dahlia, les violacés, et les tons corail si vifs et si doux.

La logique et la mode sont ennemies; tout le monde sait ça! Ainsi, avec nos robes style Empire, la mode nous fait-elle porter les grands chapeaux très Louis XVI. Et cela s'harmonise parfaitement tout de même! Cet hiver, ces grandes formes prennent encore plus d'ampleur, avec leurs calottes souples, genre bérêt. Nous verrons aussi les chapeaux à brides si enfants à certains minois.

Pensée

Une belle femme est un miroir qui dit la vérité aux laides.



Robe de visites

Cette jolie toilette est en velours souple gros vert. De forme princesse, boutonnant derrière, la robe est unie, mais divisée en deux parties, que relie une patte piquée ornée d'un bouton qui semble se rattacher à la partie supérieure et la retenir au bas de jupe. Une bande de même couleur brodée de soie ton sur ton, d'une courbe très gracieuse et élégante, sépare les deux jupes qui, en réalité, forment un tout. Aucune garniture autre que des piqûres au semblant de vêtement qui forme corsage à la fois.

Sans doute, il est loisible de détacher le vêtement de la robe; mais ici, sur notre gravure, il est attaché. Double et même parfois triple piqûre, pattes relevant et fixant la manche, revers ornés de jolis boutons dorés, tout cela donne une charmante toilette, de grande allure.

Le chapeau, gris souris, est orné de marabout diversement nuancé. L'étole et le manchon sont en renard gris.

Notre service des Patrons-Primes



Patron No 2139

Boléro de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 3 verges en 36 pouces.



Patron No 2140

Jupon pour dame, de 22 à 30 pouces de taille. Matériaux, 3 verges en 48 pouces.



Patron No 2141

Cache-corset de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 1 1/2 verge.

Pour recevoir ces patrons, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents pour chacun d'eux, la mesure du tour de buste, et l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir les patrons. Nos lectrices voudront bien remarquer que les prix modiques de nos patrons en font des primes fort avantageuses.

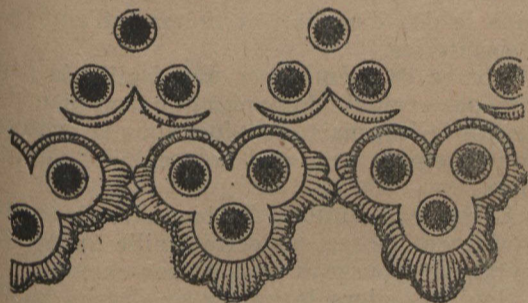
**ACCIDENTS DE LA DENTITION**

**Troubles relatifs à la première dentition**

Lorsque l'on est en présence d'une condition pathologique accompagnant la poussée des dents, il faut interroger les antécédents de l'enfant et s'informer de la nourriture qu'on lui donne. Ayant éliminé l'hypothèse d'une nourriture impropre, on examinera les gencives; si celles-ci présentent un point blanc, luisant, indice d'une dent qui évolue, l'accident peut provenir de là. Normalement, le tissu gingival se résorbe à mesure que la dent pousse. Mais il est des cas où, par suite de troubles locaux ou malformation de l'organe dentaire, il y a une pression considérable sur la pulpe; c'est cette pression exercée sur un organe d'une sensibilité extrême qui peut entraîner des complications sérieuses d'origine nerveo-réflexe. Cette irritation peut fort bien se communiquer à des organes éloignés et déranger leurs fonctions. Il peut y avoir diarrhée, mais suivie de constipation ne ressemblant donc pas à celle produite par des troubles digestifs.

Dans la dentition pathologique, l'enfant souffre d'irritation nerveuse; son sommeil est brusquement interrompu; il a des spasmes des muscles faciaux. La salive est tantôt abondante, tantôt remplacée par de la sécheresse. Pendant l'examen gingival, le bébé crie d'une manière hystérique, ce qui montre une surexcitation nerveuse intense: il s'oppose au toucher des gencives et craint de mordre. Ce dernier signe montre indubitablement que l'on est en présence de troubles se rapportant aux dents. Au contraire, quand il s'agit de dérangement ayant trait à la nourriture, l'enfant cherche à mordre et y trouve satisfaction.

Si donc, les symptômes nerveux que nous venons d'énumérer sont présents, il faut avoir recours, au plus tôt, au traitement chirurgical afin de prévenir d'autres désordres. On incisera la gencive suffisamment pour dégager la dent. On raconte que, grâce à ce procédé, Lau-



**Feston pour lingerie**

Feston à broder à l'anglaise avec dents festonnées et légèrement bourrées. Œillets dans chaque feston et dans chaque intervalle.

monier, chirurgien à Rouen, put rappeler à la vie un enfant qu'on avait cru mort. Cette petite opération ne se fait pas toujours sans difficulté et il est des cas de convulsions où il est nécessaire d'administrer le chloroforme pour la rendre possible. Le plus souvent, heureusement, on pourra par une dose de bromure de potassium ou d'hydrate de chloral provoquer un sommeil suffisant pour permettre de scarifier la gencive. Le meilleur instrument pour cette intervention est un bistouri pointu et recourbé afin de ne pas blesser les tissus voisins.

Dans les cas d'irritation légère, les badigeonnages sur la gencive avec une solution de chlorhydrate de cocaïne à 5 p. c. ou avec le mélange ci-après:

- Teinture d'iode . . . . . 0.50 gr.
- Glycérine . . . . . 10 gr.

ou encore simplement avec de la teinture d'iode seront efficaces pour le prurit surtout.

On pourra concurremment faire prendre une cuillerée à dessert toutes les deux ou trois heures, de la potion suivante, prophylactique contre les convulsions:

- Eau distillée de tilleul . . . . . 60 gr.
- Eau de fleur d'oranger . . . . . 4 gr.
- Teinture de belladone . . . . . 4 gr.
- Sirop d'éther . . . . . 15 gr.

Dr A. D'ARGENT  
Dentiste

**L'ELEGANCE MASCULINE**

**Cravates**

Nous nous occupons toujours de nous, de notre toilette et aussi de celle de nos enfants, mais, de loin en loin seulement, nous songeons à l'habillement des messieurs.

A quoi bon s'en soucier, pourrait-on dire, puisqu'il leur suffit de se confier aux bons soins du tailleur et de suivre les indications du chemisier ou du bottier. Et cela est une erreur. Il n'est pas superflu de donner parfois quelques indications sur la mode masculine, qui, pour peu changeante qu'elle soit, n'en est cependant pas moins sujette à des modifications.

Ainsi, après avoir aimé les gilets bien ouverts faisant voir une partie du plastron de la chemise — du linge, disent les professionnels — on a remonté si bien le gilet qu'il laissait tout au plus apercevoir le noeud de cravate. Cette mode a coïncidé avec la vogue des gilets de fantaisie pour lesquels tous les messieurs jeunes et pas jeunes se sont pris d'un véritable engouement. Maintenant que cette fureur est quelque peu calmée, on voit encore quelques gilets différents du complet, mais ils sont plutôt de coloris sobres: rien qui soit heurté ou même qui tranche sur l'ensemble. Seule, la cravate est de nuance gaie, parfois claire; en tout cas on a le choix, car c'est sur la cravate que se reporte la coquetterie masculine puisqu'elle seule peut être choisie selon le goût particulier. Les gilets, un peu plus ouverts que l'an dernier, laissent mieux voir la cravate et cependant il n'y a aucune exagération.

Le plus souvent, les cravates s'achètent toutes faites; mais lorsqu'on a un petit morceau de soie de joli coloris, on peut fort bien en confectionner. Certes la cravate à nouer est plus facile à faire puisque c'est un morceau droit ou rétréci à l'encolure avec lequel on fait soi-même le noeud; mais il n'est pas bien difficile de faire une cravate avec noeud tout préparé: le mieux est de prendre modèle sur une cravate qui a déjà servi. Si l'on en avait une usagée et hors de service, mieux vaudrait la défaire entièrement pour tailler les morceaux exactement de même forme. On verra alors que la soie est soutenue par un molleton faisant en même temps doublure. C'est la meilleure manière de procéder, car les cravates sont faites par des ouvrières spéciales qui ont l'habitude de ce genre de travail. Il importe donc de se rendre compte de la manière dont ce doit être fait.

Nous donnons ici quelques modèles de cravates. Nous voyons différentes formes et divers genres de tissus. Les fantaisies plaisent mieux en général, mais il est impossible de dire quelles sont les teintes qu'il faut choisir de préférence. La nuance devra être seyante, c'est le point capital, car les messieurs ne veulent pas

abdiquer toute idée de coquetterie et ils ont raison. Certaines teintes qui auraient jadis semblé bizarres se portent volontiers, on voit tout aussi bien du violet, du rouille, du vert, que du grenat, du rouge, du bleu, du mauve.

Les formes ne varient pas beaucoup, ce sont toujours des régates comme celles que nous montrons les Nos 1-2-4. Certaines ont le tour d'encolure qui passe sous ou autour du col; à d'autres (No 6) il y a seulement deux petites pattes et des systèmes qui permettent de fixer la cravate sur le bouton de l'encolure.



Les dessins Nos 3 et 5 nous montrent une régale et un plastron faits à la main avec une large cravate à nouer; dans ce cas la soie reste souple et molle, sans doublure, pour que l'on puisse chiffonner le noeud à sa guise.

Une bande toute droite avec dessus et dessous en soie, entre lesquels un molleton est intercalé, a servi à faire la cravate à nouer No 7; elle est en beau tissu de soie brochée. Une étoffe à pois ou à rayures est aussi fort bien.

De La Mode Nationale,

DAISY.

**Pensées choisies**

Les torts d'un ami peuvent entrer dans notre pensée, mais non dans nos sentiments.

Senancour.

Je ne savais pas que ce fût une chose si blonde que la réputation d'un homme.

Mme de Sévigné.

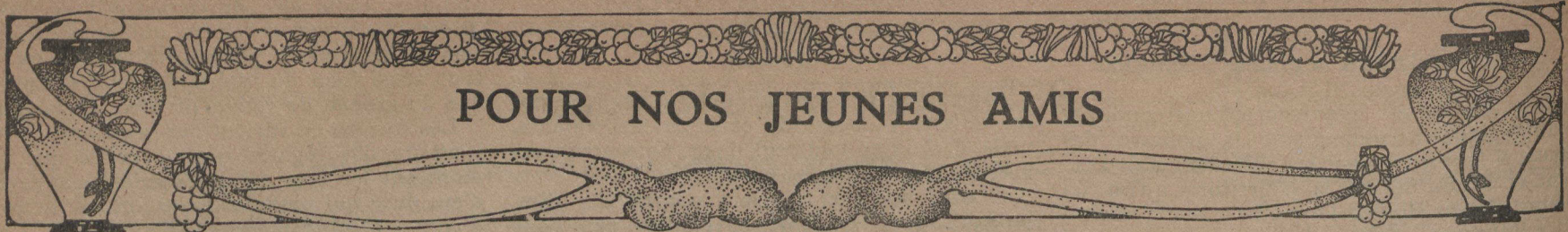
Les promesses ouvrent les yeux à l'espérance.

Shakespeare.



**Chemin de table en broderie anglaise**

Ce joli chemin de table, ayant 4 pieds 8 pouces de longueur sur 16 pouces de largeur, se fait en toile granitée blanche. On l'orne à 3/8 de pouce des contours d'une jolie guirlande de feuillage et de grappes que l'on brode au point de feston à l'anglaise d'après le motif qui représente une partie du travail grandeur naturelle. Quand le travail est terminé, on pose un transparent rouge ou vert pour faire ressortir la broderie ajourée. On peut aussi faire des applications de satin rouge pour les grappes et vert pour les feuillages. Cet effet sera très o ignal.



**POUR NOS JEUNES AMIS**

**RECREATION**

**Le jeu des quinze allumettes**



Prenez 15 objets quelconques, par exemple des bouts d'allumettes, et proposez à un de vos amis le jeu suivant :

Chaque joueur doit prendre sur la table, 1, 2 ou 3 allumettes, suivant son choix.

Celui qui sera forcé de prendre la dernière allumette sera le perdant. Or, voici le moyen infailible pour gagner à ce jeu.

Il faut que le joueur désireux de ne pas ramasser la dernière allumette s'assure la prise de la quatorzième, et pour cela il doit posséder la dixième et auparavant la sixième et la seconde.

Vous voyez que ce n'est pas bien compliqué; il vous suffira de vous rappeler les chiffres suivants : 2, 6, 10 et 14.

**1er Exemple**

1er coup.	Le 1er joueur prend 1 allumette.	(la 2e)
2e coup.	Le 2e — — — 1 — —	(la 3e)
3e coup.	Le 1er — — — 3 — —	(la 6e)
4e coup.	Le 2e — — — 1 — —	(la 7e)
5e coup.	Le 1er — — — 3 — —	(la 10e)
6e coup.	Le 2e — — — 1 — —	(la 11e)
7e coup.	Le 1er — — — 3 — —	(la 14e)

Il reste une allumette pour le premier joueur qui perd forcément.

**2e Exemple**

1er coup.	Le 1er joueur prend 2 allumettes	(la 2e)
2e coup.	Le 2e — — — 1 — —	(la 3e)
3e coup.	Le 1er — — — 2 — —	(la 5e)
4e coup.	Le 2e — — — 1 — —	(la 6e)
5e coup.	Le 1er — — — 3 — —	(la 9e)
6e coup.	Le 2e — — — 1 — —	(la 10e)
7e coup.	Le 1er — — — 2 — —	(la 12e)
8e coup.	Le 2e — — — 2 — —	(la 14e)

Le joueur gagnant est donc encore le second.

**LA CHATAIGNE**

— "Que l'étude est chose maussade!  
A quoi sert de tant travailler!"  
Disait, et non pas sans bâiller,  
Un enfant que menait son maître en promenade.  
Rencontre cependant une cosse fermée  
Et de dards menaçants de toutes parts armée.  
Pour la prendre il étend le bras.  
"Mon pauvre enfant, n'y touchez pas?  
— Et pourquoi? — Voyez-vous mainte épine cruelle  
Toute prête à punir vos doigts trop imprudents.  
— Un fruit exquis, monsieur, est caché là-dedans.  
— Sans se piquer peut-on l'en tirer? — Bagatelle!  
Vous voulez rire, je crois,  
Pour profiter d'une aussi bonne aubaine  
On peut bien prendre un peu de peine  
Et se faire piquer les doigts".  
— Oui, mon fils, mais de plus que cela vous en-  
A vaincre les petits dégoûts [seigne  
Qu'à présent l'étude a pour vous.  
Les épines aussi cachent une châtaigne".

ARNAULT.

**LE GENIE EN HERBE**

Le jeune Joséphin Prudhomme est le dernier de sa classe.

— Crois-tu, lui dit son papa, que l'on puisse devenir un homme important lorsqu'on a passé sa jeunesse à paresser? Prends modèle sur Napoléon! A quinze ans il s'appelait déjà Bonaparte!

**LE PERE RENARD**

Par une jolie nuit, deux petits Renards jouaient sous la clarté de la lune à côté de leurs parents; le père et la mère Renard les veillaient pendant qu'ils gambadaient sur le gazon cherchant chacun à mordre la queue de l'autre.

Minuit vint à sonner, les petits Renards allèrent se coucher avec leur papa et leur maman. Sitôt que tout fut tranquille, la lune, voyant qu'elle n'avait plus rien à faire, voila sa face.

Mais on entend tout à coup des bruits de chasse, des aboiements de meute.

— Qu'est cela? cria M. Renard sortant de son trou et regardant aux environs. Venant du haut de la colline, galopaient à cheval des hommes,



des femmes; en tête se trouvait un homme avec un cor de chasse et un fouet, ayant autour de lui une meute de chiens affamés.

— Je me sauve!... cria le père Renard, et il sauta hors du trou, dégringola la descente et à travers plaines et col-

lines, les hommes, les femmes, les chevaux et les chiens coururent, criant, aboyant après lui.

La meute passa à travers les villages et au-dessus des carrières. M. Renard galopait aussi vite qu'il le pouvait, mais la meute gagnait sur lui, une minute de plus, il eût été attrapé si Renardon, fin comme un renard qu'il était, ne se fût réfugié dans le creux d'un arbre.

Les chiens tournèrent autour de l'arbre, hurlant, criant, aboyant, tâchant d'attraper le pauvre Renardon, mais les chasseurs les rappelèrent et M. Renard pensa qu'enfin il était sauvé.

Hélas!... la troupe des chasseurs le vit dès qu'il sortit, et, de nouveau, la meute courut après lui, à travers les montagnes et les vallées.

Renardon, pendant son court repos, avait repris des forces et courait mieux et plus vite, jusqu'au moment où il se trouva devant sa maison.

Alors, son coeur de père et d'époux Renard se serra, et, pensant que sa famille avait été détruite il prit un autre chemin et se dirigea vers la rivière; la chasse le suivit sans hésitation jusqu'au moment où M. Renard sautant dans l'eau et gagnant le milieu, les chiens pour la plupart s'arrêtèrent sur le bord, tandis que quelques-uns le suivaient à la nage. Les chasseurs les rappellent et bêtes et gens regagnent le château.

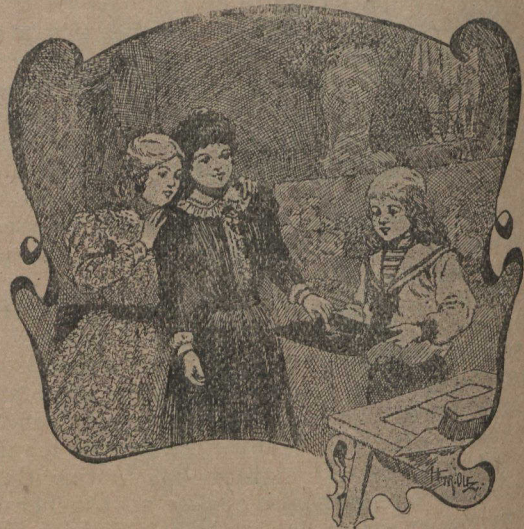
Alors, Renardon regagna son terrier, où il trouva sa famille qui, tranquillement à l'abri, l'y avait attendu.

M. Renard rougit du péril qu'il avait couru par sa faute, (mais il garda cette impression pour lui), se contentant de promettre à sa famille de ne plus la quitter en cas de danger.

— Traduit de l'anglais par Jack de Bussy.

**RECREATION**

**Le papier électrisé**



Séchez devant le feu une feuille de papier à lettre mince, posez-la sur la table et frottez-la énergiquement avec un chiffon de laine. En soulevant la feuille par un des coins, vous sentez qu'elle oppose de la résistance, comme si elle était collée à la table; une fois enlevée, elle se colle à votre figure, à la muraille, au plafond, et y reste adhérente assez longtemps, surtout si le temps est froid et sec. Ce phénomène est dû à la présence de l'électricité que vous avez développée dans le papier par le frottement.

De petits personnages en papier découpés, électrisés de la sorte, peuvent être ainsi collés dans le dos d'un ami et prêter à d'amusantes plaisanteries.

Opérez de même avec une feuille de papier fort, par exemple du papier goudron bien séché devant le feu, mais cette fois vous la frottez vigoureusement avec une brosse à habit un peu dure.

Lorsque la feuille a été bien électrisée par le frottement, posez sur cette feuille un objet en métal, un trousseau de clefs par exemple.

Soulevez alors le papier de dessus la table et priez une personne d'approcher son doigt du trousseau de clefs.

La personne ressentira une petite décharge, très inoffensive, et l'on entendra le crépitement d'une étincelle électrique.

Dans l'obscurité, cette étincelle sera parfaitement visible pour tous les spectateurs.

**DEVINETTES**

**No 76**

Qu'est-ce qui se coupe et ne se mange pas?

**No 77**

Quel est le quadrupède auquel on doit le plus de respect?

**No 78**

Quelle est la chose qui s'allonge et se raccourcit en même temps?

**No 79**

Quel est le moyen de lire avec fruit?

Solutions des devinettes publiées dans le No 1178 de l'Album Universel

No 72 — Je vous conseille de vous en faire une culotte, car vous en avez besoin.

No 73 — Millard.

No 74 — Ce sont ceux qui ont la laine (l'haine) mauvaise.

No 75 — Le poisson d'Avril.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuilletons, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages. L. R.

# LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I

Le château semblait un vrai "pandemonium", tout rempli de tumulte et de divertissements, où la nuit remplaçait le jour, d'où l'ordre était banni pour faire place au plus audacieux mépris de la décence, de l'honneur et du bon sens.

— Au nom du ciel! maître Pothier, que signifie ceci? demanda Philibert, au notaire, son guide, pendant qu'ils suivaient tous deux, après avoir attaché leurs chevaux à un arbre, la large allée qui conduisait à la terrasse.

— Ce concert, votre honneur, répondit maître Pothier avec un branlement de tête significatif, et un sourire qui trahissait sa sympathie pour les viveurs, c'est la fin de la chasse, la dernière partie, les gais convives de l'Intendant pendent les andouilles.

— C'est un parti de chasseurs, dites-vous? comment croire que des hommes puissent se rendre coupables d'une pareille dégradation, même pour plaire à l'Intendant!

— Une pareille dégradation? Je parierais ma robe que la plupart des chasseurs ont roulé sous la table à l'heure qu'il est; toutefois, d'après le vacarme, on voit, qu'il y en a encore quelques-uns sur leurs jambes et que le vin coule toujours.

— C'est affreux! c'est horrible! dit Philibert, indigné; s'oublier dans de semblables orgies, quand la colonie nous demande à tous, toute la froideur de notre jugement, toute la force de nos bras, tout l'amour de nos cœurs! O mon pays! mon cher pays! quelle destinée peux-tu espérer quand ce sont de tels hommes qui te gouvernent!

— Vous êtes un étranger, car vous ne seriez pas si prompt à flétrir l'hospitalité de l'Intendant. Ce n'est pas la coutume, de parler ouvertement comme cela, excepté parmi les habitants qui jasant toujours en vrais Normands.

Maître Pothier regardait le colonel, comme pour mendier son approbation, mais celui-ci, ne l'écoutait guère, irrité qu'il était par les bruits scandaleux de l'intérieur.

— Tiens! voici une chanson bien allègre, votre honneur, continua le notaire en battant la mesure avec sa main.

C'était la louange du vin, chantée par une voix forte. Un chœur éclatant répondit tout à coup, et les pigeons effrayés s'envolèrent de la toiture de la cheminée. Le colonel reconnut une chanson, qu'il avait entendue dans le quartier Latin, pendant sa vie d'étudiant à Paris. Il crut reconnaître aussi la voix qui chantait.

Pour des vins de prix  
Vendons tous nos livres!  
C'est peu d'être gris,  
Amis, soyons ivres.

Bon!  
La faridondaine  
Gai!  
La faridondé!

Un murmure sonore et le joyeux choc de verres suivirent le refrain. Maître Pothier clignait des yeux en signe d'approbation, et, sur le bout des pieds, les mains ouvertes, la bouche arrondie, il semblait faire sa partie dans cette musique infernale.

VI

Philibert le regarda d'un air de mépris.

— Allez! ordonna-t-il, frappez à cette porte. Il faudrait le tonnerre de Dieu pour anéantir cette effroyable orgie! Dites que le colonel Philibert arrive avec des ordres de son Excellence pour le chevalier Intendant.

— Oui! et qu'on vous serve un bref d'expulsion! Pardonnez-moi, et ne vous fâchez pas, monsieur, supplia le notaire, je n'ose pas frapper à cette porte pendant qu'on chante la messe du diable. Les valets! je les connais bien,

(1) Voir le numéro 1176 de l'"Album Universel", et les suivants.



allez! les valets me plongeront dans le ruisseau ou me poignarderont dans le corridor même, pour amuser les Philistins. Je ne suis pas un Samson, votre honneur; je ne serais pas capable de faire crouler le château sur leurs têtes. Je le voudrais bien, par exemple!

Philibert ne trouva pas mal fondée la crainte de son guide, et, comme un nouvel éclat de voix chargées d'ivresse retentissait sous les riches lambris, il lui dit:

— Restez ici jusqu'à mon retour, je vais y aller moi-même.

Il monta les larges marches de pierre, et frappa à plusieurs reprises, mais en vain. Il essaya d'ouvrir. A sa grande surprise la porte céda: elle n'était pas verrouillée. Pas un serviteur n'était là. Il s'avança hardiment. Une éclatante lumière éblouit ses regards. Le château était tout orné de lampes et de candélabres, et c'était en vain que les brillants rayons du soleil cherchaient à pénétrer dans ces lieux, la nuit se prolongeait jusqu'au milieu du jour, une nuit artificielle avec une pluie de lumières et une effroyable orgie.

## CHAPITRE VII

## L'INTENDANT BIGOT

I

Depuis l'arrivée de l'Intendant Bigot, dans le château de Beaumanoir, il y avait eu bien des festins joyeux, des festins qui pourraient, à cause de leurs désordres, être comparés aux royales orgies de la régence, et aux débauches de Croisy et des petits appartements de Versailles. La splendeur et le luxe de ce château, ses fêtes interminables provoquaient l'étonnement et le dégoût du peuple honnête, qui mettait naturellement, en regard de l'extravagance de l'Intendant, les manières simples et les principes sévères du gouverneur général.

La grande salle, où se réunissaient d'ordinaire les convives, était brillamment éclairée par des lampes d'argent, suspendues comme des globes de feu, au plafond. Un pinceau habile avait écrit, sur ce plafond, l'apothéose de Louis XIV. Le grand monarque était entouré de tous les Bourbons, Condés-Orléanais, etc., jusqu'à la plus lointaine parenté. Sur le mur du fond, l'on voyait un portrait de grandeur naturelle, de la marquise de Pompadour, la maîtresse de Louis XV, et l'amie et protectrice de Bigot. La voluptueuse beauté semblait être le génie de ces lieux. Des tableaux de prix ornaient les autres murailles: Le roi et la reine; la Montespan aux yeux si noirs; la rusée Maintenon, et la belle et triste Louise de la Valière, la seule qui ait aimé Louis XIV pour lui-même. Le portrait de la célèbre femme, copié d'après ce tableau, peut-être vu encore dans la chapelle des Ursulines de Québec. C'est sainte Thais, s'agenouillant pour prier avec les religieuses.

La table, un chef-d'oeuvre, était faite d'un riche bois canadien aux teintes noires nouvellement connu, et s'étendait sur toute la longueur de la salle. Au milieu, on avait placé l'un des plus beaux morceaux de l'art italien, une épergne en or massif, donnée par la Pompadour. Cette épergne représentait Bacchus assis sur un tonneau de vin, comme sur son trône, et offrant des coupes débordantes à des faunes et à des satyres qui dansaient une ronde.

Des gobelets de la Bohême et des coupes Vénitiennes, sculptés dans l'argent, brillaient comme des étoiles sur cette table magnifique. Ils étaient remplis jusqu'au bord des vins d'or ou de pourpre de la France et de l'Espagne, ou renversés dans les mares de nectar qui cou-

laient jusque sur les tapis de velours. Pour aiguïser la soif, on avait mis parmi les vases de fleurs et les corbeilles de fruits des Antilles, des fromages de Parme, du caviar et d'autres stimulants.

II

Une vingtaine ou plus de convives, mis comme des gentilshommes, mais dont les vêtements étaient en désordre et tachés de vin, la figure animée, les yeux rougis, parlaient bruyamment à tort et à travers, et d'une façon licencieuse.

De place en place, un siège vide ou renversé indiquait que des buveurs avaient roulé sous la table. Les valets qui les avaient emportés attendaient encore debout, en éclatante livrée. Dans une galerie, au fond de la pièce, des musiciens jouaient, quand les étourdissants éclats de la fête se taisaient un peu, les ravissantes symphonies de Destouche et de Lulli.

III

Bigot, l'intendant de la Nouvelle-France, occupait la place d'honneur. Son front bas, son oeil vif, noir, petit, sa figure basanée, pleine de feu et d'animation, trahissaient en lui le sang gascon.

Il était loin d'être attirant; dans l'inaction il était même laid et repoussant. Mais son regard avait une puissance redoutable. Il fascinait, il était plein de cet étrange éclat que donnent une volonté de fer, jointe à une grande subtilité. Il inspirait la crainte, s'il n'éveillait l'amour.

Néanmoins, quand il voulait essayer la douceur, — et il le faisait souvent — il manquait rarement de se gagner la confiance des hommes; pendant que la tournure agréable de son esprit, sa courtoisie et ses manières galantes, avec les femmes, qu'il n'approchait jamais qu'avec la plus séduisante politesse apprise à la Cour de Louis XV, en faisaient un des hommes les plus dangereux de la Nouvelle-France.

Il aimait le vin et la musique, était passionnément adonné au jeu et aux plaisirs, possédait une brillante éducation, se montrait habile en affaires et fertile en expédients. Il aurait pu sauver la Nouvelle-France s'il avait été aussi honnête qu'il était habile; mais il aimait la corruption et n'avait aucun principe. Sa conscience se taisait devant son ambition et son amour des plaisirs. Il ruina la Nouvelle-France par égoïsme d'abord, et ensuite pour ses protectrices, et pour la foule des courtisanes et des fragiles beautés de la Cour. En retour, par leurs artifices et leur influence auprès du roi, elles le faisaient maintenir dans sa haute position, malgré tous les efforts des "honnêtes gens", les bons, les vrais habitants de la colonie.

Déjà, par ses fraudes et ses malversations, quand il était commissaire en chef de l'armée, il avait ruiné et perdu l'ancienne colonie de l'Acadie et, au lieu d'être traduit devant les tribunaux et châtié, il avait été élevé à la charge plus digne et plus importante d'Intendant royal de la Nouvelle-France.

IV

Bigot avait fait asseoir à sa droite le sieur Cadet, son ami de cœur, un gros sensuel au nez épais, aux lèvres rouges, et dont les yeux gris clignotaient sans cesse. Sa large face colorée par le vin brillait comme la lune d'août quand elle se lève à l'horizon. On disait que Cadet avait été boucher à Québec. Maintenant, il était, pour le malheur de son pays, commissaire en chef de l'armée, et confrère intime de l'Intendant.

Là se trouvaient aussi: le commandant de l'Artillerie, Le Mercier, officier plein de bravoure, mais homme plein de vices; Varin, commissaire à Montréal, libertin fier de ses débauches, plus coquin que Bigot, et plus polisson que Cadet; De Bréard, contrôleur de la marine et digne associé de Péniseault; il avait un visage mince, un oeil rusé qui convenait parfaitement au gérant de la Friponne; Perrault, d'Estèbre, Morin et Vergar, tous des créatures de

l'Intendant, des hommes qui l'aidaient dans son rôle infâme, ses associés dans la grande Compagnie — la grande compagnie des voleurs, comme disait le peuple qui se voyait dépouillé de tout au nom du roi et sous le faux prétexte de continuer la guerre.

Autour de la table somptueuse, il y avait nombre d'autres convives, les seigneurs dissolus des environs et les pères de la mode; des hommes avides et extravagants, des hommes semblables à ceux dont parlait Charlevoix un quart de siècle auparavant, quand il disait: "des gentilshommes profondément versés dans l'art élégant et agréable de dépenser de l'argent, mais tout à fait incapables d'en gagner."

## V

Parmi les jeunes seigneurs qui avaient été entraînés dans ce tourbillon de splendides folies, se trouvait le brave et beau Le Gardeur de Repentigny, capitaine dans la marine Royale, un corps nouvellement formé à Québec. Le Gardeur, dans ses traits de vaillant soldat, avait comme un reflet de la suave beauté de sa soeur, mais un reflet profané par la débauche. Il était tout enflammé, et ses yeux noirs, ordinairement doux et francs comme ceux d'Amélie, ses yeux noirs lançaient maintenant les dards envenimés du serpent.

A l'exemple de Bigot, Le Gardeur répondait follement aux défis de boire qui venaient de tous les côtés. Les fumées du vin obscurcissaient maintenant tous les cerveaux, et la table était une source de débauches.

## VI

—Remplissez encore votre coupe, Le Gardeur! s'écria l'Intendant, d'une voix forte et claire; l'horloge menteuse dit qu'il est jour, grand jour! mais dans le château de Beaumanoir, aucun coq ne chante, aucun rayon du jour ne paraît sans la permission du maître et de ses aimables convives. Remplissez vos coupes, mes compagnons, remplissez vos coupes! la lampe qui se reflète dans une coupe de vin est plus brillante que le plus éclatant soleil.

—Bravo, Bigot! Quelle santé? dites! nous allons y répondre jusqu'à ce que l'on compte quatorze étoiles dans la Pléiade, répliqua Le Gardeur.

Et, jetant un regard endormi sur la grande horloge, au fond de la salle, il ajouta:

—Je vois quatre horloges ici, et chacune d'elles en a menti, si elle dit qu'il est jour!

—Vous vous amendez, Le Gardeur de Repentigny. Vous êtes digne d'appartenir à la grande compagnie... Mais je vais proposer ma santé. Nous avons bu vingt fois à cette santé, et nous y boirons vingt fois encore. C'est le meilleur prologue que l'esprit de l'homme ait pu trouver pour cette chose divine qui s'appelle le vin, c'est la femme!

—Et le meilleur épilogue, aussi, fit Varin, passablement ivre. Mais la santé? ma coupe est remplie!

—C'est bien! remplissez tous vos coupes, et buvez à la santé, à la fortune, et à l'amour de la plus belle femme de l'heureuse France, la marquise de Pompadour!

—La Pompadour! la Pompadour! Ce nom retentit dans toute la salle, les coupes furent remplies jusqu'au bord et un tonnerre d'applaudissements et le choc joyeux des gobelets d'argent répondirent à la santé de la maîtresse de Louis XV. Elle était, cette favorite puissante, la protectrice de la grande compagnie, et c'était dans ses mains que tombait la plus grande part des profits réalisés par le monopole du commerce dans la Nouvelle-France.

## VII

Allons! Varin! c'est à votre tour, maintenant! cria Bigot, en se tournant vers le commissaire. Une santé à Ville Marie! Heureuse ville de Montréal où l'on mange comme des rats du Poitou, et où l'on boit jusqu'à ce que les gens sonnent l'alarme, comme firent les Bordelais, pour souhaiter la bienvenue aux percepteurs de la gabelle. Les Montréalais n'ont pas encore sonné l'alarme à votre sujet, Varin.

D'une main peu sûre, Varin remplit sa coupe, jusqu'à ce qu'elle débordât, puis, s'appuyant sur la table il se leva et répondit:

—Une santé à Ville Marie! et à nos amis dans l'indigence, les tuques bleues du Riche-lieu!

Il faisait allusion à une récente ordonnance de l'Intendant. Par cette ordonnance inique, Bigot enjoignait à Varin de saisir, sous prétexte d'approvisionner l'armée, mais en réalité au profit de la grande compagnie, tout le blé qui se trouvait dans les magasins de Montréal, et dans les campagnes voisines. On but avec enthousiasme.

—Bien pensé! Varin! reprit Bigot; cette santé est au plaisir et au travail. Le travail ça été de brûler les granges des habitants; le plaisir, c'est de boire à votre succès.

—Mes fourrageurs ont balayé net, répondit Varin, en reprenant son siège; les balais de Besançon n'auraient pas fait mieux. Les champs sont nus comme une salle de bal. Votre Excellence et la marquise pourraient y venir danser; pas une paille ne traînerait sous leurs pieds.

—Et puis, demanda d'Estèbe d'un air un peu moqueur, avez-vous opéré cette oeuvre énorme sans lutte et sans combats?

—Sans combat? Pourquoi des combats? Les habitants ne résistent jamais quand nous leur parlons au nom du roi. Au nom du roi, nous chassons les démons! Quand nous écorchons les anguilles, nous commençons par la queue. Si nous allions faire cela, les habitants seraient comme les anguilles de Mélun: ils crieraient avant d'avoir du mal. Non, non, d'Estèbe! nous sommes plus polis que cela, à Ville-Marie. Nous leur disons que les troupes du roi ont besoin de blé. Ils ôtent leurs bonnets et, les yeux pleins de larmes, ils vous répondent: M. le commissaire, le roi peut prendre tout ce que nous possédons, et nous prendre nous aussi, s'il veut seulement empêcher les Bostonnais de s'emparer du Canada. C'est mieux, d'Estèbe, que de voler le miel et tuer ensuite les abeilles qui l'ont produit.

—Mais, Varin, que sont devenues les familles que vous pourvoyeurs ont ainsi dépouillées? demanda le seigneur De Beauce, un gentilhomme campagnard dont toutes les idées généreuses n'étaient pas encore noyées dans le vin.

—Ces familles? — c'est-à-dire les femmes et les enfants, car nous avons enrôlé les hommes, répliqua Varin, d'un ton moqueur, en se croisant les pouces comme un paysan du Languedoc qui veut se faire croire, — ces familles, De Beauce, font comme les gentilshommes de la Beauce en temps de disette; elles bâillent pour leur déjeuner, ou elle avalent du vent, comme les gens du Poitou; cela les fait cracher clair.

De Beauce, blessé des gestes moqueurs de Varin et de l'allusion qu'il faisait au bâillement proverbial du peuple de la Beauce, se leva, furieux, et frappant la table de son poing:

—Monsieur Varin, cria-t-il, ne vous croisez pas ainsi les pouces devant moi, ou je vous les couperai!

Sur un signe de Bigot, le sieur Le Mercier s'interposa:

—Ne faites pas attention à Varin, dit-il bas à de Beauce, il est ivre, et l'Intendant serait désolé s'il y avait querelle. Attendez un peu et vous boirez à Varin, qui sera pendu comme le boulanger de Pharaon, pour avoir volé le blé du roi.

—Comme il mérite de l'être, pour avoir insulté les gentilshommes de la Beauce, insinua Bigot, en se penchant vers son hôte irrité. Et tout en disant cela il faisait un clin d'oeil à Varin. Venez, maintenant, De Beauce, ajouta-t-il, soyons tous amis. *Amantium irae!* Je vais vous chanter un couplet en l'honneur de ce bon vin, le meilleur que Bacchus ait jamais bu.

## VIII

L'Intendant se leva, et tenant dans sa main une coupe étincelante, il se mit à chanter d'une voix assez mélodieuse, comme excellent moyen de ramener l'accord parmi les convives, ce refrain fort à la mode:

Amis, dans ma bouteille  
Voilà le vin de France!  
C'est le vin qui danse ici  
C'est le bon vin qui danse.  
Gai lon la!  
Vive la lurette!  
Des fillettes  
Il y en aura!

—Vivent les fillettes! les fillettes de Québec! les plus belles, et les plus constantes des filles, et qui ne dédaignent pas un galant digne d'elles! continua Bigot. Que dites-vous, Péan? N'êtes-vous pas disposé à répondre à la santé des belles de Québec?

—Pas disposé! votre Excellence?

Il se leva pour répondre et ses jambes fléchirent. Brave, le verre en main, il tira son épée du fourreau et la mit sur la table.

—Je demande que la compagnie boive cette santé à genoux! dit-il, et de mon sabre que voici, je couperai les jarrets du mécréant qui refusera de s'agenouiller et de boire une pleine coupe, aux yeux adorables de la plus belle Québécoise, l'incomparable Angélique Des Meloises!

La santé fut acclamée. Chacun remplit son verre en l'honneur de la beauté partout admirée.

—A genoux! cria l'Intendant, ou de Péan va nous couper les jarrets!

Tous s'agenouillèrent; plusieurs ne purent se relever.

—Nous allons boire, continua-t-il, à Angélique, la plus belle des belles! Des Meloises! Allons! tous ensemble!

La plupart reprurent leurs sièges au milieu des rires et d'une joyeuse confusion.

Alors, un jeune débauché excité par le vin et le tapage, le sieur Deschenaux, debout sur ses jambes mal afferemies, éleva une coupe où trempaient ses doigts:

—Nous avons bu avec tous les honneurs, commença-t-il, aux yeux adorables de la belle de Québec; je demande à tous les gentilshommes, de boire maintenant aux yeux plus ravissants encore de la belle de la Nouvelle-France.

—Qui est-elle? Son nom! son nom! exclamèrent une douzaine de voix... Le nom de la belle de la Nouvelle-France!...

—Qui est-elle? Comment! quelle autre que la belle Angélique mérite d'être appelée ainsi? reprit de Péan avec chaleur et jalousie.

—Tut! répliqua Deschenaux, vous comparez un ver luisant à une étoile, quand vous comparez Angélique Des Meloises, à la dame que je veux honorer. Je demande que les coupes débordent en l'honneur de la belle de la Nouvelle-France... la belle Amélie de Repentigny!

## IX

Le Gardeur, la tête appuyée sur sa main, l'air gaillard, et sa coupe déjà remplie, attendait la santé de Deschenaux. Au nom de sa soeur il se leva comme s'il avait été mordu par un serpent, jeta sa coupe à la tête de Deschenaux et tira son épée.

—Mille tonnerres vous écrasent! hurla-t-il, comment osez-vous profaner ce nom sacré, Deschenaux? Rétractez-vous! ou vous allez boire une santé de sang! rétractez-vous!

Les convives se levèrent terrifiés. Le Gardeur voulait se précipiter sur Deschenaux, et Deschenaux, furieux de l'insulte qu'il venait de recevoir, l'attendait l'épée au poing. Plusieurs s'interposèrent, Le Gardeur les repoussa.

L'Intendant qui ne manquait jamais de courage, ni de présence d'esprit, rejeta Deschenaux sur son siège, et lui saisit le bras.

—Êtes-vous fou, Deschenaux? lui dit-il. Vous savez qu'Amélie est sa soeur, et qu'il lui a voué un culte profond!... Rétractez la santé, elle était inopportune.

Deschenaux s'obstina une minute, mais il dut enfin céder, car l'Intendant avait une très grande influence sur lui.

—Ce damné de Repentigny! dit-il, je voulais seulement rendre hommage à sa soeur... Qui aurait pensé qu'il allait prendre la chose de cette façon?

—Tous ceux qui le connaissent, excepté vous, continua l'Intendant. Si vous voulez porter une santé à mademoiselle de Repentigny, attendez qu'il se soit donné corps et âme à la grande compagnie; alors, soyez en sûr, il ne se souciera pas plus de l'honneur de sa soeur que vous ne vous occupez de l'honneur de la vôtre.

—Mais l'insulte? Il m'a blessé avec le gobelet, mon sang coule... je ne pardonnerai jamais cela! fit Deschenaux, en s'essuyant le front avec sa main.

—Bah! vous le provoquerez un autre jour, et pas ici. Je vois que Cadet et Le Mercier se sont rendus maître du jeune Bayard; venez, Deschenaux, montrez-vous généreux; dites-lui que vous aviez oublié que la belle dame était sa soeur.

Deschenaux, dissimulant sa colère, se leva et



# COLOMBA

... Par ...  
Prosper Mérimée

(Suite) I

On lança des pierres, et deux coups de fusil dirigés contre les fenêtres de la salle où se trouvaient Colomba et ses hôtes percèrent les contrevents et firent voler des éclats de bois jusque sur la table près de laquelle les deux femmes étaient assises. Miss Lydia poussa des cris affreux, le colonel saisit un fusil, et Colomba, avant qu'il pût la retenir, s'élança vers la porte de la maison et l'ouvrit avec impétuosité. Là, debout sur le seuil élevé, les deux mains étendues pour maudire ses ennemis :

— Lâches ! s'écria-t-elle, vous tirez sur des femmes, sur des étrangers ! Êtes-vous Corses ? Êtes-vous hommes ? Misérables qui ne savez qu'assassiner par derrière, avancez ! je vous défie. Je suis seule ; mon frère est loin. Tuez-moi, tuez mes hôtes ; cela est digne de vous... Vous n'osez, lâches que vous êtes ! vous savez que nous nous vengeons. Allez, allez pleurer comme des femmes, et remerciez-nous de ne pas vous demander plus de sang !

Il y avait dans la voix et dans l'attitude de Colomba quelque chose d'imposant et de terrible ; à sa vue, la foule recula épouvantée, comme à l'apparition de ces fées malfaisantes dont on raconte en Corse plus d'une histoire effrayante, dans les veillées d'hiver. L'adjoint, les gendarmes et un certain nombre de femmes profitèrent de ce mouvement pour se jeter entre les deux partis ; car les bergers rebbianistes préparaient déjà leurs armes, et l'on put craindre un moment qu'une lutte générale ne s'engageât sur la place. Mais les deux factions étaient privées de leurs chefs, et les Corses, disciplinés dans leurs fureurs, en viennent rarement aux mains dans l'absence des principaux auteurs de leurs guerres intestines. D'ailleurs, Colomba, rendue prudente par le succès, contint sa petite garnison : "Laissez pleurer ces pauvres gens, disait-elle ; laissez ce vieillard emporter sa chair. A quoi bon tuer ce vieux renard qui n'a plus de dents pour mordre ?—Giudice Barricini ! souviens-toi du 2 août ! Souviens-toi du portefeuille sanglant où tu as écrit de ta main de faussaire ! Mon père y avait inscrit ta dette ; tes fils l'ont payée. Je te donne quittance, vieux Barricini !"

Colomba, les bras croisés, le sourire du mépris sur les lèvres, vit porter les cadavres dans la maison de ses ennemis, puis la foule se dissipa lentement. Elle referma sa porte, et, rentrant dans la salle à manger, dit au colonel :

— Je vous demande bien pardon pour mes compatriotes, monsieur. Je n'aurais jamais cru que des Corses tirassent sur une maison où il y a des étrangers, et je suis honteuse pour mon pays.

Le soir, miss Lydia s'étant retirée dans sa chambre, le colonel l'y suivit et lui demanda s'ils ne feraient pas bien de quitter dès le lendemain un village où l'on était exposé à chaque instant à recevoir une balle dans la tête, et le plus tôt possible un pays où l'on ne voyait que meurtres et trahisons.

Miss Nevil fut quelque temps sans répondre, et il était évident que la proposition de son père ne lui causait pas un médiocre embarras. Enfin elle dit :

— Comment pourrions-nous quitter cette malheureuse jeune personne dans un moment où elle a tant besoin de consolation ? Ne trouvez-vous pas, mon père, que cela serait cruel à nous ?

— C'est pour vous que je parle, ma fille, dit le colonel ; et si je vous savais en sûreté dans l'hôtel d'Ajaccio, je vous assure que je serais fâché de quitter cette île maudite sans avoir serré la main à ce brave della Rebbia.

— Eh bien ! mon père, attendons encore, et, avant de partir, assurons-nous bien que nous ne pouvons leur rendre aucun service.

(1) Voir le numéro 1174 de l'"Album Universel", et les suivants.

— Bon cœur ! dit le colonel en baisant sa fille au front. J'aime à te voir ainsi te sacrifier pour adoucir le malheur des autres. Restons ; on ne se repent jamais d'avoir fait une bonne action."

Miss Lydia s'agitait dans son lit sans pouvoir dormir. Tantôt les bruits vagues qu'elle entendait lui paraissaient les préparatifs d'une attaque contre la maison ; tantôt, rassurée pour elle-même, elle pensait au pauvre blessé, étendu probablement à cette heure sur la terre froide sans autres secours que ceux qu'il pouvait attendre de la charité d'un bandit. Elle se le représentait couvert de sang, se débattant dans des souffrances horribles ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que, toutes les fois que l'image d'Orso se présentait à son esprit, il lui apparaissait toujours tel qu'elle l'avait vu au moment de son départ, pressant sur ses lèvres le talisman qu'elle lui avait donné... Puis elle songeait à sa bravoure. Elle se disait que le danger terrible auquel il venait d'échapper, c'était à cause d'elle, pour la voir un peu plus tôt, qu'il s'y était exposé. Peu s'en fallait qu'elle ne se persuadât que c'était pour la défendre qu'Orso s'était fait casser le bras. Elle se reprochait sa blessure, mais elle l'en admirait davantage ; et si le fameux coup double n'avait pas, à ses



Type de vieux berger corse.

yeux, autant de mérite qu'à ceux de Brandolaccio et de Colomba, elle trouvait cependant que peu de héros de roman auraient montré autant d'intrépidité, autant de sang-froid dans un aussi grand péril.

La chambre qu'elle occupait était celle de Colomba. Au-dessus d'une espèce de prie-dieu en chêne, à côté d'une palme bénite, était suspendu à la muraille un portrait en miniature d'Orso en uniforme de sous-lieutenant. Miss Nevil détacha ce portrait, le considéra longtemps, et le posa enfin auprès de son lit, au lieu de le remettre à sa place. Elle ne s'endormit qu'à la pointe du jour, et le soleil était déjà fort élevé au-dessus de l'horizon lorsqu'elle s'éveilla. Devant son lit elle aperçut Colomba, qui attendait immobile le moment où elle ouvrirait les yeux.

— Eh bien ! mademoiselle, n'êtes-vous pas bien mal dans notre pauvre maison ? lui dit Colomba. Je crains que vous n'ayez guère dormi.

— Avez-vous de ses nouvelles, ma chère amie ? dit miss Nevil en se levant sur son séant.

Elle aperçut le portrait d'Orso et se hâta de jeter un mouchoir pour le cacher.

— Oui, j'ai de ses nouvelles, dit Colomba en souriant.

Et, prenant le portrait :

— Le trouvez-vous ressemblant ? Il est mieux que cela.

— Mon Dieu !... dit miss Nevil toute honteuse, j'ai détaché... par distraction... ce portrait... J'ai le défaut de toucher à tout... et de ne ranger rien... Comment est votre frère ?

— Assez bien. Giocanto est venu ici ce matin avant quatre heures. Il m'apportait une lettre, pour vous, miss Lydia ; Orso ne m'a pas écrit, à moi. Il y a bien sur l'adresse : A Colomba ; mais plus bas : Pour miss N... Les soeurs ne sont point jalouses. Giocanto dit qu'il a bien souffert pour écrire. Giocanto, qui a une main superbe, lui avait offert d'écrire sous sa dictée. Il n'a pas voulu. Il écrivait avec un crayon, couché sur le dos. Brandolaccio tenait le papier. A chaque instant mon frère voulait se lever, et alors, au moindre mouvement, c'étaient dans son bras des douleurs atroces. C'était pitié, disait Giocanto. Voici sa lettre."

Miss Nevil lut la lettre, qui était écrite en anglais, sans doute par surcroît de précaution. Voici ce qu'elle contenait :

"Mademoiselle,

"Une malheureuse fatalité m'a poussé ; j'ignore ce que diront mes ennemis, quelles calomnies ils inventeront. Peu m'importe, si vous, mademoiselle, vous n'y donnez point créance. Depuis que je vous ai vue, je m'étais bercé de rêves insensés. Il a fallu cette catastrophe pour me montrer ma folie ; je suis raisonnable maintenant. Je sais quel est l'avenir qui m'attend, et il me trouvera résigné. Cette bague que vous m'avez donnée et que je croyais un talisman de bonheur, je n'ose la garder. Je crains, miss Nevil, que vous n'ayez du regret d'avoir si mal placé vos dons ; ou plutôt, je crains qu'elle ne me rappelle le temps où j'étais fou. Colomba vous la remettra... Adieu, mademoiselle, vous allez quitter la Corse, et je ne vous verrai plus ; mais dites à ma soeur que j'ai encore votre estime, et, je le dis avec assurance, je la mérite toujours.

"O. D. R."

Miss Lydia s'était détournée pour lire cette lettre, et Colomba, qui l'observait attentivement, lui remit la bague égyptienne en lui demandant du regard ce que cela signifiait. Mais miss Lydia n'osait lever la tête, et elle considérait tristement la bague, qu'elle mettait à son doigt et qu'elle retirait alternativement.

— Chère miss Nevil, dit Colomba, ne puis-je savoir ce que vous dit mon frère ? Vous parlez-il de son état ?

— Mais... dit miss Lydia en rougissant, il n'en parle pas... Sa lettre est en anglais... Il me charge de dire à mon père... Il espère que le préfet pourra arranger..."

Colomba, souriant avec malice, s'assit sur le lit, prit les deux mains de miss Nevil, et la regardant avec ses yeux pénétrants : "Serez-vous bonne ? lui dit-elle. N'est-ce pas que vous répondrez à mon frère ? Vous lui ferez tant de bien ! Un moment l'idée m'est venue de vous réveiller lorsque sa lettre est arrivée, et puis je n'ai pas osé.

— Vous avez eu bien tort, dit miss Nevil, si un mot de moi pouvait le..."

— Maintenant je ne puis lui envoyer de lettres. Le préfet est arrivé, et Pietranera est pleine de ses estafiers. Plus tard nous verrons. Ah ! si vous connaissiez mon frère, miss Nevil, vous l'aimeriez comme je l'aime... Il est si bon ! si brave ! Songez donc à ce qu'il a fait ! Seul contre deux et blessé !"

Le préfet était de retour. Instruit par un exprès de l'adjoint, il était venu accompagné de gendarmes et de voltigeurs, amenant de plus procureur du roi, greffier et le reste pour instruire sur la nouvelle et terrible catastrophe qui compliquait, ou si l'on veut qui terminait les inimitiés des familles de Pietranera. Peu après son arrivée, il vit le colonel Nevil et sa fille, et ne leur cacha pas qu'il craignait que l'affaire ne prit une mauvaise tournure. "Vous savez, dit-il, que le combat n'a pas eu de témoins ; et la réputation d'adresse et de courage

de ces deux malheureux jeunes gens était si bien établie, que tout le monde se refuse à croire que M. della Rebbia ait pu les tuer sans l'assistance des bandits auprès desquels on le dit réfugié.

—C'est impossible, s'écria le colonel; Orso della Rebbia est un garçon plein d'honneur; je répons de lui.

—Je le crois, dit le préfet, mais le procureur du roi (ces messieurs soupçonnent toujours) ne me paraît pas très favorablement disposé. Il a entre les mains une pièce fâcheuse pour votre ami. C'est une lettre menaçante adressée à Orlanduccio, dans laquelle il lui donne un rendez-vous... et ce rendez-vous lui paraît une embuscade.

—Cet Orlanduccio, dit le colonel, a refusé de se battre comme un galant homme.

—Ce n'est pas l'usage ici. On s'embusque, on se tue par derrière, c'est la façon du pays. Il y a bien une déposition favorable; c'est celle d'un enfant qui affirme avoir entendu quatre détonations, dont les deux dernières, plus fortes que les autres, provenaient d'une arme de gros calibre comme le fusil de M. della Rebbia. Malheureusement cette enfant est la nièce de l'un des bandits que l'on soupçonne de complicité, et elle a sa leçon faite.

—Monsieur, interrompit miss Lydia, rougissant jusqu'au blanc des yeux, nous étions sur la route quand les coups de fusil ont été tirés, et nous avons entendu la même chose.

—En vérité? Voilà qui est important. Et vous, colonel, vous avez sans doute fait la même remarque?

—Oui, reprit vivement miss Nevil; c'est mon père, qui a l'habitude des armes, qui a dit. Voilà M. della Rebbia qui tire avec mon fusil.

—Et ces coups de fusil que vous avez reconnus, c'étaient bien les derniers?

—Les deux derniers, n'est-ce pas, mon père?

Le colonel n'avait pas très bonne mémoire; mais en toute occasion il n'avait garde de contredire sa fille.

—Il faut sur-le-champ parler de cela au procureur du roi, colonel. Au reste, nous attendons ce soir un chirurgien qui examinera les cadavres et vérifiera si les blessures ont été faites avec l'arme en question.

—C'est moi qui l'ai donnée à Orso, dit le colonel, et je voudrais la savoir au fond de la mer... C'est-à-dire... le brave garçon! je suis bien aise qu'il l'ait eue entre les mains; car, sans mon Manton, je ne sais trop comment il s'en serait tiré."

## XIX

Le chirurgien arriva un peu tard. Il avait eu son aventure sur la route. Rencontré par Giocanto Castriconi, il avait été sommé avec la plus grande politesse de venir donner ses soins à un homme blessé. On l'avait conduit auprès d'Orso, et il avait mis le premier appareil à sa blessure. Ensuite le bandit l'avait reconduit assez loin, et l'avait fort édifié en lui parlant des plus fameux professeurs de Pise, qui, disait-il, étaient ses intimes amis.

—Docteur, dit le théologien en le quittant, vous m'avez inspiré trop d'estime pour que je croie nécessaire de vous rappeler qu'un médecin doit être aussi discret qu'un confesseur." Et il faisait jouer la batterie de son fusil. "Vous avez oublié le lieu où nous avons eu l'honneur de nous voir. Adieu, enchanté d'avoir fait votre connaissance."

Colomba supplia le colonel d'assister à l'autopsie des cadavres.

—Vous connaissez mieux que personne le fusil de mon frère, dit-elle, et votre présence sera fort utile. D'ailleurs il y a tant de méchantes gens ici que nous courrions de grands risques si nous n'avions personne pour défendre nos intérêts."

Restée seule avec miss Lydia, elle se plaignit d'un grand mal de tête, et lui proposa une promenade à quelques pas du village. "Le grand air me fera du bien, disait-elle. Il y a si longtemps que je ne l'ai respiré!" Tout en marchant elle lui parlait de son frère; et miss Lydia, que ce sujet intéressait assez vivement, ne s'apercevait pas qu'elle s'éloignait beaucoup de Pietranera. Le soleil se couchait quand elle en

fit l'observation et engagea Colomba à rentrer. Colomba connaissait une traverse qui, disait-elle, abrégait beaucoup le retour: et, quittant le sentier qu'elle suivait, elle en prit un autre en apparence beaucoup moins fréquenté. Bientôt elle se mit à gravir un coteau tellement escarpé qu'elle était obligée continuellement pour se soutenir de s'accrocher d'une main à des branches d'arbres, pendant que de l'autre elle tirait sa compagne après elle. Au bout d'un grand quart d'heure de cette pénible ascension elles se trouvèrent sur un petit plateau couvert de myrtes et d'arbousiers, au milieu de grandes masses de granit qui perçaient le sol de tous côtés. Miss Lydia était très fatiguée; le village ne paraissait pas, et il faisait presque nuit.

—Savez-vous, ma chère Colomba, dit-elle, que je crains que nous ne soyons égarés?

—N'avez pas peur, répondit Colomba. Marchons toujours, suivez-moi.

—Mais je vous assure que vous vous trompez; le village ne peut pas être de ce côté-là. Je parierais que nous lui tournons le dos. Tenez, ces lumières que nous voyons si loin, certainement c'est là qu'est Pietranera.

—Ma chère amie, dit Colomba d'un air agité, vous avez raison; mais à deux cents pas d'ici, dans ce mâquis...

—Eh bien?

—Mon frère y est; je pourrais le voir et l'embrasser si vous vouliez."

Miss Nevil fit un mouvement de surprise.

—Je suis sortie de Pietranera, poursuivit Colomba, sans être remarquée, parce que j'étais avec vous... autrement on m'aurait suivie... Être si près de lui et ne pas le voir!... Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi voir mon pauvre frère? Vous lui feriez tant de plaisir!

—Mais, Colomba... ce ne serait pas convenable de ma part.

—Je comprends. Vous autres femmes des villes, vous vous inquiétez toujours de ce qui est convenable; nous autres femmes de village, nous ne pensons qu'à ce qui est bien.

—Mais il est si tard!... Et votre frère, que pensera-t-il de moi?

—Il pensera qu'il n'est point abandonné par ses amis, et cela lui donnera du courage pour souffrir.

—Et mon père, il sera si inquiet...

—Il vous sait avec moi... Eh bien! décidez-vous... Vous regardiez son portrait ce matin, ajouta-t-elle avec un sourire de malice.

—Non... vraiment, Colomba, je n'ose... ces bandits qui sont là...

—Eh bien! ces bandits ne vous connaissent pas, qu'importe? Vous désiriez en voir!...

—Mon Dieu!

—Voyez, mademoiselle, prenez un parti. Vous laisser seule ici, je ne le puis pas; on ne sait pas ce qui pourrait arriver. Allons voir Orso, ou bien retournons ensemble au village. Je verrai mon frère... Dieu sait quand... peut-être jamais...

—Que dites-vous, Colomba?... Eh bien! allons! mais pour une minute seulement, et nous reviendrons aussitôt."

Colomba lui serra la main, et, sans répondre, elle se mit à marcher avec une telle rapidité que miss Lydia avait peine à la suivre. Heureusement Colomba s'arrêta bientôt en disant à sa compagne: "N'avançons pas davantage avant de les avoir prévenus; nous pourrions peut-être attraper un coup de fusil." Elle se mit alors à siffler entre ses doigts; bientôt après on entendit un chien aboyer, et la sentinelle avancée des bandits ne tarda pas à paraître. C'était notre vieille connaissance, le chien Brusco, qui reconnut aussitôt Colomba, et se chargea de lui servir de guide. Après maints détours dans les sentiers étroits du mâquis, deux hommes armés jusqu'aux dents se présentèrent à leur rencontre.

—Est-ce vous, Brandolaccio? demanda Colomba. Où est mon frère?

—Là-bas! répondit le bandit. Mais avancez doucement: il dort, et c'est la première fois que cela lui arrive depuis son accident. Vive Dieu! on voit bien que par où passe le diable une femme passe bien aussi."

Les deux femmes s'approchèrent avec pré-

caution, et auprès d'un feu dont on avait prudemment masqué l'éclat en construisant autour un petit mur en pierres sèches, elles aperçurent Orso couché sur un tas de fougère et couvert d'un pilone. Il était fort pâle, et l'on entendait sa respiration oppressée. Colomba s'assit auprès de lui, et le contemplait en silence les mains jointes, comme si elle priait mentalement. Miss Lydia, se couvrant le visage de son mouchoir, se serra contre elle; mais de temps en temps elle levait la tête pour voir le blessé par-dessus l'épaule de Colomba. Un quart d'heure se passa sans que personne ouvrit la bouche. Sur un signe du théologien, Brandolaccio s'était enfoncé avec lui dans le mâquis, au grand contentement de miss Lydia, qui, pour la première fois, trouvait que les grandes barbes et l'équipement des bandits avaient trop de couleur locale.

Enfin Orso fit un mouvement. Aussitôt Colomba se pencha sur lui et l'embrassa à plusieurs reprises, l'accablant de questions sur sa blessure, ses souffrances, ses besoins. Après avoir répondu qu'il était aussi bien que possible, Orso lui demanda à son tour si miss Nevil était encore à Pietranera, et si elle lui avait écrit. Colomba, courbée sur son frère, lui cachait complètement sa compagne, que l'obscurité, d'ailleurs, lui aurait difficilement permis de reconnaître. Elle tenait une main de miss Nevil, et de l'autre elle soulevait légèrement la tête du blessé.

—Non, mon frère, elle ne m'a pas donné de lettre pour vous...; mais vous pensez toujours à miss Nevil, vous l'aimez donc bien?

—Si je l'aime, Colomba!... Mais elle... elle me méprise peut-être à présent!"

En ce moment, miss Nevil fit un effort pour retirer sa main; mais il n'était pas facile de faire lâcher prise à Colomba; et, quoique petite et bien formée, sa main possédait une force dont on a vu quelques preuves.

—Vous mépriser! s'écria Colomba, après ce que vous avez fait... Au contraire, elle dit du bien de vous... Ah! Orso, j'aurais bien des choses d'elle à vous conter."

La main voulait toujours s'échapper, mais Colomba l'attrapait toujours plus près d'Orso.

—Mais enfin, dit le blessé, pourquoi ne pas me répondre?... Une seule ligne, et j'aurais été content."

A force de tirer la main de miss Nevil, Colomba finit par la mettre dans celle de son frère. Alors, s'écartant tout à coup en éclatant de rire: "Orso, s'écria-t-elle, prenez garde de dire du mal de miss Lydia, car elle entend très bien le corse."

Miss Lydia retira aussitôt sa main et balbutia quelques mots inintelligibles. Orso croyait rêver.

—Vous ici, miss Nevil! Mon Dieu! comment avez-vous osé? Ah! que vous me rendez heureux!" Et, se soulevant avec peine, il essaya de se rapprocher d'elle.

—J'ai accompagné votre soeur, dit miss Lydia... pour qu'on ne pût soupçonner où elle allait... et puis, je voulais aussi... m'assurer... Hélas! que vous êtes mal ici!"

Colomba s'était assise derrière Orso. Elle le souleva avec précaution, de manière à lui soutenir la tête sur ses genoux. Elle lui passa les bras autour du cou, et fit signe à miss Lydia de s'approcher. "Plus près! plus près! disait-elle: il ne faut pas qu'un malade élève trop la voix." Et comme miss Lydia hésitait, elle lui prit la main et la força de s'asseoir tellement près que sa robe touchait Orso, et que sa main, qu'elle tenait toujours, reposait sur l'épaule du blessé.

—Il est très bien comme cela, dit Colomba d'un air gai. N'est-ce pas, Orso, qu'on est bien dans le mâquis, au bivac, par une belle nuit comme celle-ci?

—Oh oui! la belle nuit! dit Orso. Je ne l'oublierai jamais!

—Que vous devez souffrir! dit miss Nevil.

—Je ne souffre plus, dit Orso, et je voudrais mourir ici." Et sa main droite se rapprochait de celle de miss Lydia, que Colomba tenait toujours emprisonnée.

—Il faut absolument qu'on vous transporte quelque part où l'on pourra vous donner des soins, monsieur della Rebbia, dit miss Nevil. Je



## Ecole Romantique Allemande



**JULES SCHULHOF**, pianiste et compositeur tchèque, né à Prague en 1825, mort à Berlin en 1898.

Elève de Tedesco et de Tomascheck, il se produisit d'abord à Dresde et à Leipzig, puis, s'étant rendu de bonne heure à Paris, il reçut des conseils de Chopin, et fit apprécier son jeu délicat et poétique. Il habita pendant quarante ans la France, tout en allant faire de brillantes tournées en Angleterre, en Allemagne, en Espagne et en Russie. A la fin de sa vie, il résida à Dresde, puis à Berlin.

Ses compositions pour piano ont un caractère très personnel. On connaît surtout sa belle sonate en la mineur, ses douze études, ses Valses de concert, sa Fantaisie sur les chants populaires de la Bohême, son chant des Bergers, etc.

Un des morceaux de Schulhof les plus connus dans ce pays, c'est sans contredit ses Variations sur le thème du Carnaval de Venise de Paganini. Bien que d'autres musiciens, en grand nombre même, et non des moindres, aient traité ce thème, peu l'ont développé avec autant de maestria que l'a fait Schulhof.



# Menuet Favori



W. A. MOZART

**PIANO**

*Allegretto*

*mf*

Ped. ⊕

Ped. ⊕

*p*

*p*

*cresc.*

*f*

Musical notation for the first system, featuring treble and bass staves. Fingerings are indicated by numbers 1-5. Pedal markings are present below the bass staff.

Musical notation for the second system, including dynamics like *p* and various musical symbols.

Musical notation for the third system, showing complex fingerings and articulation.

Musical notation for the fourth system, marked *TRIO* and *cantando*. Includes dynamics like *pp*.

Musical notation for the fifth system, marked *espressivo*.

First system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff features a melodic line with a slur over the first four measures and a fingering of 5, 3, 2, 1. A dynamic marking of *pp* is present in the fifth measure. The bass staff provides harmonic accompaniment with chords and single notes.

Second system of musical notation. The treble staff continues the melodic line with a slur over the first three measures and a fingering of 1, 2, 5, 3. The bass staff continues with accompaniment, including a triplet of eighth notes in the fifth measure.

Third system of musical notation. The treble staff has a slur over the first four measures with a fingering of 2, 3, 5, 3, 4, 1, 2. The bass staff continues with accompaniment, featuring a triplet of eighth notes in the second measure.

Fourth system of musical notation. The treble staff has a slur over the first three measures with a fingering of 1, 2, 3, 4, 5. A dynamic marking of *pp* is present in the fourth measure. The bass staff continues with accompaniment, including a triplet of eighth notes in the second measure.

Fifth system of musical notation. The treble staff has a slur over the first four measures with a fingering of 1, 3, 5. The bass staff continues with accompaniment, including a triplet of eighth notes in the second measure.

D.C.

ne pourrai plus dormir, maintenant que je vous ai vu si mal couché... en plein air...

—Si je n'eusse craint de vous rencontrer, miss Nevil, j'aurais essayé de retourner à Pietranera, et je me serais constitué prisonnier.

—Et! pourquoi craigniez-vous de la rencontrer, Orso? demanda Colomba.

—Je vous avais désobéi, miss Nevil... et je n'aurais pas osé vous voir en ce moment.

—Savez-vous, miss Lydia, que vous faites faire à mon frère tout ce que vous voulez? dit Colomba en riant. Je vous empêcherai de le voir.

—J'espère, dit miss Nevil, que cette malheureuse affaire va s'éclaircir, et que bientôt vous n'aurez plus rien à craindre... Je serai bien contente si, lorsque nous partirons, je sais qu'on vous a rendu justice et qu'on a reconnu votre loyauté comme votre bravoure.

—Vous partez, miss Nevil! Ne dites pas encore ce mot-là.

—Que voulez-vous... mon père ne peut pas chasser toujours... Il veut partir."

Orso laissa retomber sa main qui touchait celle de miss Lydia, et il y eut un moment de silence.

"Bah! reprit Colomba, nous ne vous laissons pas partir si vite. Nous avons encore bien des choses à vous montrer à Pietranera... D'ailleurs vous m'avez promis de faire mon portrait, et vous n'avez pas encore commencé. Et puis je vous ai promis de vous faire une "serenata" en soixante et quinze couplets... Et puis... Mais qu'a donc Brusco à grogner? Voilà Brandolaccio qui court après lui... Voyons ce que c'est."

Aussitôt elle se leva, et posant sans cérémonie la tête d'Orso sur les genoux de miss Nevil, elle courut auprès des bandits.

Un peu étonnée de se trouver ainsi soutenant un beau jeune homme, en tête-à-tête avec lui au milieu d'un mâquis, miss Nevil ne savait trop que faire, car, en se retirant brusquement, elle craignait de faire mal au blessé. Mais Orso quitta lui-même le doux appui que sa soeur venait de lui donner, et, se soulevant sur son bras droit: "Ainsi, vous partez bientôt, miss Lydia? je n'avais jamais pensé que vous dusiez prolonger votre séjour dans ce malheureux pays... et pourtant... depuis que vous êtes venue ici, je souffre cent fois plus en songeant qu'il faut vous dire adieu... Je suis un pauvre lieutenant... sans avenir... proscrit maintenant... Quel moment, miss Lydia, pour vous dire que je vous aime... mais c'est sans doute la seule fois que je pourrai vous le dire, et il me semble que je suis moins malheureux, maintenant que j'ai soulagé mon coeur."

Miss Lydia détourna la tête, comme si l'obscurité ne suffisait pas pour cacher sa rougeur: "Monsieur della Rebbia, dit-elle d'une voix tremblante, serais-je venue en ce lieu si..." Et, tout en parlant, elle mettait dans la main d'Orso le talisman égyptien. Puis, faisant un effort violent pour reprendre le ton de plaisanterie qui lui était habituel: "C'est bien mal à vous, monsieur Orso, de parler ainsi... Au milieu du mâquis, entouré de vos bandits, vous savez bien que je n'oserais jamais me fâcher contre vous."

Orso fit un mouvement pour baiser la main qui lui rendait le talisman; et, comme miss Lydia la retirait un peu vite, il perdit l'équilibre et tomba sur son bras blessé. Il ne put retenir un gémissement douloureux.

"Vous vous êtes fait mal, mon ami? s'écria-t-elle en le soulevant; c'est ma faute! pardonnez-moi..." Ils se parlèrent encore quelque temps à voix basse, et fort rapprochés l'un de l'autre. Colomba, qui accourait précipitamment, les trouva précisément dans la position où elle les avait laissés.

"Les voltigeurs! s'écria-t-elle. Orso, essayez de vous lever et de marcher, je vous aiderai."

—Laissez-moi, dit Orso. Dis aux bandits de se sauver...; qu'on me prenne, peu m'importe; mais emmène miss Lydia: au nom de Dieu, qu'on ne la voie pas ici!

—Je ne vous laisserai pas, dit Brandolaccio qui suivait Colomba. Le sergent des voltigeurs est un filleul de l'avocat; au lieu de vous arrêter, il vous tuera, et puis il dira qu'il ne l'a pas fait exprès."

Orso essaya de se lever, il fit même quelques pas; mais, s'arrêtant bientôt: "Je ne puis marcher, dit-il. Fuyez, vous autres. Adieu, miss Nevil; donnez-moi la main, et adieu!"

—Nous ne vous quitterons pas! s'écrièrent les deux femmes.

—Si vous ne pouvez marcher, dit Brandolaccio, il faudra que je vous porte. Allons, mon lieutenant, un peu de courage; nous aurons le temps de décamper par le ravin, là derrière. M. le curé va leur donner de l'occupation.

—Non, laissez-moi, dit Orso en se couchant à terre. Au nom de Dieu, Colomba, emmène miss Nevil!

—Vous êtes forte, mademoiselle Colomba, dit Brandolaccio; empoignez-le par les épaules, moi, je tiens les pieds; bon! en avant, marche!"

Ils commencèrent à le porter rapidement, malgré ses protestations; miss Lydia les suivait, horriblement effrayée, lorsqu'un coup de fusil se fit entendre, auquel cinq ou six autres répondirent aussitôt. Miss Lydia poussa un cri, Brandolaccio une imprécation, mais il redoubla de vitesse, et Colomba, à son exemple, courait au travers du mâquis, sans faire attention aux branches qui lui fouettaient la figure ou qui déchiraient sa robe:

"Baissez-vous, baissez-vous, ma chère, disait-elle à sa compagne, une balle peut vous attraper." On marcha ou plutôt on courut environ cinq cents pas de la sorte, lorsque Brandolaccio déclara qu'il n'en pouvait plus, et se laissa tomber à terre, malgré les exhortations et les reproches de Colomba.

"Où est miss Nevil?" demandait Orso.

Miss Nevil, effrayée par les coups de fusil, arrêtée à chaque instant par l'épaisseur du mâquis, avait bientôt perdu la trace des fugitifs, et était demeurée seule en proie aux plus vives angoisses.

"Elle est restée en arrière, dit Brandolaccio, mais elle n'est pas perdue; les femmes se retrouvent toujours. Ecoutez donc, Ors' Anton', comme le curé fait du tapage avec votre fusil. Malheureusement on n'y voit goutte, et l'on ne se fait pas grand mal à se tirailler de nuit."

—Chut! s'écria Colomba; j'entends un cheval, nous sommes sauvés."

En effet, un cheval qui paissait dans le mâquis, effrayé par le bruit de la fusillade, s'approchait de leur côté.

"Nous sommes sauvés!" répéta Brandolaccio. Courir au cheval, le saisir par les crins, lui passer dans la bouche un noeud de corde en guise de bride, fut pour le bandit, aidé de Colomba, l'affaire d'un moment: — "Prévenons maintenant le curé", dit-il.—Il siffla deux fois; un sifflet éloigné répondit à ce signal, et le fusil de Manton cessa de faire entendre sa grosse voix. Alors Brandolaccio sauta sur le cheval.

Colomba plaça son frère devant le bandit, qui d'une main le serra fortement, tandis que de l'autre il dirigeait sa monture. Malgré sa double charge, le cheval, excité par deux bons coups de pied dans le ventre, partit lestement et descendit au galop un coteau escarpé où tout autre qu'un cheval corse se serait tué cent fois.

Colomba revint alors sur ses pas, appelant miss Nevil de toutes ses forces, mais aucune voix ne répondait à la sienne... Après avoir marché quelque temps à l'aventure, cherchant à retrouver le chemin qu'elle avait suivi, elle rencontra dans un sentier deux voltigeurs qui lui crièrent qui vive?

"Eh bien! messieurs, dit Colomba d'un ton railleur, voilà bien du tapage. Combien de morts?"

—Vous étiez avec les bandits, dit un des soldats, vous allez venir avec nous.

—Très volontiers, répondit-elle; mais j'ai une amie ici, et il faut que nous la trouvions d'abord.

—Votre amie est déjà prise, et vous irez avec elle coucher en prison.

—En prison? c'est ce qu'il faudra voir; en attendant menez-moi auprès d'elle."

Les voltigeurs la conduisirent alors dans le campement des bandits, où ils rassemblaient les trophées de leur expédition, c'est-à-dire le pilone qui couvrait Orso, une vieille marmite et une cruche pleine d'eau. Dans le même lieu se trouvait miss Nevill, qui, rencontrée par les

soldats, à demi morte de peur, répondait par des larmes à toutes leurs questions sur le nombre des bandits et la direction qu'ils avaient prise.

Colomba se jeta dans ses bras et lui dit à l'oreille: "Ils sont sauvés." Puis, s'adressant au sergent des voltigeurs: "Monsieur, lui dit-elle, vous voyez bien que mademoiselle ne sait rien de ce que vous lui demandez. Laissez-nous revenir au village, où l'on nous attend avec impatience."

—On vous y mènera, et plus tôt que vous ne le désirez, ma mignonne, dit le sergent, et vous aurez à expliquer ce que vous faisiez dans le mâquis à cette heure avec les brigands qui viennent de s'enfuir. Je ne sais quel sortilège emploient ces coquins, mais ils fascinent sûrement les filles, car partout où il y a des bandits on est sûr d'en trouver de jolies.

—Vous êtes galant, monsieur le sergent, dit Colomba, mais vous ne ferez pas mal de faire attention à vos paroles. Cette demoiselle est une parente du préfet, et il ne faut pas badiner avec elle.

—Parente du préfet! murmura un voltigeur à son chef; en effet, elle a un chapeau.

—Le chapeau n'y fait rien, dit le sergent. Elles étaient toutes les deux avec le curé, qui est le plus grand enjôleur du pays, et mon devoir est de les emmener. Aussi bien, n'avons-nous plus rien à faire ici. Sans ce maudit caporal Taupin..., l'ivrogne de Français s'est montré avant que je n'eusse cerné le mâquis... sans lui, nous les prenions comme dans un filet.

—Vous êtes sept? demanda Colomba. Savez-vous, messieurs, que si par hasard les trois frères Gambini, Sarocchi et Théodore Poli se trouvaient à la croix de Sainte-Christine avec Brandolaccio et le curé, ils pourraient vous donner bien des affaires. Si vous devez avoir une conversation avec le "commandant de la campagne (1), je ne me soucierais pas de m'y trouver. Les balles ne connaissent personne la nuit."

La possibilité d'une rencontre avec les redoutables bandits que Colomba venait de nommer parut faire impression sur les voltigeurs. Toujours pestant contre le caporal Taupin, le chien de Français, le sergent donna l'ordre de la retraite, et sa petite troupe prit le chemin de Pietranera, emportant le pilone et la marmite. Un voltigeur voulut prendre le bras de miss Lydia; mais Colomba le repoussant aussitôt: "Que personne ne la touche! dit-elle. Croyez-vous que nous ayons envie de nous enfuir? Al-lons, Lydia, ma chère, appuyez-vous sur moi, et ne pleurez pas comme un enfant. Voilà une aventure, mais elle ne finira pas mal; dans une demi-heure nous serons à souper. Pour ma part, j'en meurs d'envie."

—Que pensera-t-on de moi? disait tout bas miss Nevil.

—On pensera que vous vous êtes égarée dans le mâquis, voilà tout.

—Que dira le préfet?... que dira mon père surtout?

—Le préfet?... vous lui répondrez qu'il se mêle de sa préfecture. Votre père?... à la manière dont vous causiez avec Orso, j'aurais cru que vous aviez quelque chose à dire à votre père."

Mis Nevil lui serra le bras sans répondre.

"N'est-ce pas, murmura Colomba dans son oreille, que mon frère mérite qu'on l'aime? Ne l'aimez-vous pas un peu?"

—Ah! Colomba, répondit miss Nevil souriant malgré sa confusion, vous m'avez trahie, moi qui avais tant de confiance en vous!"

Colomba lui passa un bras autour de la taille, et, l'embrassant sur le front: "Ma petite soeur, dit-elle bien bas, me pardonnez-vous?"

—Il le faut bien, ma terrible soeur," répondit Lydia en lui rendant son baiser.

Le préfet et le procureur du roi logeaient chez l'adjoint de Pietranera, et le colonel, fort inquiet de sa fille, venait pour la vingtième fois leur en demander des nouvelles, lorsqu'un voltigeur, détaché en courrier par le sergent, leur fit le récit du terrible combat livré contre les

(1) C'était le titre que prenait Théodore Poli.

brigands, combat dans lequel il n'y avait eu, il est vrai, ni morts ni blessés, mais où l'on avait pris une marmite, un pilone et deux filles qui étaient, disait-il, les maîtresses ou les espionnes des bandits. Ainsi annoncées comparurent les deux prisonnières au milieu de leur escorte armée. On devine la contenance radieuse de Colomba, la honte de sa compagne, la surprise du préfet, la joie et l'étonnement du colonel. Le procureur du roi se donna le malin plaisir de faire subir à la pauvre Lydia une espèce d'interrogatoire qui ne se termina que lorsqu'il lui eut fait perdre toute contenance.

— Il me semble, dit le préfet, que nous pouvons bien mettre tout le monde en liberté. Ces demoiselles ont été se promener, rien de plus naturel par un beau temps; elles ont rencontré par hasard un aimable jeune homme blessé, rien de plus naturel encore. Puis, prenant à part Colomba: "Mademoiselle, dit-il, vous pouvez mander à votre frère que son affaire tourne mieux que je ne l'espérais. L'examen des cadavres, la déposition du colonel démontrent qu'il n'a fait que riposter, et qu'il était seul au moment du combat. Tout s'arrangera, mais il faut qu'il quitte le mâquis au plus vite et qu'il se constitue prisonnier."

Il était près de onze heures lorsque le colonel, sa fille et Colomba se mirent à table devant un souper refroidi. Colomba mangeait de bon appétit, se moquant du préfet, du procureur du roi et des voltigeurs. Le colonel mangeait, mais ne disait mot, regardant toujours sa fille qui ne levait pas les yeux de dessus son assiette. Enfin, d'une voix douce, mais grave:

— Lydia, lui dit-il en anglais, vous êtes donc engagée avec della Rebbia?

— Oui, mon père, depuis aujourd'hui," répondit-elle en rougissant, mais d'une voix ferme.

Puis elle leva les yeux, et, n'apercevant sur la physionomie de son père aucun signe de courroux, elle se jeta dans ses bras et l'embrassa, comme les demoiselles bien élevées font en pareille occasion.

— A la bonne heure, dit le colonel, c'est un brave garçon; mais, par Dieu! nous ne demeurerons pas dans son diable de pays! ou je refuse mon consentement.

— Je ne sais pas l'anglais, dit Colomba, qui les regardait avec une extrême curiosité; mais je parie que j'ai deviné ce que vous dites.

— Nous disons, répondit le colonel, que nous vous mènerons faire un voyage en Irlande.

— Oui, volontiers, et je serai la "surella Colomba." Est-ce fait, colonel? Nous frappons-nous dans la main?

— On s'embrasse dans ce cas-là", dit le colonel.

## XX

Quelques mois après le coup double qui plongea la commune de Pietranera dans la consternation (comme dirent les journaux), un jeune homme, le bras gauche en écharpe, sortit à cheval de Bastia dans l'après-midi, et se dirigea vers le village de Cardo, célèbre par sa fontaine, qui, en été, fournit aux gens délicats de la ville une eau délicieuse. Une jeune femme, d'une taille élevée et d'une beauté remarquable, l'accompagnait montée sur un petit cheval noir dont un connaisseur eût admiré la force et l'élégance, mais qui malheureusement avait une oreille déchiquetée par un accident bizarre. Dans le village, la jeune femme sauta lestement à terre, et, après avoir aidé son compagnon à descendre de sa monture, détacha d'assez lourdes sacoches attachées à l'arçon de sa selle. Les chevaux furent remis à la garde d'un paysan, et la femme chargée des sacoches qu'elle cachait sous son mezzaro, le jeune homme portant un fusil double, prirent le chemin de la montagne en suivant un sentier fort roide et qui ne semblait conduire à aucune habitation. Arrivés à un des gradins élevés du mont Quercio, ils s'arrêtèrent, et tous les deux s'assirent sur l'herbe. Ils paraissaient attendre quelqu'un, car ils tournaient sans cesse les yeux vers la montagne, et la jeune femme consultait souvent une jolie montre d'or, peut-être autant pour contempler un bijou qu'elle semblait posséder depuis peu de temps que pour savoir si l'heure d'un rendez-vous était arrivée. Leur at-

tente ne fut pas longue. Un chien sortit du mâquis, et, au nom de Brusco prononcé par la jeune femme, il s'empressa de venir les caresser. Peu après parurent deux hommes barbus, le fusil sous le bras, la cartouchière à la ceinture, le pistolet au côté. Leurs habits déchirés et couverts de pièces contrastaient avec leurs armes brillantes et d'une fabrique renommée du continent. Malgré l'inégalité apparente de leur position, les quatre personnages de cette scène s'abordèrent familièrement et comme de vieux amis.

— Eh bien! Ors' Anton', dit le plus âgé des bandits au jeune homme, voilà votre affaire finie. Ordonnance de non-lieu. Mes compliments. Je suis fâché que l'avocat ne soit plus dans l'île pour le voir enrager. Et votre bras?...

— Dans quinze jours, répondit le jeune homme, on me dit que je pourrai quitter mon écharpe. — Brando, mon brave, je vais partir demain pour l'Italie, et j'ai voulu te dire adieu, ainsi qu'à M. le curé. C'est pourquoi je vous ai priés de venir.

— Vous êtes bien pressé, dit Brandolaccio; vous êtes acquitté d'hier et vous partez demain.

— On a des affaires, dit gaiement la jeune femme. Messieurs, je vous ai apporté à souper; mangez, et n'oubliez pas mon ami Brusco.

— Vous gêtez Brusco, mademoiselle Colomba, mais il est reconnaissant. Vous allez voir. Allons, Brusco, dit-il, étendant son fusil horizontalement, saute pour les Barricini! Le chien demeura immobile, se léchant le museau et regardant son maître. "Saute pour les della Rebbia!" Et il sauta deux pieds plus haut qu'il n'était nécessaire.

— Écoutez, mes amis, dit Orso, vous faites un vilain métier; et s'il ne vous arrive pas de terminer votre carrière sur cette place que nous voyons là-bas (1), le mieux qui vous puisse avenir, c'est de tomber dans un mâquis sous la balle d'un gendarme.

— Eh bien! dit Castriconi, c'est une mort comme une autre, et qui vaut mieux que la fièvre qui vous tue dans un lit, au milieu des larmoiements plus ou moins sincères de vos héritiers. Quand on a, comme nous, l'habitude du grand air, il n'y a rien de tel que de mourir dans ses souliers, comme disent nos gens de village.

— Je voudrais, poursuivit Orso, vous voir quitter ce pays... et mener une vie plus tranquille. Par exemple, pourquoi n'iriez-vous pas vous établir en Sardaigne, ainsi qu'ont fait plusieurs de vos camarades. Je pourrais vous en faciliter les moyens.

— En Sardaigne! s'écria Brandolaccio. "Istos Sardos!" que le diable les emporte avec leur patois. C'est trop mauvaise compagnie pour nous.

— Il n'y a pas de ressource en Sardaigne, ajouta le théologien. Pour moi, je méprise les Sardes. Pour donner la chasse aux bandits, ils ont une milice à cheval; cela fait la critique à la fois des bandits et du pays (2). Fi de la Sardaigne! C'est une chose qui m'étonne, monsieur della Rebbia, que vous, qui êtes un homme de goût et de savoir, vous n'avez pas adopté notre vie du mâquis, en ayant goûté comme vous avez fait.

— Mais, dit Orso en souriant, lorsque j'avais l'avantage d'être votre commensal, je n'étais pas trop en état d'apprécier les charmes de votre position, et les côtes me font mal encore quand je me rappelle la course que je fis une belle nuit, mis en travers comme un paquet sur un cheval sans selle que conduisait mon ami Brandolaccio.

— Et le plaisir d'échapper à la poursuite, reprit Castriconi, le comptez-vous pour rien? Comment pouvez-vous être insensible au charme d'une liberté absolue sous un beau climat comme le nôtre? Avec ce porte-respect (il mon-

(1) La place où se font les exécutions à Bastia.

(2) Je dois cette observation critique sur la Sardaigne à un ex-bandit de mes amis, et c'est à lui seul qu'en appartient la responsabilité. Il veut dire que des bandits qui se laissent prendre par des cavaliers sont des imbéciles, et qu'une milice qui poursuit à cheval les bandits n'a guère de chance de les rencontrer.

trait son fusil), on est roi partout, aussi loin qu'il peut porter la balle. On commande, on redresse les torts... C'est un divertissement très moral, monsieur, et très agréable, que nous ne nous refusons point. Quelle plus belle vie que celle de chevalier errant, quand on est mieux armé et plus sensé que don Quichotte? Tenez, l'autre jour, j'ai su que l'oncle de la petite Lilla Luigi, le vieux ladre qu'il est, ne voulait pas lui donner une dot; je lui ai écrit, sans menaces, ce n'est pas ma manière; eh bien! voilà un homme à l'instant convaincu: il l'a mariée. J'ai fait le bonheur de deux personnes. Croyez-moi, monsieur Orso, rien n'est comparable à la vie de bandit. Bah! vous deviendriez peut-être des nôtres sans une certaine Anglaise que je n'ai fait qu'entrevoir, mais dont ils parlent tous à Bastia, avec admiration.

— Ma belle-soeur future n'aime pas le mâquis, dit Colomba en riant, elle y a eu trop peur.

— Enfin, dit Orso, voulez-vous rester ici? Soit. Dites-moi si je puis faire quelque chose pour vous?

— Rien, dit Brandolaccio, que de nous conserver un petit souvenir. Vous nous avez comblés. Voilà Chilina qui a une dot, et qui, pour bien s'établir, n'aura pas besoin que mon ami le curé écrive des lettres sans menaces. Nous savons que votre fermier nous donnera du pain et de la poudre en nos nécessités: ainsi, adieu. J'espère vous revoir en Corse un de ces jours.

— Dans un moment pressant, dit Orso, quelques pièces d'or font grand bien. Maintenant que nous sommes de vieilles connaissances, vous ne me refuserez pas cette petite cartouche qui peut vous servir à vous en procurer d'autres.

— Pas d'argent entre nous, lieutenant, dit Brandolaccio d'un ton résolu.

— L'argent fait tout dans le monde, dit Castriconi; mais dans le mâquis on ne fait pas que d'un coeur brave et d'un fusil qui ne rate pas.

— Je ne voudrais pas vous quitter, reprit Orso, sans vous laisser quelque souvenir. Voyons, que puis-je te donner, Brando?"

Le bandit se gratta la tête, et, jetant sur le fusil d'Orso un regard oblique:

— Dame, mon lieutenant... si j'osais... mais non, vous y tenez trop.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Rien... la chose n'est rien... Il faut encore la manière de s'en servir. Je pense toujours à ce diable de coup double et d'une seule main... Oh! cela ne se fait pas deux fois.

— C'est ce fusil que tu veux?... Je te l'apportais; mais sers-t'en le moins que tu pourras.

— Oh! je ne vous promets pas de m'en servir comme vous; mais, soyez tranquille, quand un autre l'aura, vous pourrez bien dire que Brando Savelli a passé l'arme à gauche.

— Et vous, Castriconi, que vous donnerai-je?

— Puisque vous voulez absolument me laisser un souvenir matériel de vous, je vous enverrai sans façon de m'envoyer un Horace du plus petit format possible. Cela me distraira et m'empêchera d'oublier mon latin. Il y a une petite qui vend des cigares, à Bastia, sur le port; donnez-le-lui, et elle me le remettra.

— Vous aurez un Elzevir, monsieur le savant; il y en a précisément un parmi les livres que je voulais emporter. — Eh bien! mes amis, il faut nous séparer. Une poignée de main. Si vous pensez un jour à la Sardaigne, écrivez-moi; l'avocat N. vous donnera mon adresse sur le continent.

— Mon lieutenant, dit Brando, demain, quand vous serez hors du port, regardez sur la montagne, à cette place; nous y serons, et nous vous ferons signe avec nos mouchoirs."

Ils se séparèrent alors; Orso et sa soeur prirent le chemin de Cardo, et les bandits celui de la montagne.

## XXI

Par une belle matinée d'avril, le colonel sir Thomas Nevil, sa fille, mariée depuis peu de jours, Orso et Colomba, sortirent de Pise en calèche pour aller visiter un hypogée étrusque,

(A suivre)





tances auprès de Bigot, pour qu'il leur montrât la belle dame de Beaumanoir, cette superbe créature dont on parlait tant en secret.

Cependant Varin proposa de la faire monter au salon.

—O roi! s'écria-t-il, envoyez-la vers nous! Nous sommes de nobles Persans, réunis au palais, pour fêter les sept jours prescrits par la loi des Mèdes. Que le roi amène Nashti, la reine, pour que les princes et les nobles de sa cour puissent admirer sa beauté!

Bigot, trop pris de vin pour avoir des scrupules, se rendit aux désirs de ses gais compagnons. Il se leva, Cadet prit son fauteuil.

—Gare à vous, dit-il, si je l'amène, montrez-vous respectueux.

—Nous baisérons la poussière de ses pieds, répondit Cadet, et nous vous reconnaitrons pour le plus grand roi que l'ancienne ou la Nouvelle-France aient jamais couronné dans un festin.

Bigot sortit alors du salon, traversa un long corridor, et entra dans la chambre de dame Tremblay, une vieille ménagère, qui dormait sur sa chaise. Il l'éveilla et lui ordonna d'aller chercher sa maîtresse.

La vieille se leva vivement à la voix de l'Intendant. Elle était passablement avenante, avait la joue encore vermeille et regardait son maître comme pour lui demander son approbation quand elle ajustait son chapeau ou rejetait en arrière ses rubans plus que voyants.

—Je veux que votre maîtresse monte dans la grande salle, allez vite! répéta l'Intendant.

La ménagère fit une révérence, mais elle sera les lèvres de crainte, probablement, de laisser échapper quelques observations inopportunes, et puis elle sortit.

## CHAPITRE VIII

### CAROLINE DE SAINT-CASTIN

#### I

La dame Tremblay traversa une suite de pièces, puis revint un moment après pour dire que sa maîtresse était descendue à sa chambre secrète, afin sans doute de moins entendre le bruit qui la troublait si fort.

—Je vais aller la rejoindre, répliqua l'Intendant! vous pouvez vous retirer, dame Tremblay.

Il traversa le salon et alla toucher un cordon dissimulé dans l'un des panneaux brillants qui couvraient les murs. Une porte s'ouvrit et laissa voir un escalier garni d'épais tapis qui conduisait aux larges voûtes du château.

Il descendit d'un pas empressé mais peu sûr.

L'escalier aboutissait à une chambre spacieuse, où une lampe magnifique, suspendue par des chaînettes d'argent au plafond peint en fresques, répandait des flots de lumière. Les murs de cette chambre étaient couverts de superbes tapisseries des Gobelins, qui représentaient les plaines de l'Italie, toutes ruisselantes de soleil et parsemées, dans une splendide échappée de vue, de bosquets, de temples et de colonnades. L'ameublement en était d'une magnificence vraiment royale. Tout ce que le luxe pouvait désirer, tout ce que l'art pouvait fournir se trouvait là. Sur un sofa reposait une guitare et tout auprès, l'écharpe et les gants de la jolie reine du lieu.

L'Intendant ouvrit la porte, enveloppa la pièce d'un regard inquisiteur, mais ne vit personne. Dans un enfoncement de la muraille, de l'autre côté, se trouvait l'oratoire avec un autel surmonté d'un crucifix. Une ombre mystérieuse enveloppait ce lieu; cependant, l'Intendant put apercevoir une personne à genoux ou plutôt prosternée. C'était Caroline de Saint-Castin. Son front touchait la terre et ses mains jointes enveloppaient sa tête. Vêtue d'une longue robe blanche, les cheveux épars sur les épaules, elle ressemblait à l'Ange de la douleur, criant, avec des larmes, du plus profond de son âme: Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi! Elle était tellement absorbée dans son chagrin qu'elle ne remarqua pas l'arrivée de l'Intendant.

Bigot s'arrêta tout étonné, tout rempli de crainte, à la vue de cette femme ravissante qui pleurait sur elle-même dans le secret de sa chambre. La pitié adoucit son regard; il appela par son nom l'infortunée jeune fille et courut à

elle. Elle se releva lentement, en tournant vers lui son visage baigné de larmes. C'est cette figure de vierge désolée qui hante depuis lors les ruines de Beaumanoir.

#### II

Caroline de St-Castin était de taille moyenne; élégante et déliée, elle semblait grande cependant. Ses traits étaient d'une extrême délicatesse. Elle avait ces tresses sombres comme l'aile des corbeaux et cet oeil noir aux ardents reflets que l'on retrouve encore, après plusieurs générations, chez les descendants des Européens qui se sont mêlés aux enfants de la forêt. L'oeil indien reste comme un héritage, longtemps après que l'on a perdu dans la famille le souvenir de l'origine. Son teint pâle avait eu la riche couleur de l'olive, mais aujourd'hui le chagrin le flétrissait. Cependant, elle était belle encore et plus séduisante que les plus roses visages.

Elle descendait d'une ancienne et noble famille Acadienne, dont le fondateur, le baron de Saint-Castin, avait épousé une beauté indienne, la fille du grand chef des Abénaquis.

La maison de son père, l'une des plus importantes de la colonie, fut longtemps le rendez-vous de tous les officiers royaux de l'Acadie. Unique enfant de cette noble maison, elle fut élevée, comme l'exigeaient son rang, sa position, et le luxe de l'époque, dans tous les raffinements.

Dans une heure d'infortune, la belle jeune fille rencontra pour son malheur le chevalier Bigot, commissaire en chef de l'armée, et par conséquent l'un des premiers officiers de l'Acadie.

Elle n'était pas accoutumée aux manières séduisantes de la mère-patrie, et l'esprit délicat et la courtoisie charmante de cet homme lui plurent et l'enchantèrent. Elle était gaie, franche, confiante. Son père, tout entier aux affaires publiques, l'avait trop souvent laissée à elle-même; au reste, il n'aurait pas désavoué les assiduités du chevalier Bigot, s'il les avait connues, il ne croyait pas qu'un gentilhomme pût faire une chose malhonnête.

Bigot, rendons-lui cette justice, apportait dans ses relations avec mademoiselle de Saint-Castin, toute la sincérité dont il était capable. Elle était au-dessus de lui par son rang et sa fortune, et il l'aurait épousée s'il n'avait pas appris que son projet soulevait l'indignation à la cour de France. Il lui avait déjà offert son amour; il régnait en maître dans son coeur trop sensible.

Caroline espérait comme elle aimait. Nulle part la terre n'était verdoyante, l'air pur, le ciel serein comme sur les bords du Bassin des mines, ces lieux témoins de ses tendres amours. Elle aimait avec cette passion qui jette dans l'extase. Elle gardait les promesses qu'elle faisait à cet homme, comme elle eut gardé ses promesses à Dieu. Elle l'aimait plus qu'elle-même, et elle était heureuse de souffrir pour lui et à cause de lui.

#### III

Cette existence enchantée ne dura que quelques mois. Un jour Bigot reçut des lettres de Versailles. C'était sa patronne, la marquise de Pompadour, qui lui déclarait qu'elle allait lui trouver une femme à la cour. Bigot était trop lâche courtisan pour repousser l'intervention de cette femme, et pas assez franc pour faire connaître sa position à sa fiancée. Il remit son mariage à plus tard. Les exigences de la guerre l'appelèrent ailleurs. Il avait gagné le coeur d'une pauvre femme trop confiante, mais il avait trop appris à l'école dissolue de la régence, pour sentir, en s'éloignant de la plus aimée de ses victimes, autre chose qu'un regret passager.

Quand il quitta l'Acadie, l'Acadie tombée aux mains des Anglais, il quitta aussi le seul coeur véritablement aimant, qui crut encore en son honneur, et fit des vœux pour sa fidélité.

L'heure du désenchantement arriva bientôt pour Caroline. Elle ne put se le cacher, l'homme qu'elle aimait avec tant d'ardeur et de fidélité, l'avait lâchement trompée, lâchement abandonnée.

Elle apprit qu'il occupait la haute position d'Intendant de la Nouvelle-France, mais elle

se sentit oubliée, comme la rose qui avait fleuri et s'était desséchée dans son jardin sous les soleils d'autrefois.

Lors de la perte de la colonie, son père avait été appelé en France. Il allait revenir. Jamais, elle le savait bien, il ne lui pardonnerait d'entretenir un amour méprisé. Ce serait avec une implacable sévérité qu'il repousserait tout projet de revoir celui qu'elle aimait avec tant de passion. Dans une heure d'aberration causée par le plus violent désespoir, elle s'enfuit de la maison, et s'en alla chercher un refuge dans la forêt, chez ses parents éloignés, les Abénaquis.

Les indiens l'accueillirent avec un grand plaisir, et un profond respect; ils reconnaissaient ses droits à leur dévouement, à leur obéissance.

Ils lui firent chausser les mocassins de la tribu, et ayant reçu la confiance de ce qui causait chez elle un chagrin mortel, ils la conduisirent à travers les bois épais, vers la ville de Québec.

C'est là qu'elle espérait retrouver l'Intendant. Elle ne voulait pas lui reprocher sa perfidie; elle l'aimait trop pour cela. Mais elle voulait implorer sa pitié, ou mourir à sa porte, s'il demeurait insensible. Tel avait été le rêve insensé qui avait égaré sa pauvre tête, et lui avait fait entreprendre une démarche inexcusable!

Et voilà comment la belle et noble Caroline de Saint-Castin, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, se trouvait à Beaumanoir.

#### IV

Mademoiselle de Saint-Castin avait passé dans la prière, les larmes et les gémissements, cette nuit de débauche. Elle pleurait sur elle-même et sur Bigot, dont elle connaissait maintenant la dépravation. Parfois, dans son désespoir, elle accusait la Providence d'injustice et de cruauté; parfois, à la vue de sa faute immense, elle se disait que toutes les peines de la terre ne sauraient la racheter, et que la mort et le jugement de Dieu, pouvaient seuls l'en punir justement.

Toute la nuit, à genoux au pied de l'autel, elle avait demandé miséricorde et pardon. De temps en temps, quand un écho de l'orgie venait jusqu'à elle, et faisait frémir la porte de sa chambre, elle se levait terrifiée. Mais personne ne descendit près d'elle pour la consoler! personne ne vit sa désolation! Elle se croyait oubliée de Dieu et des hommes.

Parfois aussi elle distinguait, dans ce concert infâme, la voix de l'Intendant, et elle se demandait comment elle avait pu aimer autant cet homme. Et pourtant, elle était obligée de s'avouer qu'elle serait encore prête à faire pour le revoir, ce qu'elle avait fait depuis. Elle l'aimerait toujours cet ingrat! Il était infidèle et parjure, lui; mais elle, la mort seule la déliera de ses serments!

Les heures suivirent les heures, et chacune lui parut un siècle de souffrance. Le délire s'emparait de ses esprits. Elle crut entendre la voix de son père en colère, qui l'appelait par son nom; elle crut entendre les anges accusateurs, qui se moquaient d'elle à cause de sa faute. Elle s'affaissa dans un sombre désespoir, suppliant Dieu de mettre fin à sa misérable existence.

Bigot entra. Il la releva en lui murmurant des paroles de pitié. Elle porta sur lui un regard si plein de reconnaissance, qu'il en aurait été touché, s'il n'avait pas été de pierre. Mais elle exagérait le sens de ses paroles. Il était trop ivre pour réfléchir, trop insouciant pour rougir de sa démarche.

—Caroline, lui dit-il, que faites-vous ici? C'est le temps de s'amuser, et non de prier. La noble compagnie qui est dans la grande salle, désire présenter ses hommages à la dame de céans. Venez avec moi.

Il lui offrit le bras avec une grâce, qui lui faisait rarement défaut, même dans ses plus mauvais moments. Caroline le regarda tout étonnée, sans comprendre.

—Aller avec vous! balbutia-t-elle, je le veux bien, vous le savez, mais où m'emmenez-vous?

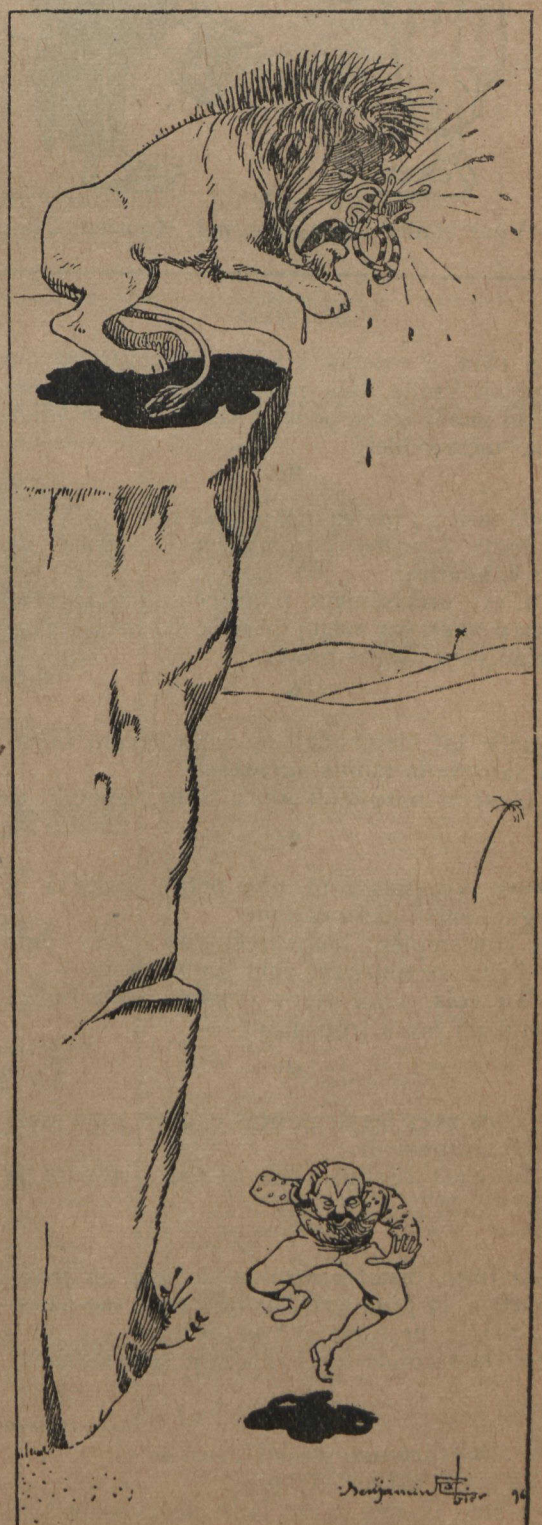
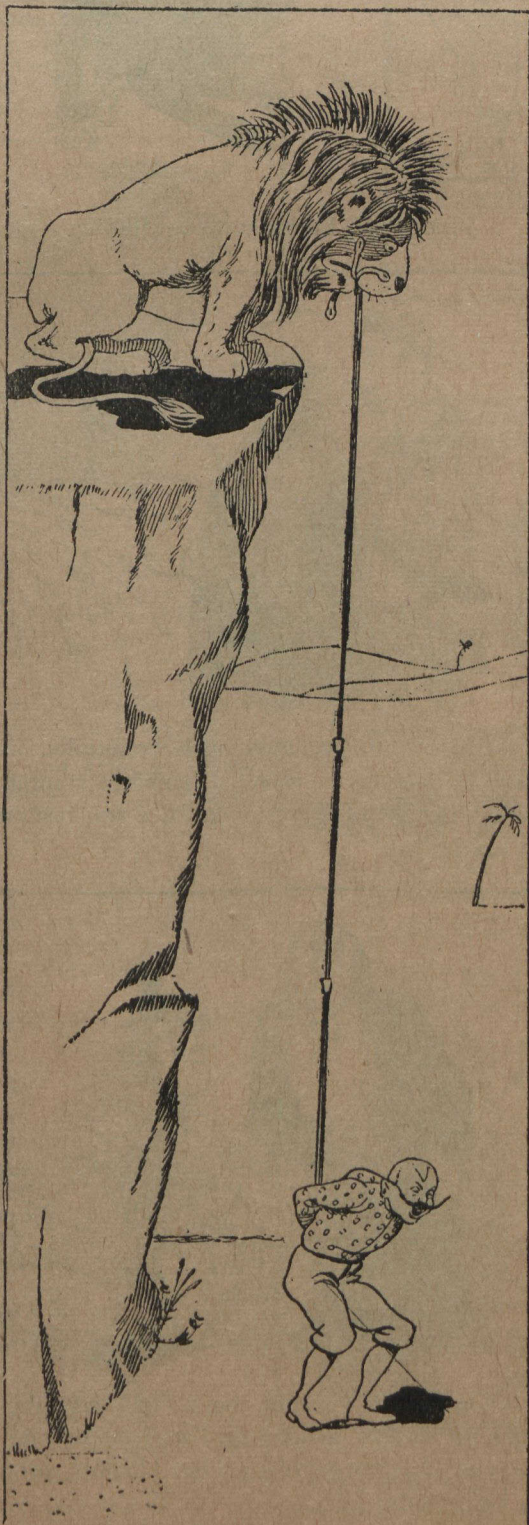
—Dans la grande salle. Mes nobles hôtes désirent vous voir et rendre hommage à votre beauté.

(A suivre)

# DE L'UTILITÉ DES BRETELLES ÉLASTIQUES

PAR

Benjamin Rabier



Benjamin Rabier 94

# POUR RIRE



## Souvenir de famille

—Quelle jolie canne tu as, Édouard! tu devrais me la donner.

—Impossible, cher ami, elle est sacrée pour moi. C'est avec cette canne que mon pauvre grand-père battait ma digne grand'mère.

◆  
A la Morgue:

Arrive quelqu'un, à la recherche d'un ami qui a disparu:

—Avait-il un signe distinctif! lui demande le gardien.

—Oui; il était sourd!

◆  
Un chiffonnier ivre adressa à son chapeau qui venait de rouler dans la boue, cette mémorable apostrophe:

—Si je te ramasse, je tombe; si je tombe, tu ne me ramasseras pas, je te laisse.



—Comment! ce pauvre Guillaume est au cimetière! Je n'en reviens pas.

—Ni lui non plus...

## Dans un restaurant modeste

—Garçon, depuis combien de temps votre patron a-t-il acheté ce merlan?

—Monsieur, je ne sais pas, je vais demander à la caisse, je ne suis ici que depuis trois semaines.

◆  
Un homme que l'on avait placé en faction et qui était gris, tomba à terre et y resta; le caporal, passant par là, lui dit:

—Malheureux! que fais-tu là? Si l'officier te voyait, tu irais en prison.

—Pourquoi? répondit le soldat; quel mal ai-je fait en me mettant par terre, puisqu'on m'a dit que toutes les deux heures on relevait les sentinelles.

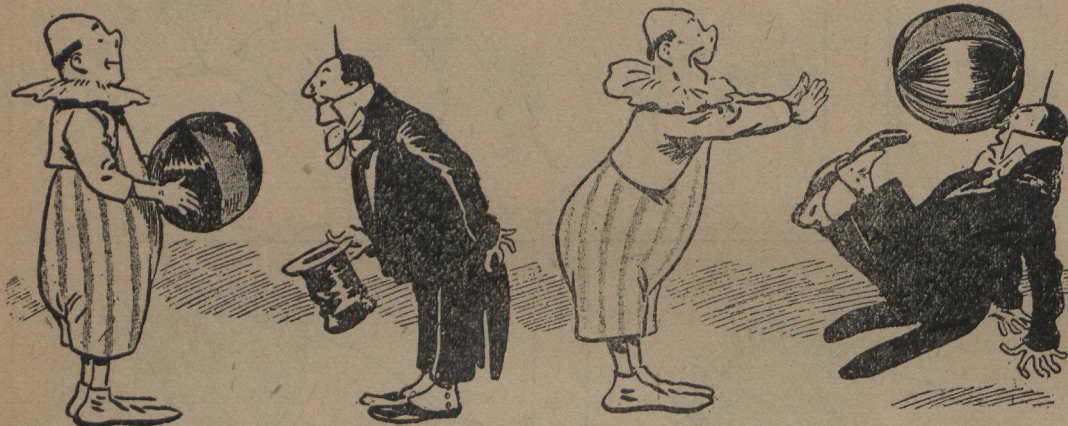
## Janvier

◆  
Les femmes qui naîtront dans ce mois seront généralement gracieuses et jolies, celles qui n'auront pas été favorisées des dons de la beauté seront bonnes, aimables et ordonnées, toutes seront d'excellentes mères et auront beaucoup d'enfants, elles aimeront les bêtes, ce qui dénote surtout un bon cœur.

◆  
Un bourreau, conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit:

—Écoutez, je ferai de mon mieux; mais je dois vous prévenir que je n'ai jamais pendu.

—Ma foi, répond le patient, je vous avouerai également que je n'ai jamais été pendu non plus; mais, que voulez-vous! nous y mettrons chacun du nôtre. Il faut espérer que nous nous en tirerons.



—Vous voulez jouer avec moi, Monsieur Clown?

Volontiers, Monsieur Auguste!

## Merveille

En 1812, il existait à Liège un confiseur qui s'appelait Veille. Dès qu'il eut un fils, il fit savoir au public qu'on pouvait venir chez lui admirer la "mère veille".

◆  
—Monsieur, prêtez-moi 5 dollars.

—Mais, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

—C'est précisément pour cela que je m'adresse à vous, car aucun de ceux qui me connaissent ne veut me les prêter.

◆  
Quelle est, demandait-on à un savant musicien, la note la moins agréable?

—C'est la note d'un fournisseur, répondit-il.

◆  
Deux ivrognes font une petite visite à la Morgue, entre deux canons.

Ils contemplent longuement un noyé: puis l'un d'eux, se tournant vers son copain:

—Tu vois, mon vieux copain, voilà où ça conduit de boire trop d'eau.

◆  
—Vous avez les deux bras coupés, mon ami?

—Oui, monsieur.

—Et c'est ce qui vous oblige à tendre la main?

◆  
—O Julie, disait sentimentalement un jeune amoureux, la première fois que vous me parlez ainsi, je me tuerai à vos pieds!

—Et la seconde fois? répondit la demoiselle.

◆  
On allait lire une pièce. L'auteur dit:

"La scène est en Afrique..."

—Tiens! fit une dame, la Seine va aussi loin que ça?"



—Laissez un peu mon oncle tranquille, Monsieur le docteur... si vous l'embêtez comme ça, jamais il n'aura le temps de faire son testament en ma faveur!



—Laissez-moi donc tranquille, Docteur, la médecine n'a fait aucun progrès.

—Ce que vous dites est absurde, nous inventons chaque année cinq ou six nouvelles maladies.

## A l'hôpital militaire

Le chirurgien major au caporal Pitou:

—Où vous sentez-vous le plus mal?

Le caporal, après avoir cherché un instant:

—Au régiment, monsieur le major.

## Février

◆  
La femme qui naîtra dans ce mois ne sera pas bonne ménagère; elle aura l'esprit exalté, s'occupera de tout ce qui est en dehors du domaine de la femme. C'est parmi les femmes qui naissent sous le signe des Poissons, qu'il se rencontre le plus de bas bleus (femmes auteurs). Orgueilleuse, vaniteuse, se croyant appelée aux plus hautes destinées, éprouvera de nombreuses et cruelles déceptions.

◆  
Je vois douze moineaux sur un arbre, je tire sur eux, j'en tue cinq. Combien en reste-t-il?

—Il en reste sept.

—Non, il n'en reste pas, parce que les autres se sont envolés.



—Oui, cher vicomte, on a l'habitude de me faire un cadeau le jour de l'anniversaire de ma naissance; je conserve tous ces bibelots, preuves de l'amitié des miens.

—Ça doit commencer à vous encombrer?...

# POUR RIRE

## Catastrophes sur catastrophes

Un jeune étudiant de l'Université d'Oxford reçut un jour la visite d'un des domestiques de son père, qui lui fit des compliments de toute la famille.



—Augmenter vos gages? Mais vous savez à peine faire la cuisine et tenir une maison.

—C'est justement pour ça, madame. Comme je n'ai pas encore l'habitude, je me donne beaucoup plus de mal qu'une autre!

—Bon, bon, dit le jeune homme, comment se porte-t-on à la maison? quelles nouvelles?

—Aucune, répliqua John, si ce n'est que notre pie est morte.

—Est-ce là tout? mais de quoi est-elle morte cette pauvre bête?

—D'avoir mangé trop de viande.

—Comment! et qui est-ce qui lui en a donné?

—Qui est-ce? les quatre chevaux de carrosse.

—Quoi! ils sont morts aussi? Explique-toi donc.



—Au secours, Léon, au secours, ne m'abandonne pas!...  
—Tu n'as rien à craindre ma chérie! Aceroupis-toi et trais-la, tu verras, elle ne te dira rien!

—Oh! les pauvres bêtes auraient vécu longtemps, si on ne les avait pas assommées à force de leur faire porter de l'eau.

—De l'eau! et pourquoi faire?

—Pour éteindre le feu, le jour que la maison a été incendiée.

—Comment, notre maison est brûlée! et par quel accident, grands dieux!

—Un accident bien malheureux, et qui ne serait pas arrivé, si nos gens n'avaient pas été aussi négligents avec leurs flambeaux.

—Et qu'avaient-ils besoin de flambeaux?

—C'était pour l'enterrement de madame votre mère.

—Comment, ma mère est morte? et voilà la première nouvelle que j'en reçois! cela est incompréhensible.

—Pas aussi incompréhensible que vous le croyez, car elle est morte subitement de chagrin.

—Pour l'amour de Dieu, John, qui a pu lui causer ce chagrin?

—Oh! pour cela, elle n'avait pas tort. Betzi, qui était femme de chambre de votre maman, il y a six mois, avait paru à une assemblée dans l'habillement le plus élégant qu'on ait jamais vu dans le pays.

## Les ridicules

Un gentilhomme montrait à un amateur sa collection de tableaux, et s'arrêtant vis-à-vis un petit tableau: "Voilà, s'écria-t-il, un morceau sans prix". L'amateur observa quelques instants, et cherchait à y découvrir les beautés dont le gentilhomme paraissait extasié, lorsque celui-ci dit: "Monsieur, le mérite de ce morceau n'est pas en lui-même, mais dans la manière dont il a été fait. Le peintre a tracé le tout avec son pied, et il tenait le pinceau avec les orteils. Je l'ai acheté fort cher, car les talents singuliers méritent une récompense."

## L'esturgeon

Le peuple croit tout ce qu'il espère, et lorsqu'une fois il lui a plu d'ajouter foi à une fausseté qui le flatte, tout ce que l'on peut désirer de mieux est de n'avoir aucun intérêt à le détromper. On ne sait pas où ni comment s'y prendre avec lui pour le faire revenir sur ses pas. On a beau lui démontrer qu'il a tort, il ne veut rien voir, rien entendre, il se refuserait à l'évidence même.

M. le duc de Vendôme assiégeait Barcelone, l'une des principales villes d'Espagne. Il mandait au roi que, selon toutes les apparences, il lui enverrait sous peu de jours la nouvelle de la reddition de la ville. Le courrier qu'il chargea de cette lettre fut très agréablement reçu, et s'en retourna au bruit des acclamations.

Tout Paris était dans l'attente. Le surlendemain, arrive une chaise de poste bien crottée: le peuple la voit passer; aussitôt le bruit se répand que la promesse de M. le duc de Vendôme est remplie, que Barcelone est pris, et que le courrier est arrivé. Quel plaisant courrier que celui-là! C'était un esturgeon monstrueux, pêché sur les côtes de Normandie: on lui avait fait prendre la route de Versailles, parce qu'il était destiné au prince, fils de Louis XIV, et père de Philippe V, roi d'Espagne; mais on eut beau le montrer au peuple, il n'en voulut rien croire: Barcelone était pris, c'était une chose sûre, ils avaient vu le courrier.

## La gasconnade

Gaveaux, chanteur du théâtre Feydeau et compositeur agréable, eut une maladie terrible, à la suite de laquelle il perdit d'abord la voix, et ensuite la raison. Le compositeur Berton l'ayant rencontré au théâtre, lui demanda des nouvelles de sa santé. Gaveaux qui est né à Toulouse, et qui avait conservé l'accent gascon, répondit à son confrère: "Cer ami, zé vais mieux, ma zai que la louette m'est tombée".—Cela se peut, répondit Berton, mais tu conviendras qu'elle n'était pas toute rôtie.

## Les kans-kans

Dans une société où l'on parlait du général Decaen, une personne qui l'a connu à l'époque où il n'était encore qu'aide-de-camp de son frère, fit ce petit conte assez plaisant: En se rendant à l'armée, il fut arrêté par la gendarmerie. "Comment vous nommez-vous? lui demanda le brigadier. — Decaen. — D'où êtes-vous? — De Caen. — D'où venez-vous? — De Caen. — Qu'êtes-vous? — Aide-de-camp. — De qui? — Du général Decaen. — Où allez-vous? — Au camp. — Oh! dit le brigadier, qui était un faiseur de calembourg, il y a trop de "kan-kan" dans votre affaire; je vous arrête comme suspect."



—Oui, monsieur, j'adore tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, tout ce qui est noble...  
—Oh! vraiment, vous me flattez, mademoiselle!

# ALMANACH DU PEUPLE

L'Almanach du Peuple pour 1907 contient les portraits de Sa Sainteté Pie X, et de tous les archevêques et évêques de la province; la liste complète des membres du clergé; les portraits et notices biographiques de Sa Majesté Edouard VII, de leurs Excellences le Gouverneur général du Canada, le lieutenant-gouverneur de Québec, le Président de la République française, de tous les ministres et députés fédéraux et provinciaux, de tous les sénateurs et conseillers législatifs de la province de Québec, des Canadiens-français qui occupent des positions officielles aux États-Unis, des disparus en 1906; "Le Hère", par M. Louis Fréchette; scène de moeurs électorales, par M. A. D. Decelles; Petit traité de politesse et de savoir-vivre, par Françoise; Leçons d'hygiène pratiques, par le docteur E. F. Panneton; le Petit coup, par Mme Dandurand; le Danger des énormes fortunes aux États-Unis, par M. O. Moffet; l'A. B. C. Canadien; les Ephémérides de 1906; les Observations météorologiques de l'observatoire du Collège McGill; les budgets de 1906 du Canada, de la province de Québec, de la ville de Montréal, de la ville de New-York; Notre avenir dans nos mains, par Mme de Thèbes; la conquête de l'air, par Santos-Dumont; les mystères de la double vue, par Khouldah; le tableau magique, permettant de trouver l'âge d'une personne à son insu; de la banane dans l'alimentation; l'Oracle de 1907; bons mots, recettes, etc.

L'Almanach du Peuple pour 1907 renferme plus de 300 portraits et gravures, et est imprimé sur beau papier satiné. Format 5 x 7½ pouces, 416 pages. Prix broché, 15c; relié, 40c. Sera en vente chez tous les libraires vers le 15 décembre.

Librairie BEAUCHEMIN Limitée, Editeurs,  
256, RUE ST-PAUL, MONTRÉAL

## MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir

vos ustensiles de cuisine AVEC



La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse OZO

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux



Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited, MONTREAL.



CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue St Denis, Montréal. Département des cartes.



## LA 'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

**Les boutons et autres éruptions,** soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les

**Rousses et le Masque** en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE

**Blanchit le Teint** graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

**Brûlée par le Soleil** la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée

87, rue St-Christophe, Montréal





# L'éloquence du geste

ETUDE SOCIALE  
INÉDITE

A l'époque où j'occupais la position de correcteur d'épreuves dans une grande imprimerie du Canada, le chef d'atelier, mon supérieur hiérarchique, était un Irlandais "pure laine", pour me servir d'une expression que je pourrais affubler du qualificatif de technique dans mon pays. Comme tous les gens de sa race, il avait la répartie vive, et son esprit primesautier, agrémenté d'une longue expérience, lui permettait de donner des conseils pratiques aux ouvriers de toutes nationalités qui ornaient le grand atelier d'imprimerie de Toronto: la maison Hunter, Rose & Co., l'une des mieux connues du pays. Le nom de ce chef était Pat. Langton, et il ne pouvait pas démentir sa nationalité, quel que effort qu'il pût y mettre. Tête carrée, cheveux crépus, traits durs, atténués par des yeux veloutés, un nez napoléonien, une bouche bien meublée en dépit de son âge et un menton caractéristique indiquant une énergie qui ne se trouvait jamais en défaut, il pouvait passer pour le prototype de la race celtique. Il me dit un jour qu'il ne comprenait pas bien pourquoi les races latines parlaient avec leurs bras encore plus qu'avec leur langue. Je lui répondis que je n'en savais rien; mais, depuis cette époque, datant déjà de vingt ans, je me suis rendu compte de la logique de mon chef en me remémorant quelques incidents que je vais raconter aux lecteurs de l'Album Universel, si on veut bien me le permettre.

En 1867, juché sur les piles de planches de Maxwell, à l'encoignure des rues Saint-Alexandre et Craig, j'écoutais religieusement D'Arcy McGee. C'était le jour de la fête des Irlandais, le 17 mars. Les fils de l'île Émeraude avaient pataugé toute la matinée dans six pouces de boue délayée avec de la neige molle, et étaient massés autour de la construction qui portait à cette époque le nom de salle St Patrice. Seul au balcon, McGee, la main gauche derrière le dos, la main droite passée sous le revers de son habit, la crinière lourde carassée par la brise printanière, électrisait cette foule sans un mouvement si ce n'est celui des lèvres, si expressif que personne, même les gamins de mon âge, ne songeait à remuer.

Plus tard, j'assistais à une convention des Canadiens-français de l'Etat de New-York, à Rochester, où je représentais le "Mail", de Toronto. C'était en 1885. Un vieil américain nous fit un discours après la première assemblée, et celui-ci encore ne gesticulait pas, mais... il parlait. J'ai eu encore l'occasion aux Etats-Unis d'entendre Sunset Cox, Carl Schwarz et Zach. Chandler. Tous les mêmes, sobres de gestes, mais prodigues de paroles et de pensées pondérées.

D'un autre côté, j'ai entendu chez nous Chapleau, dans un réquisitoire resté célèbre. C'était en cour criminelle et, ma foi, si sa parole était éloquente, son geste ne l'était pas moins. Et voyez donc Charles Auguste Cornélien dans son discours aux jurés lors du procès Tarte-Grenier! Cinq heures durant, la foule massée dans la salle d'audience écoutait ce tribun dont le geste, aussi éloquant que la parole, accentuait chaque phrase et chaque mot. La mèche de cheveux lui retombant sur la figure semblait elle-même se ressentir de la pensée du maître. Et le Rév. Père Plessis, le prédicateur de la dernière station quadragesimale, quoique fort sobre de gestes,

avait cependant, dans les grandes envolées, des mouvements de bras qui le grandissaient encore malgré sa haute taille et son immense talent. Un souvenir se place ici sous ma plume. Messieurs Casavant, de Saint-Hyacinthe, venaient de terminer l'orgue de Notre-Dame — une merveille, une révélation — et le Rév. Père Plessis avait été invité à faire le discours de circonstance. Je me rendis à Notre-Dame où j'avais été chanteur pendant un certain période. Inclinez-vous, profanes, devant la majestueuse splendeur et la grandiose solennité des cérémonies du culte catholique. La vaste nef était resplendissante de lumière et une foule compacte était massée dans tous les coins et recoins de l'immense vaisseau. Le nouvel orgue, sous la main magistrale du regretté Alcibiade Béique, grondait, pleurait et gémissait tour à tour, tandis qu'à certains moments un motif joyeux changeait les sensations des auditeurs. Le prédicateur, agenouillé dans la chaire, attendait, le front penché et les bras croisés. Au chœur, trois prêtres à l'autel pour la bénédiction du Saint-Sacrement. De nombreux enfants en soutane rouge et en surplis remplissaient tous les sièges. Tout à coup, la grande voix de l'orgue s'éteint, et le Père Plessis commence, non pas un sermon, mais une homélie. Pas un geste; il semble immuable dans sa robe d'un blanc immaculé recouverte d'une cape d'un noir de jais. Il ne regarde pas son auditoire. Son regard semble perdu dans l'azur du ciel où, pour me servir de sa propre expression, il paraît contempler "les clous d'or plantés par le Créateur de toutes choses dans la voûte d'airain du Paradis". Sa parole limpide comme l'eau de roche coule de source et suspend la respiration de ceux qui l'écoutent. Il parle ainsi sans faire un seul mouvement pendant dix minutes, et tout à coup, dans une envolée, il étend les deux bras, se hausse sur la pointe des pieds, et les vibrations de sa voix pénétrante se répètent jusqu'au tréfonds des cœurs des plus sceptiques. Le geste avait été digne de l'orateur et avait donné de l'ampleur au sujet qu'il traitait. Et le même prédicateur, dans la même chaire de Notre-Dame, pas plus tard que l'hiver dernier, disait dans l'un de ses plus beaux discours, sans un geste: "Les prévaricateurs qui ont manqué de respect envers les ministres du Seigneur; ceux qui ont critiqué les actes des pasteurs; les gens qui ont dénigré les institutions religieuses, même sans aucune raison plausible; tous, enfin, tous ceux qui ont commis des péchés de ce genre seront pardonnés par le Juge Suprême". Et ici l'orateur développe la thèse suivante, et il accompagne son discours de gestes qui doublent la force de ses paroles: "Mais, dit-il, à ceux qui ont refusé de me donner à manger lorsque j'avais faim; à ceux qui n'ont pas voulu m'abreuver lorsque j'avais soif; à ceux-là qui ne m'ont pas vêtu lorsque j'étais nu — dans la personne de mes pauvres — je dirai: Allez! maudits! allez! maudits! allez! maudits! au feu éternel!" et son bras droit, lancé en dehors de la chaire, scandait chaque phrase et faisait frissonner par son éloquence les vingt mille auditeurs immobilisés dans la nef.

Voilà l'éloquence du geste des races latines qui augmente la force d'argumentation, lorsqu'elle n'est pas poussée jusqu'à l'exagération.

CANADIEN



# CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres poste de 2 cents. Le système français du développement du buste inventé par Madame Thora est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les femmes avant et après l'emploi du système corsine.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

LES SAISONS PASSENT,  
MAIS LA CÉLÈBRE

# Eau Minérale de St-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera, durant les froides saisons qui approchent, si l'on conserve ou reprend la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas, et même avant de se mettre au lit. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver, après les chaleurs de l'été. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main, à la campagne comme en ville.



LA ST. LEON WATER COMPANY,

No 12, Rue Craig Est,  
PRES COTE ST-LAMBERT

# STADIUM

Proclamation  
Spéciale

## PATINAGE A ROULETTES

A la requête générale de nos membres et habitués, les patins sont maintenant loués au prix de 15c, pour les après-midi, lorsqu'il n'y a pas de fanfare, et 25c, pour les soirées.

### SEANCE DE PATINAGE

Tous les après-midi de 1 à 5. Toutes les soirées de 7 à 10

Fanfare de service tous les soirs, (les dimanches compris). Aussi les samedis et dimanches après-midi.

Instructeurs gratuits en tous temps pour les commençants, qui cependant sont conseillés de venir aux après-midi ordinaires alors qu'ils peuvent recevoir encore plus d'attention.—Pour ceux qui ne sont pas membres, admission, 10c.

Attractions Nouvelles chaque Semaine

## ROSÉE

Je rêve et la pâle rosée,  
Dans les plaines, perle sans bruit,  
Sur le duvet des fleurs, posée  
Par la main fraîche de la nuit.

D'où viennent ces tremblantes gouttes?  
Il ne pleut pas, le temps est clair.  
C'est qu'avant de se former toutes  
Elles étaient déjà dans l'air.

D'où viennent mes pleurs? Toute flamme  
Ce soir est douce au fond des cieux;  
C'est que je les avais dans l'âme  
Avant de les sentir aux yeux.

On a dans l'âme une tendresse  
Où tremblent toutes les douleurs,  
Et c'est parfois une caresse  
Qui trouble et fait germer les pleurs.

SULLY PRUDHOMME,  
de l'Académie française.

## GRATIS—CETTE BELLE ECHARPE en FOURRURE

CETTE BELLE ECHARPE, EN RICHE FOURRURE NOIRE, MESURE PLUS DE 44 POUCES DE LONGUEUR



Elle est confectionnée à la dernière mode de New-York, en belles peaux choisies; elle a six belles queues, en marbre noir, bien fournies, est pourvue d'une chaîne de col. Cette Echarpe est égale, en apparence, aux fourrures de la plus haute qualité. Afin d'introduire et de faire connaître rapidement notre merveilleux Remède de Famille, les Pilules Végétales du Dr Maturin, (remède par excellence contre la pauvreté et l'impureté du sang, l'indigestion, le rhumatisme, la constipation, les désordres nerveux, la maladie des rognons, le catarrhe et les faiblesses particulières aux femmes, parfait rénovateur des forces vitales), nous désirons quelques agents honnêtes dans chaque localité pour recevoir nos belles fourrures.

N'envoyez pas d'argent—Nous nous fions à vous. Envoyez seulement que votre nom et votre adresse et convenez de vendre 10 boîtes de nos Pilules, à 25c. la boîte, et nous vous les enverrons, franco, par la poste. Chaque client qui achète de vous une boîte de pilules, reçoit un joli article de bijouterie que vous lui donnez. Cela vous aide à faire vos ventes rapidement. Lorsque vous aurez vendu les 10 boîtes de pilules, envoyez-nous l'argent \$2.50 et nous vous enverrons sans délai, une Belle Echarpe. N'oubliez pas que cette Echarpe est d'une qualité tout à fait supérieure. Adressez: THE DR. MATURIN MEDICINE CO., Dépt. 39, Toronto, Ont.

















# LES CORSETS *D & A*

conservent leurs formes et unissent  
le confortable à la Mode



Payez tout ce que vous osez payer même pour un corset fait à ordre, et vous n'aurez rien de plus que si avec une simple partie de ce déboursé vous eussiez acheté un corset "D. & A." Quelles que soient l'exigence et la recherche que vous apportiez dans le choix de vos corsets. — Le corset "D. & A." vous donnera : bien-être et satisfaction en respectant votre bourse. — **POURQUOI?**—Vous en connaîtrez le "pourquoi" après avoir examiné le corset. — Comment?—en constatant que ce corset est fait pour VOUS. Votre marchand vous le vendra, si non, nous vous informerons où vous pourrez vous le procurer.

D. & A. 215, Prix: \$1.00  
Autres qualités, \$1. à \$3.50



**PLUS DE RHUMATISME  
PLUS DE NEURALGIE  
PLUS DE DOULEURS**

AVEC LE

## Masseur Santé SNYDER

Pourquoi souffrir lorsqu'il est facile de se guérir ?



9,000 à 15,000 vibrations  
à la minute.

Ce vibreur guérira toutes les douleurs rhumatismales, les névralgies, les congestions et inflammations et toute douleur aux jambes et aux reins. comme le lumbago, les maux de tête violents, etc.

Il guérit l'impuissance causée par les excès et la déchéance du système nerveux. La constipation habituelle par le massage des intestins.



**Achetez le Masseur Santé Snyder  
Il redonne la jeunesse et la force.**

Prix au détail, \$3.00 C.O.D. Un escompte libéral sera accordé au commerce.

DEMANDEZ NOS LIVRETS, ils vous diront le comment et le pourquoi

**SIMEON MONDOU,  
GERANT**

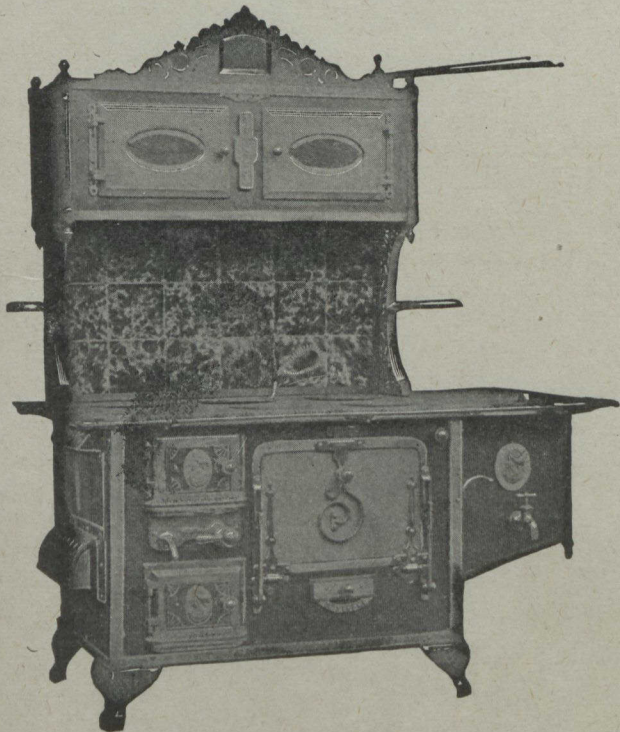
Heures de Bureau: 10 a.m. à 4 p.m. Boite Postale 756

Dépôt Général: 55, rue St-François-Xavier, Montréal

LE

# Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT  
LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

# Prenez courage!!

Si vous vous sentez faible, fatiguée épuisée, vous pouvez devenir forte, énergique et pleine de santé en employant le

## Vin Biquina

Vin généreux de Bourgogne  
au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude

Prenez un verre à vin de ce tonique apéritif merveilleux avant chaque repas, c'est une garantie de Bon Appétit, Bonne Digestion, Parfaite Assimilation. Avec un résultat semblable plus de maladie, plus de faiblesse, plus de nervosité.



Essayez-le. Commencez aujourd'hui

Le Vin Biquina est en vente chez tous les pharmaciens et épiciers. On peut se le procurer aussi dans les hôtels et restaurants de première classe.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie, 18 Place Jacques-Cartier**

# The Montreal Photo- Engraving Co'y

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "L'Album Universel", 51 Ste Catherine Ouest.

ERNEST MACKAY,  
PROPRIÉTAIRE

C



ET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photogravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, si vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,  
COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN  
Montréal

Succursale à Québec: LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec